DE

HISTOIRE COMPLETE
DE
LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE.

TOME SECOND.

L

DE

tradu



Histoire de LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

traduite de l'allemand de Campe

Par E. C. PITON

Tome 2me



Paris
CORBET ainé libraire
1836

Rose Deloni

Josephine

Diana

Alina

HISTOIRE COMPLETE

DE

LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

Voyages et Conquêtes de Christophe Colomb, de Cortez et de Pizarre.

—

SUITE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

—

CORTEZ.

ENTRETIEN VIII.

—

M. Hunter. Dans la soirée du même jour, l'empereur, suivi d'une nombreuse et brillante escorte, se dirigea vers la demeure de Cortez, qui vint au devant de lui jusqu'à la cour d'entrée, le salua avec respect, et le conduisit dans son appartement. L'em-

pereur s'y assit volontiers sans cérémonie, et fit apporter près du sien un siége pour le général espagnol. Cortez ayant pris place, et les assistans, Espagnols et Mexicains, s'étant rangés à une distance respectueuse, on fit venir l'interprète Marine. Alors le souverain du Mexique, prenant la parole, s'efforça de donner de lui à Cortez une idée plus avantageuse que celle que le général avait pu concevoir d'après les apparences.

« Je sais, lui dit-il, que certaines gens prétendent que je suis un descendant des dieux : c'est une erreur qu'ils auront tenté de te faire partager ; d'autres n'auront pas manqué de te dire que j'étais un despote sanguinaire ; n'ajoute foi ni à l'un ni à l'autre de ces discours calomnieux.

» Regarde, ajouta-t-il en se découvrant, regarde et touche ce bras : est-il d'une nature différente de celle des autres hommes? »

Puis il s'exprima ainsi au sujet des Espagnols :

« Nous n'ignorons pas que nos pères, fondateurs de cet empire, étaient originaires des vastes contrées situées vers l'orient. Lorsqu'ils firent la conquête de ce pays, dont je suis encore aujourd'hui souverain, ils avaient pour chef le fameux Quezalcoal, qui avait fondé l'empire du Mexique, en partie pour d'autres pays qu'il voulait soumettre à sa domination ; mais avant de s'éloigner de nous, il prédit qu'un jour nous serions subjugués par un

peuple qui descendrait de lui, et qui changerait la forme de nos institutions. Or, tout me prouve aujourd'hui que vous êtes les descendans du grand Quezalcoal; loin donc de vous considérer comme des étrangers, je ne vois en vous que des membres de notre famille. J'ai jugé à propos de vous faire cet aveu, espérant, en revanche, connaître par vous la volonté du grand souverain de l'Orient, afin que moi et mon peuple nous nous empressions de nous y soumettre. »

Ces paroles de l'empereur répandirent la joie la plus vive dans l'ame de Cortez; il se hâta de répondre à Montezuma qu'il ne s'était pas trompé, et que lui et les Espagnols qu'il condamnait étaient bien certainement les régénérateurs dont Quezalcoal avait parlé, puis il ajouta :

« Tu dois comprendre, d'après cela, que le souverain puissant dont je suis l'un des plus humbles serviteurs a sur ce pays des droits incontestables, mais il est trop magnanime pour vouloir en user. Tout ce qu'il exige de toi et de ton peuple, c'est que vous abandonniez le culte de vos faux dieux pour n'en adorer qu'un qui est le véritable. J'ai mission de vous apprendre que votre croyance est fausse; que vos prêtres sont des imposteurs, et que vos idoles ne sont qu'une matière brute et impuissante. Notre Dieu, qui créa et qui entretient tout ce qui existe, n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin.

La terre, l'immense Océan, les étoiles qui brillent dans les cieux, tout l'univers est son ouvrage; reconnais-le donc comme le principe et le modérateur de toutes choses. Lui seul a droit à vos hommages, à vos prières et à votre reconnaissance : c'est au culte du vrai Dieu que le monarque suprême, qui m'a envoyé, vous convie tous, à cette condition, qu'il promet de faire une alliance éternelle avec toi et avec ton peuple. »

Montezuma eut beaucoup de peine à se contenir tant que ce discours dura; la manière dont Cortez traitait ses dieux le mettait dans une agitation extraordinaire. Le général eut à peine fini de parler, que l'empereur, se levant brusquement, dit qu'une alliance avec les descendans de Quezalcoal lui serait très agréable, et qu'il n'aurait rien de plus à cœur que de ne la pas contracter; mais que cela devait être tout à fait étranger à leurs dieux; qu'il voulait bien croire à l'excellence de celui des Espagnols sans pour cela que ceux des Mexicains lui fussent inférieurs. En prononçant ces dernières paroles, visiblement ému, Montezuma se leva, fit distribuer aux Espagnols des présens magnifiques, et regagna le palais impérial.

Dès le lendemain, Cortez rendit à Montezuma la visite qu'il en avait reçue; accompagné de ses principaux officiers, il fut conduit, avec beaucoup d'éclat, à son audience. Le monarque mexicain fit à

Cortez une foule de questions touchant les mœurs et usages des Européens; le général essayait sans cesse de ramener la conversation au sujet de la religion; il s'éleva avec indignation contre les sacrifices humains, qu'il traita de barbares.

L'empereur éluda une discussion qui aurait pu le faire sortir de sa modération ordinaire; mais on remarqua qu'à partir de ce jour, il ne souffrit plus que l'on servît de la chair humaine sur sa table.

Montezuma, pour donner aux Espagnols une idée de la magnificence de ses temples, les invita à l'accompagner dans le plus vaste et plus somptueux de la ville. Les prêtres ne s'opposèrent nullement à ce que les étrangers y fussent introduits, mais ils leur recommandèrent de s'y comporter avec décence. Ce fut l'empereur lui-même qui leur fit voir les objets les plus remarquables, et leur donna toutes les explications qu'ils pouvaient désirer; il leur parla du culte que l'on rendait à chacun des dieux dont il leur dit le nom, et dont le plus grand s'appelait Vizlipuzli. Les cérémonies de ce culte leur parurent si ridicules, et le nom du grand dieu si bouffon, que, malgré leur promesse, les Espagnols ne purent s'empêcher de rire aux éclats; on expliqua aisément cette indécence par le fanatisme de ce temps-là. L'empereur, quoique irrité d'une semblable irrévérence, se borna toutefois à regarder d'un air sévère les rieurs imprudens. Mais les paroles de Cortez dans

cette circonstance mirent le comble à l'indignation du monarque; le fanatique espagnol lui dit sans ménagement, que ses dieux ne pourraient supporter la présence de la croix de Jésus-Christ, s'il avait la permission de la planter au milieu du temple. Les prêtres témoignèrent toute l'horreur que leur inspirait une telle proposition; Montezuma, cependant, cherchant à se contenir, reprocha à ses hôtes le peu de respect qu'ils témoignaient pour sa personne et pour le saint lieu où il les avait conduits; il finit par leur dire qu'ils étaient libres de retourner dans leur quartier, tandis qu'il allait prier ses dieux de lui pardonner l'extrême modération dont il avait usé envers les profanateurs de leurs temples.

Cortez, en cette circonstance, ne se comporta certainement pas en habile politique; mais le culte des Mexicains était si abominable, qu'il eût été difficile à un chrétien de n'en être pas révolté. La principale cérémonie de ce culte était les sacrifices humains; les prisonniers de guerre étaient les victimes que l'on égorgeait en l'honneur des dieux, et il arrivait souvent aux prêtres d'en sacrifier plusieurs milliers en un jour. On conçoit qu'en temps de paix les victimes ne devaient pas tarder à manquer; alors les prêtres faisaient savoir à l'empereur que leurs dieux avaient besoin de manger, et le monarque s'empressait de faire annoncer, dans tous les États, que les dieux avaient faim, et, à ce signal, la guerre

était déclarée à toutes les nations voisines. Les prisonniers étaient aussitôt dirigés vers les temples, et voici comment on procédait au sacrifice : les victimes étaient amenées dans le parvis ; peu de temps après paraissait l'un des sacrificateurs, vêtu d'une robe blanche, et portant dans ses bras une statue dont les yeux étaient verts et les dents jaunes ; cette idole était composée de miel et de farine de froment. Après être monté sur une pierre élevée, pour être aperçu par dessus le mur, ce prêtre montrait à chaque prisonnier sa laide idole, en lui disant : *Voici ton Dieu.* Cela terminé, il descendait, ordonnait aux prisonniers de le suivre, et les conduisait vers l'endroit où se trouvaient les autres sacrificateurs. Le chef de ces derniers s'appelait topilzin ; c'était lui qui dirigeait les sacrifices : sa robe était garnie de franges rouges ; sa lèvre inférieure et ses oreilles étaient ornées d'anneaux d'or où brillaient des pierres vertes ; son visage était d'un noir luisant ; il portait sur la tête une couronne de plumes vertes et jaunes, et à la main, un large couteau de pierre effilée. Il était accompagné de cinq autres sacrificateurs, en habits sacerdotaux, et qui tous coopéraient à l'exécution de la victime. Alors les prisonniers se dirigeaient vers une large pierre sur laquelle on les égorgeait l'un après l'autre ; on s'emparait du premier, que l'on renversait sur la pierre, tandis que ses pieds et ses mains étaient tenus par quatre sacri-

ficateurs, et qu'un cinquième lui tenait le cou à l'aide d'un collier; le topilzin appuyait sa main gauche sur la poitrine, et d'un coup de son couteau ouvrait le corps, puis il arrachait le cœur du patient, et se tournant vers le soleil, il lui offrait les vapeurs qui s'élevaient de ce cœur encore palpitant; se dirigeant ensuite vers l'idole, il frottait son affreux visage avec le cœur sanglant, en prononçant des paroles mystiques. En même temps, les cinq autres prêtres jetaient le cadavre au bas de l'escalier, où étaient restés les hommes qui avaient amené les prisonniers. Les cadavres appartenaient à ces hommes, qui les emportaient chez eux pour les manger, dans un festin digne de la cérémonie.

A certaines époques de l'année, les Mexicains, en proie aux plus hideuses superstitions, célébraient une fête dont le nom signifiait *écorcherie d'hommes*. Voici comment se célébrait cette fête abominable: les prisonniers destinés aux sacrifices étaient écorchés par les prêtres qui couvraient les valets du temple de ces manteaux de peaux humaines toutes sanglantes; ces valets ainsi affublés parcouraient la ville, et, s'arrêtant devant chaque maison, ils chantaient et dansaient jusqu'à ce qu'on leur eût fait quelque présent pour les prêtres; les personnes qui ne voulaient rien leur donner étaient frappées au visage avec les peaux humaines et inondées de sang. Ce n'était que lorsque la peau commençait à se cor-

rompre que l'on cessait de lever cet impôt, qui formait le principal revenu des prêtres.

Tirons le rideau sur ces horribles scènes, et retournons à notre héros.

Malgré le succès dont son audace avait été couronnée, et la joie qu'il en avait ressentie, Cortez ne tarda pas à sentir tout le danger de sa position ; il reconnut que lui et son armée se trouvaient en quelque sorte à la discrétion d'un monarque puissant, qui ne semblait plus aussi bien disposé en sa faveur qu'aux premiers jours, et il se repentit d'avoir tant osé. Ses craintes étaient augmentées par les Tlascalans, qui prétendaient que l'empereur du Mexique ne les avait reçus dans sa capitale qu'avec de perfides intentions, et qui ne cessaient de recommander à Cortez de se tenir sur ses gardes. Ces conjectures étaient d'ailleurs justifiées par le cararactère de Montezuma et par la situation de la ville ; il eût suffi en effet de détruire les ponts jetés sur les digues du lac, qui seuls permettaient de sortir de Mexico, pour que Cortez se trouvât enveloppé d'un peuple immense contre lequel son courage et celui de sa petite armée eussent été impuissans.

Bientôt l'audacieux Espagnol reçut de la Vera-Cruz des nouvelles qui augmentèrent encore ses alarmes. Après que Cortez eut quitté cette ville, un général mexicain nommé Qualpopoca avait

voulu châtier les peuples qui s'étaient soumis à la domination des Espagnols; il marcha donc contre eux à la tête d'une nombreuse armée. Escalante, auquel Cortez avait donné le gouvernement de la Vera-Cruz, voulut secourir ses alliés, et s'étant mis à leur tête avec quelques soldats et deux chevaux que Cortez lui avait laissés, il attaqua Qualpopoca et gagna la bataille; mais il tomba mortellement blessé, ainsi que sept de ses soldats; l'un de ses chevaux fut tué, et un soldat espagnol fut fait prisonnier. Les ennemis s'empressèrent d'égorger ce malheureux; ils lui coupèrent la tête, et la portèrent en triomphe dans les principales villes de l'empire, afin de prouver que les Espagnols n'étaient que des hommes, mortels comme eux; enfin, ils avaient envoyé cette tête dans la capitale.

A cette nouvelle, Cortez songea aux moyens de sortir de la position critique où il se trouvait, et passa une nuit entière à dresser ses plans. Le lendemain, il demanda à plusieurs Tlascalans, sur la fidélité desquels il savait pouvoir compter, s'il n'était pas venu à leur connaissance quelque chose qui pût faire soupçonner les projets de l'empereur; ils lui répondirent qu'il y avait en effet quelque mystère dans la conduite des grands de l'empire; que Montezuma avait reçu de la province la tête d'un Espagnol, et l'avait fait cacher avec le plus grand

soin; ils affirmèrent enfin que la question de détruire les ponts des digues avait été agitée dans le conseil. Cortez, suffisamment instruit, n'hésita plus à exécuter l'audacieuse résolution qu'il avait prise de s'emparer de la personne de l'empereur, au milieu même de sa cour et d'une nation qui lui était toute dévouée. Cette résolution fut adoptée par ses officiers, auxquels il persuada qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour conjurer l'orage qui les menaçait.

ENTRETIEN IX.

—

M. Hunter. On mit de suite à exécution le projet téméraire adopté par tous les chefs de l'armée espagnole. Afin d'être prêts, au premier signal, à marcher à la défense de leur général, les troupes furent consignées dans leurs quartiers respectifs. Plusieurs détachemens furent mis en observation dans les rues qui conduisaient au palais impérial, mesure qui devait d'autant moins éveiller l'attention des indigènes, que ceux-ci étaient accoutumés à voir les Espagnols marcher toujours armés. Cortez, accompagné de cinq de ses officiers et de trente soldats d'élite, s'achemina vers le palais, à l'heure où il avait l'habitude de s'y rendre.

Le général espagnol, ses officiers et ses interprètes furent immédiatement introduits dans l'appartement de l'empereur, qui leur fit un accueil gracieux. Les domestiques s'éloignèrent et le drame commença. D'abord, feignant le plus extrême mécontentement, il accusa de trahison le général mexicain Qualpopoca, qui, contre le droit des gens et en pleine paix, avait provoqué au combat ses soldats et ses alliés, et immolé un prisonnier espagnol dont on avait porté la tête de province en province. Ensuite il accusa, d'après le bruit public, Montezuma d'être le provocateur de cette attaque et de ce meurtre infame, ajoutant qu'il se regardait comme obligé de demander réparation de l'outrage fait à son souverain, le premier prince de la terre.

A ces mots, le visage de l'empereur pâlit d'épouvante : cependant il prit ses dieux à témoin de son innocence, et pour prouver combien il était étranger à cet attentat, il dit à Cortez qu'il allait à l'instant ordonner l'arrestation de Qualpopoca et de ses complices, et les faire amener à Mexico.

Alors Cortez, prenant un air moins sévère, dit à Montezuma qu'il se contenterait volontiers de cette explication, mais qu'il fallait quelque chose de plus pour satisfaire son armée irritée ; qu'on ne pourrait jamais lui faire croire que l'empereur n'ait pris aucune part à de pareils évènemens, à moins qu'il

ne consente à lui prouver son entière confiance et sa sincère affection, en venant passer quelques jours au milieu d'elle; que le cas échéant, il serait bien reçu dans le quartier et traité par les soldats avec tous les égards dus à son rang et à sa personne.

A une pareille proposition, Montezuma, frappé d'indignation et de stupeur, ne sut d'abord que répondre; revenant enfin de son trouble, il s'exprima ainsi, affectant un air de dignité: « Un mo» narque de l'empire du Mexique n'est pas habi» tué à se constituer prisonnier; s'il était assez lâ» che pour le faire, ses sujets, indignés, empêche» raient qu'on le traitât de la sorte! »

Cortez, ne voulant recourir à sa force qu'à la dernière extrémité, mit en usage tous les autres moyens, pour engager Montezuma à répondre à ses desseins. Cette négociation, aussi délicate que bizarre, durait depuis plus de trois heures quand Valasquez de Léon, jeune officier espagnol, d'un caractère impatient, s'écria: « Pourquoi tant de » façons! qu'on s'empare de lui et qu'il meure à » nos pieds. » L'empereur, curieux de savoir ce que ce jeune furieux avait dit, s'adressa à l'interprète Marine; celle-ci satisfit sa curiosité en ajoutant que, s'il tardait à se rendre, elle tremblait pour ses jours. L'infortuné monarque sentit alors défaillir son courage; il s'aperçut qu'il avait tout à re-

douter, s'il opposait une plus longue résistance à ces hommes puissans qui le tenaient en leur pouvoir. Il se soumit donc à sa destinée, et descendant de son siége, il dit au général espagnol qu'il s'en rapportait à sa promesse et qu'il était prêt à le suivre.

A l'instant, après avoir appelé auprès de lui les grands de l'empire, il leur fait part de l'intention que lui ont suggérée des motifs graves, de se fixer pendant quelque temps au milieu des troupes espagnoles. Quoique ceux-ci fussent extrêmemeut surpris d'un projet si extraordinaire et si dangereux, ils n'osèrent néanmoins opposer aucune objection à la volonté absolue de leur souverain. On alla chercher son palanquin, et le malheureux prince fut conduit comme un prisonnier par ses propres sujets au milieu des soldats espagnols.

Le bruit de son enlèvement se répandit bientôt dans la ville, où tout fut dans la consternation. L'épouvante était peinte sur tous les visages, des cris de douleur se faisaient entendre de toute part. L'empereur, pour apaiser la multitude éplorée, composa son visage et lui donna, en souriant, l'assurance qu'il allait de sa propre volonté habiter quelques jours parmi ses hôtes et se récréer en leur compagnie; cette assurance calma les infortunés Mexicains, qui n'opposèrent aucun obstacle à la

marche des Espagnols, et ceux-ci arrivèrent dans leur quartier avec leur illustre captif.

Montezuma fit choix de la chambre où il désirait établir sa demeure, et, d'après les ordres de Cortez, il y fut servi avec une grande vénération par les soldats espagnols. Après y avoir pris quelques instans de repos, il donna mission à quelques uns des officiers qui l'avaient suivi de parcourir les rues pour tranquilliser le peuple, le faire rentrer, et lui ordonner, sous peine de la vie, de ne pas fomenter de troubles ; en certifiant de nouveau que c'était lui-même, et sans aucune suggestion étrangère, qui avait décidé d'habiter quelque temps avec les Espagnols, ses amis. Il expédia ensuite, sous les yeux de Cortez, plusieurs officiers de sa garde pour aller arrêter Qualpopoca, et l'amener prisonnier à Mexico, ainsi que les autres chefs ses complices.

Le général espagnol mit tout en œuvre pour adoucir la captivité de l'infortuné monarque. Il permit aux officiers mexicains, même aux premiers de l'empire, de le voir et de l'entretenir librement ; cependant, sous prétexte d'empêcher le désordre et la confusion, il eut soin de n'en pas laisser entrer un trop grand nombre à la fois. Montezuma continua, aux yeux de ses sujets, de déguiser sous un air de gaîté la honte dont il était couvert, et traitait les Espagnols avec une affection et une muni-

ficence telles que personne ne pouvait soupçonner qu'il eût à s'en plaindre.

Sur ces entrefaites, Qualpopoca, son fils et cinq de ses officiers furent emmenés à Mexico. L'empereur, qui niait constamment toute participation à l'attentat qu'ils avaient commis, voulut qu'ils fussent jugés et punis par les Espagnols eux-mêmes. En conséquence, Cortez convoqua un conseil de guerre devant lequel comparurent les malheureux officiers mexicains, qui, après s'être reconnus coupables du crime dont on les accusait, furent condamnés à être brûlés vifs. Ils avaient jusqu'à ce moment poussé la fidélité envers leur infortuné souverain, jusqu'à soutenir constamment qu'ils n'avaient reçu de lui aucun ordre pour exécuter leur action; mais à peine eurent-ils entendu leur arrêt de mort, que le courage leur manqua, et qu'ils confessèrent ce qu'ils avaient si long-temps refusé d'avouer. Aussitôt Cortez les fit mener au supplice.

Vous avez peine, mes enfans, à concevoir la conduite audacieuse de Cortez. En effet, au sein d'une capitale et d'une population immense, vous venez de le voir s'emparer d'un monarque puissant et usurper une juridiction qui n'appartient qu'au pouvoir législatif : votre étonnement est légitime; mais ce qui vous reste à savoir n'est pas moins fait pour l'exciter à un plus haut degré.

Comme pour mettre le comble à l'humiliation du malheureux prince, Cortez, de son autorité privée et sous les yeux du peuple, fit porter sur la place publique une immense quantité de javelines, de boucliers et autres instrumens de guerre, que Montezuma conservait dans un arsenal, pour en élever un bûcher et faire brûler les malheureux Mexicains, qui n'avaient sans doute à se reprocher que d'avoir obéi à leur monarque légitime; quand tout enfin fut disposé, que ces armes, depuis long-temps mises en réserve pour défendre l'empire, furent amoncelées, on amena les victimes au milieu d'une foule innombrable de spectateurs, muets d'étonnement, et qui ne pouvaient se rendre raison de ce dont ils étaient témoins.

Au même instant, Cortez, suivi de quelques officiers et d'un soldat portant des fers, se dirigea vers la chambre de l'empereur. Ayant abordé le monarque épouvanté il lui dit ces paroles terribles : « Les » coupables m'ont avoué que toi, Montezuma, tu es » l'auteur de l'attentat qu'ils ont commis. Il est donc » juste que tu partages la punition qu'ils méritent. » A ces mots, il se tourna vers le soldat espagnol, qui chargea de fers le prince, stupéfait et déchu de sa puissance.

Montezuma, après s'être laissé garrotter sans proférer une parole ni chercher à opposer une résistance d'ailleurs inutile, donna enfin un libre cours

à ses plaintes et à ses gémissemens, croyant qu'on allait aussi le mener au supplice. Mais ce qui rendit cette scène encore plus touchante, ce fut de voir ses fidèles serviteurs se précipiter à ses pieds, les baigner de larmes, soutenir ses fers pour en diminuer le poids, et pour qu'il n'en sentît pas le contact, entourer ses membres de morceaux d'une étoffe moelleuse ; c'était, certes, un spectacle attendrissant et bien fait pour émouvoir la pitié dans le cœur le plus endurci.

Après l'exécution des malheureux condamnés, Cortez revint trouver Montezuma et lui dit d'un ton amical : « Maintenant justice est faite, et ton crime est aussi effacé. » Puis il lui fit ôter les fers dont il était chargé. Alors, l'ame navrée, Montezuma ressentit tout à coup un vif sentiment de joie ; il ne pouvait se lasser d'embrasser son protecteur et de lui exprimer toute sa reconnaissance.

Le malheureux prince était dans un tel ravissement, qu'il paraissait avoir oublié que celui qui le débarrassait de ses fers était le même que celui qui les lui avait donnés.

A partir de ce moment, Montezuma perdit entièrement courage ; nulle pensée généreuse ne semblait pouvoir naître dans son ame abattue ; dès lors, la domination des Espagnols à Mexico paraissait assurée. Mais le prudent Cortez n'était pas encore satisfait : sa pensée se portait toujours vers

le moyen de se frayer une route pour sortir à volonté de cette capitale, où il se trouvait enfermé comme dans une île, dans le cas où les Mexicains viendraient à rompre les digues.

Dans ce but, il entretenait souvent l'empereur de la belle construction des vaisseaux européens, cherchant par là à exciter sa curiosité et à lui faire désirer d'en voir construire. Montezuma, ainsi que le général espagnol s'y attendait, ayant manifesté combien il serait ravi d'un tel spectacle, celui-ci lui promit de l'en faire jouir. Un grand nombre de porte-faix furent en conséquence, sur un ordre de l'empereur, envoyés à Vera-Cruz afin d'y recueillir et apporter à Mexico les débris des bâtimens espagnols. On en chargea d'autres d'aller couper du bois dans les forêts, et en peu de temps les charpentiers espagnols eurent construit deux brigantins sur lesquels l'empereur prisonnier aimait beaucoup à se promener lorsqu'il plaisait aux Espagnols de l'admettre à leur bord. Mais Cortez faisait servir ces promenades à la connaissance qu'il voulait acquérir de la situation du lac et des points environnans, connaissance qui, plus tard, lui fut d'une grande utilité.

De ce moment, ce génie actif et aventureux mit tout en œuvre pour asservir le peuple mexicain. Il députa des officiers espagnols dans toutes les provinces, avec mission de s'enquérir de leur étendue,

de leur état, et des endroits où se trouvaient l'or et l'argent. Il fut aussi assez rusé pour convaincre Montezuma de la nécessité d'éloigner de lui ses officiers les plus braves et les plus habiles pour les remplacer par d'autres dont la sottise et la poltronnerie n'offraient rien de dangereux aux Espagnols. Enfin, pour abaisser complètement l'orgueil du monarque mexicain, il lui proposa de se reconnaître publiquement vassal du roi d'Espagne, et, en signe de dépendance, de s'obliger à lui payer un tribut annuel.

Quelle conduite devait tenir le malheureux Montezuma, déjà humilié de tant de manières? Sa liberté, sa vie étaient au pouvoir de Cortez; il ne pouvait que se résigner et consentir à tout ce qu'on lui demandait, à quelque prix qu'on l'exigeât.

Les premiers de l'empire furent convoqués. Montezuma lui-même rappela à leur mémoire la prophétie qu'ils connaissaient, et leur dit qu'elle allait s'accomplir : que l'heure en était venue, et que, dès ce moment, il reconnaissait que lui et son empire entier dépendaient du monarque de l'Orient, à qui, conformément aux volontés de leur père commun, la souveraineté était échue en partage.

Des larmes, à ces mots, s'échappèrent de ses yeux : preuve manifeste que son cœur était sensible à un pareil sacrifice. Un sourd murmure s'é-

leva dans l'assemblée des Mexicains; l'affliction et la surprise étaient peintes sur tous les visages, et on semblait tout prêt à soutenir, les armes à la main, les droits de l'empereur et de son peuple. Cortez, cependant, parvint à rassurer les esprits agités, en protestant que son maître n'entendait pas ôter l'empire à Montezuma, mais qu'il se bornait à en être le protecteur. Cette protestation, et l'exemple de Montezuma, qui se soumettait de son plein gré, achevèrent de mettre un terme à ces dispositions hostiles. L'empereur confirma son hommage au roi des Espagnes par un présent magnifique, et enjoignit aux caciques de toutes les provinces d'imiter son exemple.

ENTRETIEN X.

—

THIÉRY. Malheureux Montezuma! que va-t-il devenir?

M. HUNTER. La suite va nous l'apprendre. On s'occupa du partage des trésors qu'on avait amassés. Cortez, à cet effet, fit fondre en lingots tous les grains et les ornemens d'or qu'on avait recueillis, et il s'en trouva six cent mille marcs, ou trois cent mille livres pesant; le poids de l'argent ne fut

que de cinq cents marcs, ou deux cent cinquante livres.

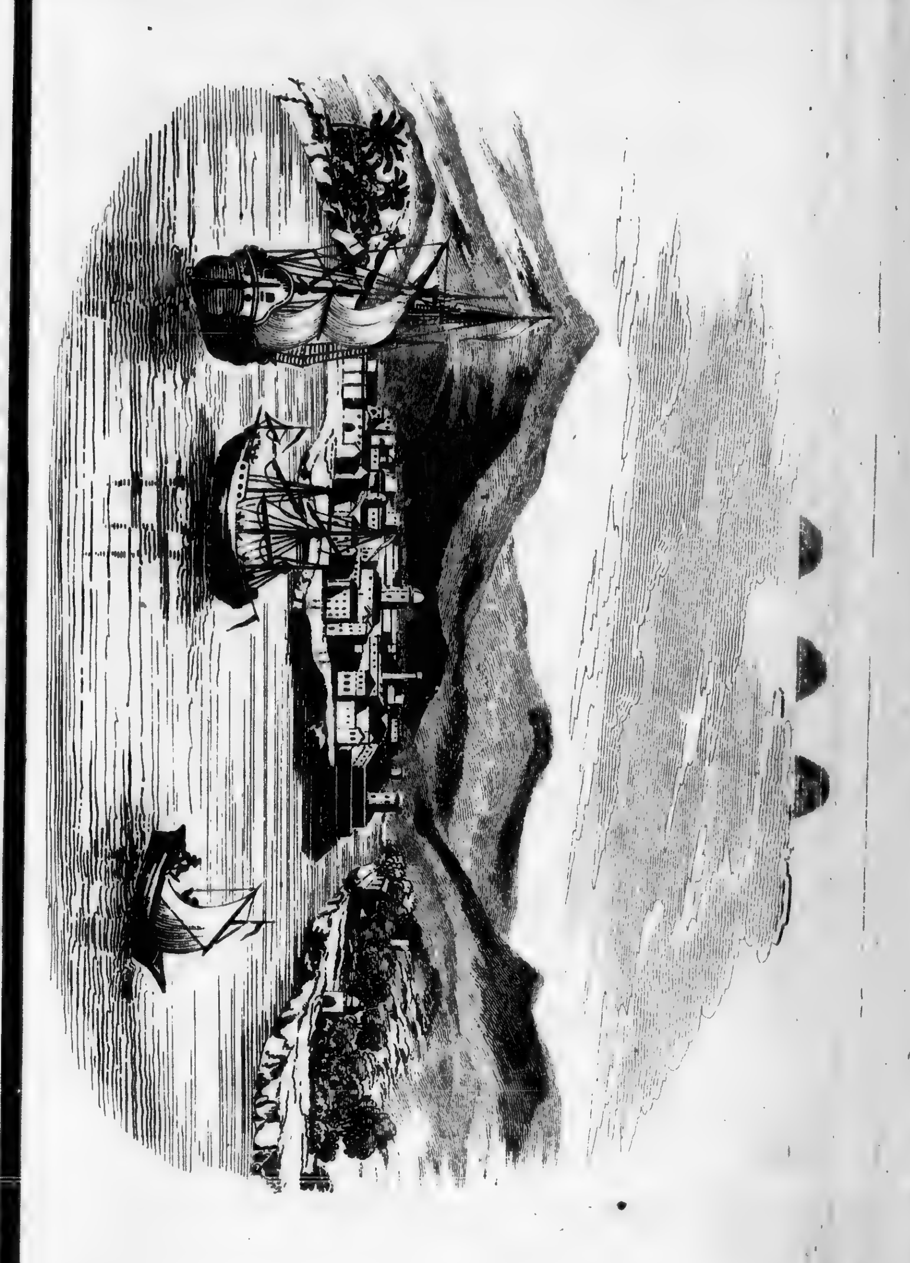
Théophile. L'argent est donc moins commun que l'or, au Mexique?

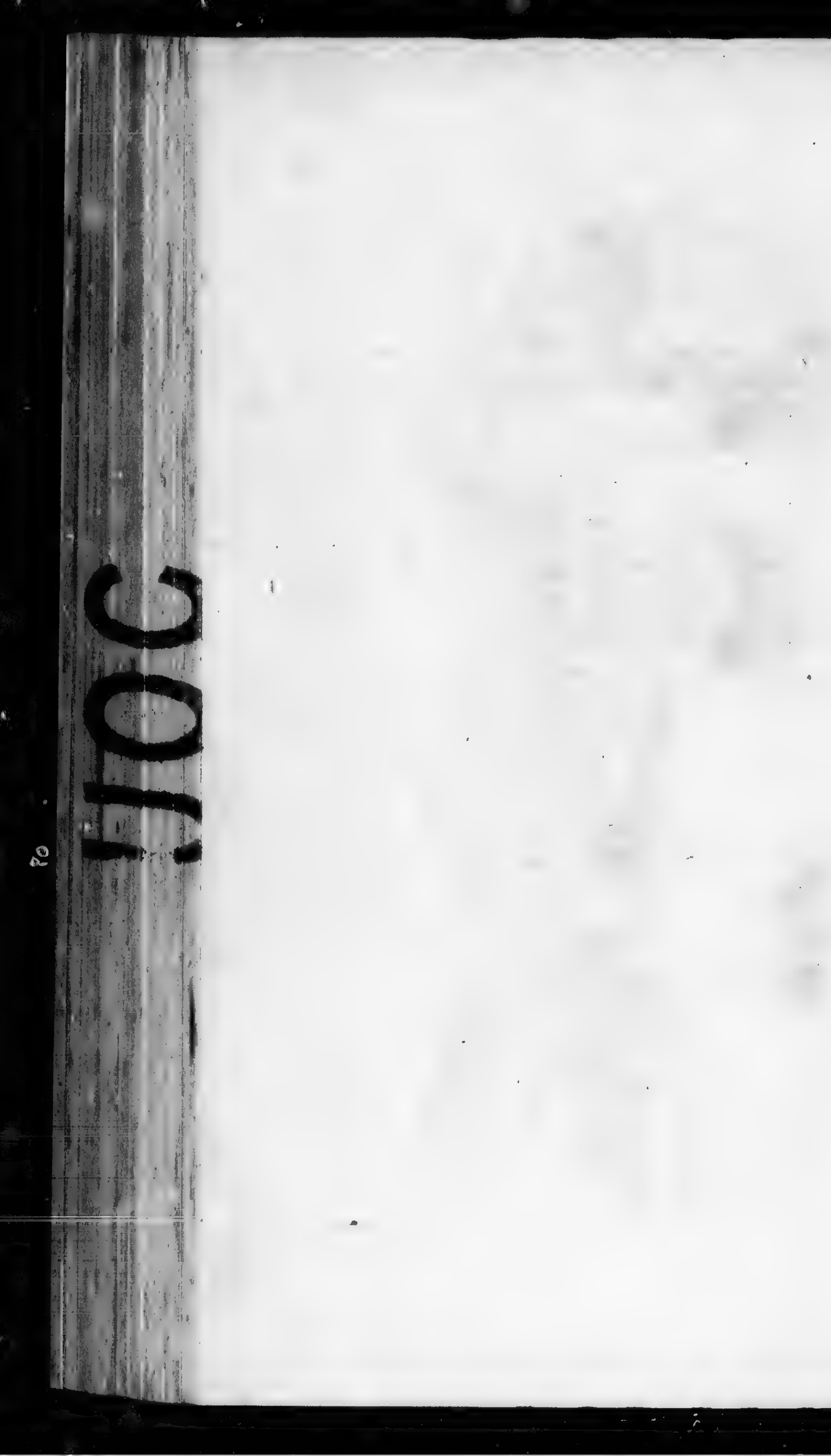
M. Hunter. Non pas aujourd'hui; mais dans ce temps-là il y avait plus d'or que d'argent, par la raison que souvent l'or se trouve pur, et qu'il n'en est pas de même de l'argent. L'argent, ainsi que les autres métaux, se tire du sein de la terre, et il est nécessaire de le purifier par le feu des matières brutes qui y sont inhérentes; mais les Mexicains ignoraient cet art. C'est la nature elle-même qui avait purifié l'or et l'argent qu'ils n'avaient ramassés que pour en faire des ornemens, donc ce n'était qu'avec une espèce d'indifférence qu'ils allaient à leur recherche; aussi la cupidité des Espagnols fut-elle loin d'être satisfaite.

Le général espagnol fit cinq lots de ses richesses. Le premier fut destiné au roi d'Espagne; il s'adjugea le second en sa qualité de général, le troisième fut réservé pour les personnes qui avaient avancé les frais de l'équipement, et les deux autres furent partagés entre tous les soldats et matelots; de sorte que chacun de ceux-ci trouva sa part bien minime, et que tous murmurèrent hautement sur ce partage. Mais Cortez apaisa bientôt leur mécontentement, en faisant à leur avarice l'abandon d'une partie de ce qui lui revenait.

t cinquante
ns commun
mais dans
argent, par
ur, et qu'il
gent, ainsi
de la terre,
feu des ma-
is les Mexi-
e elle-même
s n'avaient
ns, donc ce
ence qu'ils
dité des Es-

es richesses.
e; il s'adju-
e troisième
ient avancé
utres furent
ts; de sorte
en minime,
sur ce par-
mécontente-
don d'une





Le ma
tes les e
seule, q
nation.
mises en
sentimen
Irrité
solution
les idoles
prise, en
la main,
et au del
le temple
perçut al
fois, il se
avait ren
et remit à
entreprise
geait pas
yeux des M
eu pour le
mais ce se
s'occupère
Les prêt
tenaient se
gnés de l'of
frir, dema
l'empereur

TOM.

Le malheureux Montezuma s'était soumis à toutes les exigences de Cortez : il ne résista qu'à une seule, qui avait rapport à son culte et à celui de sa nation. Les flatteries et les menaces furent en vain mises en usage; on le trouva inébranlable dans ses sentimens religieux.

Irrité d'un pareil entêtement, Cortez prit la résolution de se porter dans le temple et de briser les idoles qu'on y adorait. Mais quelle fut sa surprise, en voyant au dedans les prêtres, les armes à la main, disposés à défendre l'autel de leurs dieux, et au dehors toute la milice mexicaine environner le temple et venir au secours de leur clergé? Il s'aperçut alors qu'il s'était trop avancé, et, pour cette fois, il se borna à substituer à une des idoles qu'il avait renversées le portrait de la sainte Vierge, et remit à un autre moment l'exécution de sa folle entreprise, de convertir un peuple qui ne partageait pas sa croyance. Cet évènement dessilla les yeux des Mexicains. Jusqu'à ce moment, ils avaient eu pour les Espagnols une espèce de vénération ; mais ce sentiment fit place à la crainte, et ils ne s'occupèrent plus que des moyens de s'en défaire.

Les prêtres et les grands de l'empire, qui s'entretenaient secrètement avec Montezuma captif, indignés de l'offense que leurs dieux avaient eue à souffrir, demandaient vengeance, et la position de l'empereur n'en fut que plus embarrassante.

Il manda Cortez auprès de lui. Le général espagnol, qui avait remarqué avec méfiance les entretiens mystérieux entre son prisonnier et les prêtres et les grands de l'État, ne se rendit à l'invitation de l'empereur qu'en se faisant escorter par douze de ses hommes d'élite, sur le courage desquels il pouvait compter. En pénétrant dans la chambre de Montezuma, l'aspect inattendu de l'air sombre qui régnait contre la coutume sur son visage donna plus de force à ses soupçons. Sa surprise redoubla encore, lorsque l'empereur lui saisissant la main et l'emmenant à part, lui dit : « Puisque la mission » que ton maître t'a donnée est remplie selon son » désir, j'ai lieu de croire que tu vas te hâter de » retourner vers lui. »

A ces paroles imprévues, au ton ferme et décidé avec lequel elles avaient été prononcées, Cortez, se tournant vers un des hommes de son escorte, lui donna secrètement l'ordre de faire courir de suite tous les Espagnols aux armes; puis, ainsi rassuré, il répondit à l'empereur, d'un air indifférent : « Moi-même je ne désire rien tant que de revoir ma » patrie; mais, tu le sais, mes vaisseaux n'existent » plus, et il faut que j'en fasse construire d'autres. » Je te prie donc de me faire donner les sommes né- » cessaires pour leur équipement.

Cette réponse pénétra Montezuma d'un sentiment de joie qu'il ne put s'empêcher de laisser écla-

ter; il se jeta au cou de Cortez et lui jura que la réponse qu'il venait d'entendre serait répétée aux Mexicains, qui tous ne faisaient qu'un vœu : le prompt départ des Espagnols. Ces mots firent connaître à Cortez les vraies dispositions du peuple et du clergé à son égard; alors il crut devoir persister dans la dissimulation de ses projets. Il ordonna donc ouvertement la construction des vaisseaux ; mais les charpentiers reçurent l'ordre secret de ne point se hâter, mais de travailler avec le plus de lenteur possible, espérant bien que, dans ce laps de temps, la flotte qu'il attendait d'Espagne lui apporterait du renfort. Mais une catastrophe soudaine mit le général espagnol dans la plus fâcheuse position; il fut appelé devant l'empereur, qui désirait lui parler, et celui-ci déroula sous ses yeux un tableau dans le genre mexicain, où sur du coton blanc étaient dessinés dix-huit vaisseaux venant d'Europe : un courrier envoyé à Montezuma venait d'apporter, outre cette peinture, la nouvelle que ces vaisseaux étaient à l'ancre sur la côte.

Cortez, qui se flattait que le renfort qu'il attendait d'Espagne était à bord de ces vaisseaux, ainsi que la confirmation de son grade de gouverneur des contrées qu'il avait découvertes, fut d'abord dans le ravissement; mais ce sentiment devait bientôt faire place à la plus profonde consternation; peu de jours après, le gouverneur actuel de

la Vera-Cruz, Sandoval, lui fit savoir que la flotte qui venait d'arriver avait été armée par Velasquez, dans l'unique but de l'emmener lui et ses adhérens, prisonniers à Cuba, où l'on se disposait à les mettre en jugement.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, Cortez avait envoyé un de ses vaisseaux en Espagne, avec les échantillons des trésors du Mexique et une supplique au roi, afin d'en obtenir une confirmation de son grade de gouverneur de ce pays. Il avait été expressément défendu aux commandans de ce vaisseau, Montejo et Porto-Carrero, d'aborder l'île de Cuba dans leur traversée. Mais Montejo qui y avait des propriétés, brûlant du désir de les visiter avant de faire voile pour la mère-patrie, enfreignit les ordres que son général lui avait donnés; c'est ainsi que Velasquez fut informé de son apparition sur la côte. Celui-ci, qui depuis le dépa[illegible] Cortès était en proie à tous les sentimens de co[illegible] repentir et de jalousie, sourit à l'idée de se ven[illegible] et expédia de suite deux vaisseaux bien armés pour faire main-basse sur celui de Cortez. Montejo et Porto-Carrero, avertis heureusement à temps, prirent le large, échappèrent à ceux qui leur donnaient chasse, et cinglèrent sans autre obstacle vers les côtes d'Espagne.

Alors la colère de Velasquez n'eut plus de bornes; il mit tout en œuvre pour armer une flotte nom-

breuse et l'envoyer à la recherche de Cortez. Sur ces entrefaites, il apprit l'heureuse arrivée du vaisseau qu'il avait poursuivi inutilement, et en même temps le lieu précis où se trouvait Cortez, ainsi que la réussite de son entreprise.

Cette nouvelle qui lui venait d'Espagne l'engagea à accélérer l'équipement de sa flotte; elle était réellement formidable pour cette époque et dans cette partie du monde, puisqu'elle était composée de 18 voiles, et montée par 800 fantassins, 80 cavaliers et 12 pièces d'artillerie. Les forces de Cortez étaient deux fois moins nombreuses que celles de Velasquez. Narvaez en reçut le commandement avec le titre de gouverneur des États découverts par Cortez. Ce Narvaez était brave, il est vrai, mais d'un caractère violent, emporté, et étranger à toute idée de réconciliation.

Que devait faire Cortez au milieu des périls qui le menaçaient de toute part? S'exposer à marcher contre une armée également disciplinée, plus fraîche que la sienne et bien supérieure en nombre? mais il fallait abandonner la capitale qu'il avait conquise, et perdre le fruit de tant de travaux et de dangers. Attendre son ennemi à Mexico? mais c'était s'exposer à se voir aux prises avec deux ennemis également redoutables; il ne doutait pas que l'attaque dirigée contre lui, ils ne courussent aux armes pour achever sa défaite. Se rendre enfin de

bonne volonté et se soumettre au jugement d'un homme qui ne respirait que vengeance? mais sa ruine était certaine.

Chaque jour il recevait des nouvelles de plus en plus inquiétantes. Entre autres, on l'informa que plusieurs de ses soldats avaient déserté; que Narvaez l'accusait de trahison pour avoir, sans l'ordre de son roi, conquis l'empire mexicain, et qu'il engageait Montezuma et sa nation à faire alliance avec lui, pour s'emparer de leur ennemi commun. On se représente sans peine avec quelle satisfaction l'empereur et son peuple, déjà si mal disposés, apprirent cette nouvelle; aussi leur empressement à se ranger du côté de Narvaez était visible. Mais une seule circonstance ralentissait leur zèle et les empêchait de manifester hautement, et les armes à la main, combien ils désiraient se débarrasser de leurs oppresseurs : c'était le calme imperturbable avec lequel Cortez envisageait l'orage qui s'amoncelait sur sa tête. Jamais on ne put découvrir sur son visage le moindre signe d'inquiétude.

C'est avec l'assurance la plus caractérisée qu'il donna un démenti au bruit que Narvaez avait fait courir, et qu'il déclara que les soldats qui venaient d'arriver étaient envoyés d'Europe par le même monarque auquel il obéissait, pour faire cause commune avec lui et se rallier aux troupes sous ses ordres. Cependant, avec toute la sagacité dont

il était doué, il s'occupa des mesures auxquelles il devait recourir, et décida d'abord d'essayer de traiter à l'amiable avec Narvaez, et en cas de refus de sa part, de lui résister par tous les moyens qui seraient en son pouvoir. Narvaez ne voulut se prêter à aucun accommodement, croyant venir facilement à bout de Cortez et de sa poignée de soldats. Ce dernier n'eut donc plus d'autre moyen de salut que d'en appeler à son épée et au courage des siens. Il confia le commandement de la ville de Mexico au brave Alvarado, officier que les Mexicains avaient surtout en vénération, et laissa sous ses ordres une garnison de 150 hommes auxquels il ordonna expressément de maintenir la paix et la tranquillité dans la capitale, et de montrer, pendant son absence, le plus profond respect à l'égard de Montezuma, qui s'était volontairement engagé à demeurer dans leur quartier jusqu'après son retour.

ENTRETIEN XI.

—

M. Hunter. Cependant Narvaez était déjà arrivé jusqu'à Cempoalla. Sandoval, dans le des-

sein de rejoindre l'armée de Cortez, avait quitté Vera-Cruz dont il avait confié la garde à ses alliés les Indiens. Cortez s'empressa de voler à la rencontre de Sandoval, auquel il se réunit à 12 milles de Cempoalla. Malgré cette jonction, 250 hommes formaient toute son armée. Mais l'ame de Cortez était inébranlable dans ses résolutions, et il se disposa à marcher contre son ennemi. Cependant, pour éviter l'effusion du sang espagnol, et en rejeter la responsabilité sur son adversaire, il adressa successivement deux nouveaux parlementaires à Narvaez, qui, pour toute réponse, mit à prix la tête de Cortez.

Alors celui-ci, qui avait tout à la fois à défendre sa vie, son honneur et sa gloire, marcha courageusement vers Cempoalla. Narvaez, apprenant que Cortez n'était plus qu'à un mille de son camp, regarda cette témérité d'un ennemi qu'il méprisait comme une injure qu'il devait lui faire expier, et pour l'attaquer de suite, il s'avança au devant de lui. Mais, dans cette journée, une grande pluie qui survint, et la position avantageuse que Cortez avait prise au delà d'un torrent, mirent Narvaez dans l'impossibilité de lui livrer bataille. D'ailleurs, ses soldats encore peu aguerris, et qui auraient préféré se battre pour Cortez que pour lui, faisaient éclater des murmures si violens, que, sur le soir, il fallut regagner Cempoalla. Cortez résolut

de mettre un terme à cette guerre, dans la nuit même. Il réunit sa petite armée, lui fit part du projet qu'il avait conçu de tomber à l'improviste sur Narvaez, dont les soldats étaient fatigués et nullement sur leurs gardes. Il vit avec plaisir que le courage des siens n'avait pas besoin d'être excité, et que tous ne demandaient qu'à voler avec lui au milieu du danger. Il les divisa en trois corps, à la tête desquels il mit Sandoval et Olid, se réservant le commandement du troisième.

La nuit qui devait couvrir de ses voiles la ruine de l'un des deux chefs rivaux arriva enfin. Elle était profonde, la tempête mugissait, le torrent débordé, impétueux, rendait des sons bruyans qui ajoutaient à l'horreur de ce sombre tableau. Cependant, pour gagner la rive opposée, les soldats de Cortez n'avaient d'autre moyen que de traverser ce torrent. Cortez le premier s'élança dans l'eau, et tous imitèrent leur brave général. Après qu'ils eurent heureusement gagné l'autre côté, ils se rangèrent promptement en bataille et s'élancèrent silencieusement vers Cempoalla. Ils étaient armés d'une épée, d'un poignard et d'une longue pique *indienne*, dont ils connaissaient l'excellent usage contre la cavalerie.

Ainsi que Cortez l'avait prévu, Narvaez, dans son orgueilleuse insouciance, n'avait garni ses postes avancés que de deux sentinelles, dont l'une

fut faite prisonnière et l'autre s'enfuit et jeta l'alarme dans la ville. Mais qui le croirait? Narvaez, malgré les raisons qu'il devait avoir de redouter un ennemi qu'un mépris insensé lui faisait regarder comme peu à craindre, ne put se résoudre à croire que Cortez osât se mesurer avec lui avec sa poignée de soldats.

Cependant l'effroyable cri de guerre jeté par Cortez et ses courageux compagnons se fit entendre tout à coup; Narvaez s'aperçut trop tard de la faute qu'il avait commise; il se hâta toutefois de saisir ses armes. Il habitait avec ses gens un vaste temple peu éloigné. Les compagnons de Cortez s'y précipitèrent avec tant de fureur et de rapidité, qu'un coup de canon seulement put être tiré sur eux. Sandoval, à la tête de l'avant-garde, s'empara de toutes les pièces d'artillerie, et refoula l'ennemi en déroute jusqu'aux derniers degrés par où l'on montait au temple. C'est là qu'eut lieu une lutte terrible et sanglante. Narvaez encourageait ses soldats du geste et de la voix, et leur prêchait d'exemple, et Sandoval, secondé par Olid, les serrait toujours de plus près. L'intrépide Cortez lui-même marcha à la tête des siens, qui redoublèrent d'efforts pour se montrer dignes de leur vaillant général.

L'un deux, inspiré par une idée subite, lança un tison enflammé sur l'édifice couvert de nattes de

roseaux. Le toit s'enflamma tout à coup, et Narvaez, pour n'être pas brûlé vif lui et ses gens, se vit contraint de faire une sortie, et de se frayer un passage les armes à la main ; mais un coup terrible de la pointe d'une lance l'atteignit au dessus de l'œil et le renversa sans connaissance. Sandoval se précipita pour le saisir ; on le traîna, sans qu'il donnât signe de vie, au pied de l'escalier ; on le chargea de fers et on le mit en lieu de sûreté. Les vainqueurs poussèrent des cris de joie, tandis que ceux qui venaient de perdre leur général, abattus et découragés, n'opposèrent bientôt qu'une résistance de plus en plus faible. Cortez, alors, fit pointer les pièces de canon contre le temple et annonça que ceux qui seraient dociles à sa voix seraient accueillis comme des frères, et que les autres paieraient de leur vie une plus longue résistance. Une prompte reddition suivit cette sommation énergique, et Cortez vit une armée, trois fois plus nombreuse que la sienne, mettre bas les armes et se soumettre à ses volontés.

Cortez, aussi humain après la victoire que terrible dans le combat, traita ses prisonniers avec les plus grands égards; il leur fit des présens et leur laissa le choix de se rembarquer pour retourner à Cuba, ou de servir sous ses ordres. Pénétrés de reconnaissance par une conduite si généreuse, presque tous demandèrent par acclamation à le

suivre partout où il voudrait les conduire. Ainsi, l'heureux Cortez se vit tout à la fois délivré du péril le plus imminent auquel il ait été exposé, et à la tête de huit cents hommes de plus, tous dispos et parfaitement armés.

Aussitôt que Narvaez eut recouvré l'usage de ses sens, la honte et la douleur s'en emparèrent. Il souffrait doublement de voir ses pieds et ses mains chargés de fers, et de se trouver à la discrétion d'un ennemi qui ne lui avait inspiré que du mépris. Cortez, toujours généreux, voulut le voir sans en être reconnu; mais à peine fut-il entré dans la chambre de son prisonnier, que celui-ci, remarquant l'air respectueux que témoignaient les soldats en sa présence, sut bientôt à qui il avait affaire. Alors, toujours fier, se tournant vers son vainqueur: « Monsieur le capitaine, lui dit-il, vous devez vous » enorgueillir du bonheur de m'avoir fait prisonnier! » Le ton hautain avec lequel il s'était exprimé n'attendit pas long-temps sa punition. « Bon » homme, lui répondit Cortez, croyez bien que » votre prise et ma victoire sont pour moi des actions de trop peu d'importance pour que je veuille » m'en glorifier. »

A ces mots, il le fit enchaîner et l'envoya sous bonne escorte à Vera-Cruz; mais de nouveaux dangers menaçaient Cortez au milieu de son triomphe. Il avait à peine goûté pendant quelques heures

la joie qu'il avait droit d'en ressentir, lorsqu'un courrier arriva de Mexico avec la fâcheuse nouvelle que les habitans de cette capitale étaient en révolte ouverte avec la faible garnison qu'il y avait laissée, et que son lieutenant Alvarado, renfermé dans sa forteresse, avait peine à contenir les mutins. Montezuma, de son côté, avait, par un exprès, engagé Cortez à revenir le plus vite possible, pour apaiser cette rébellion.

Le péril était pressant. Cortez devait à l'instant même voler au secours de ses compatriotes; aussi dut-il se regarder comme fort heureux d'avoir triomphé de Narvaez assez promptement pour se voir à même de retourner à Mexico. Comme il était plus sûr de ses anciens compagnons que de ses nouvelles recrues, il eut la précaution de former de ces premiers les équipages des vaisseaux; ensuite, commandant une armée réellement formidable, il marcha en toute hâte vers la capitale, en passant par Tlascala. Les Tlascalans, fidèles, l'accueillirent avec enthousiasme, et mirent toutes leurs troupes à sa disposition; mais tout en leur exprimant combien il était sensible à leurs offres et à leur fidèle attachement, il ne prit avec lui que deux mille Indiens. Il eut lieu de s'applaudir d'avoir accepté ce corps auxiliaire, d'autant plus qu'il s'aperçut que les sentimens des habitans des autres contrées qu'il lui fallut traverser avaient subi une altération

sensible. Nulle part il ne remarqua l'empressement qu'on avait autrefois mis à procurer à son armée des vivres et des approvisionnemens. Il en tira cette conséquence, que la capitale ne renfermait pas tous les mécontens, mais que la haine contre les Espagnols et l'esprit de rébellion s'étaient étendus dans toutes les provinces de l'empire.

Ces considérations le firent se tenir plus que jamais sur ses gardes; mais son heureuse étoile et l'impéritie des Mexicains rendirent vaines toutes les précautions dont il couvrit sa marche. En effet, rien n'était plus facile que de couper à Cortez le chemin de Mexico, et d'empêcher les Espagnols qui y étaient restés d'en sortir; il suffisait de rompre les ponts de la digue, mais les habitans de cette capitale furent assez stupides pour ne pas songer à ce moyen de salut; de sorte que Cortez, ayant retrouvé ces ponts tels qu'il les avait laissés, entiers et sans gardes, entra dans la ville avec son armée, sans rencontrer aucun obstacle.

Mais quelle différence entre cette dernière entrée et la première! Personne n'était là pour le recevoir, personne ne l'accueillit par un cri de joie: tout était plongé dans le plus morne silence; les rues étaient désertes, et ce n'est que lorsqu'il fut arrivé au quartier des Espagnols que Cortez aperçut une figure humaine. Alors la joie la plus vive éclata de part et d'autre; on s'accueillit, on se

félicita mutuellement ; Alvarado et ses gens se voyaient, comme par miracle, délivrés du péril qui les entourait ; Cortez et ses compagnons, enorgueillis du souvenir de leur victoire, s'applaudissaient d'avoir retrouvé leurs vieux camarades. Montezuma lui-même, fidèle à la parole qu'il avait donnée à Cortez de ne pas sortir du quartier espagnol, paraissait sincèrement partager les transports des étrangers.

Le premier soin de Cortez fut de s'informer de tout ce qui s'était passé pendant son absence. Les Mexicains, indignés de l'insolence et de l'injustice des Espagnols qui formaient la garnison, avaient enfin volé aux armes. Le danger auquel ils s'exposaient eux-mêmes, ni celui de leur empereur captif, n'avaient pu arrêter leur exaspération ; ils étaient venus hardiment attaquer le quartier espagnol où Alvarado, avec sa poignée de monde, eut peine à résister aux assauts réitérés qu'ils lui livrèrent. Ils avaient incendié les deux brigantins, mis à mort quatre Espagnols et blessé un plus grand nombre. Tous les autres regardaient leur perte comme inévitable, sans le retour inopiné de leur glorieux général.

Cortez, à l'aide des nombreux soldats dont il avait grossi son armée, et du respect qu'il inspirait aux Mexicains, serait, sans nul doute, facilement venu à bout de calmer l'irritation des es-

prits et d'apaiser la révolte, s'il eût toujours agi comme par le passé ; mais, aveuglé par la bonne fortune qui l'avait secondé jusqu'alors, il fut assez insensé pour changer brusquement sa manière d'agir accoutumée. Se croyant désormais à l'abri de tout danger, il crut pouvoir le braver impunément, et ne chercha plus à dissimuler les projets qu'il avait conçus.

C'est ici, mes enfans, un nouvel exemple des erreurs dans lesquelles tombent les hommes même les plus prudens, qui se laissent éblouir par la prospérité.

ENTRETIEN XII.

—

M. Hunter. Cortez se complut dans l'idée qu'il pouvait facilement réprimer la révolte et mettre les Mexicains à la raison par la force des armes. En conséquence, il envoya Ordaz, l'un de ses officiers les plus courageux et les plus dévoués, avec un détachement de 400 hommes composé d'Espagnols et de Tlascalans, afin de s'assurer des dispositions du peuple.

Ordaz parcourut d'abord les rues de Mexico, et ne fut pas long-temps sans rencontrer une troupe d'indigènes en armes. Il marcha à leur rencontre,

dans l'intention d'en saisir quelques uns afin d'en tirer des renseignemens ; mais tous reculèrent à son approche, par ordre de leur commandant, dont le but était de faire tomber les Espagnols dans une embuscade. Ce but fut atteint : Ordaz, en les serrant de près, fut ainsi amené jusque dans un quartier de la ville où, soudain, une foule immense de Mexicains le cerna et l'attaqua de toute part. Bientôt fondit sur sa petite troupe une grêle de flèches, de javelots et de pierres, lancés de tous les quartiers, de toutes les rues, de toutes les maisons, et même du haut des toits, qui étaient couverts d'assaillans. Mais le capitaine espagnol n'était pas homme à se laisser intimider par cette attaque aussi meurtrière qu'imprévue. Il disposa avec le plus grand sang-froid sa petite armée en bataillon carré, de manière à pouvoir riposter l'ennemi dans toutes les directions : au centre de ce carré, il mit les arquebusiers, et, aux angles, les hommes armés de lances, ceux-ci pour repousser les Mexicains qui les serraient de trop près ; ceux-là pour tirer aux fenêtres et sur les toits.

Dans cet ordre de bataille, il s'avança vers le point où l'ennemi était en plus grand nombre, lui fit lâcher pied, se fraya un passage en marchant sur le corps de tous ceux qui lui résistaient, et, après un carnage horrible, parvint à rejoindre le quartier-général. Un Espagnol et huit Tlascalans

restèrent sur la place ; Ordaz lui-même et la plupart des siens furent blessés. On crut, après cette épouvantable défaite, que les Mexicains n'oseraient pas revenir à la charge ; mais ce fut une erreur, car Ordaz et son détachement victorieux étaient à peine entrés dans la forteresse, que les Mexicains parurent au loin, s'avançant comme un torrent et par bataillons épais. S'attendant à un assaut général, Cortez se disposa aussitôt à leur opposer une vigoureuse résistance ; et alors s'engagea une bataille à toute outrance, une lutte terrible, qui peut-être n'eut jamais son égale. L'ennemi se présenta en faisant un tintamarre épouvantable avec ses tambours et ses cornets, et en poussant de si affreux hurlemens, que l'on avait peine à distinguer le bruit de l'artillerie. Pour le coup, les Mexicains paraissaient unanimement désirer la victoire ou la mort. Les uns obscurcissaient les airs d'une pluie de flèches et de pierres; les autres, bravant la mort, s'efforçaient d'escalader les murailles et de s'emparer des portes. Pour arriver à la hauteur des murailles, ils grimpaient sur les épaules de leurs camarades, et s'ils étaient renversés, morts ou couverts de blessures, au même instant d'autres les remplaçaient.

Ils combattaient avec tant d'acharnement, que, pour ne pas laisser de vide dans les rangs, ils foulaient aux pieds les morts et les blessés. Quoique

foudroyés par l'artillerie et la mousqueterie, ils marchèrent constamment à l'assaut, qui dura jusqu'à la nuit; alors, après un horrible carnage, leur superstition leur fit une loi de se retirer, croyant qu'il leur était défendu de combattre après le soleil couché. Néanmoins, s'ils n'osèrent plus continuer le combat, ils ne se reposèrent pas pour cela. Pendant la nuit, ils mirent le feu aux bâtimens occupés par les Espagnols, et ceux-ci eurent une peine infinie à l'empêcher de réduire leur quartier en cendres. Dès le lever du soleil, tout harcelés qu'ils étaient par leurs travaux nocturnes et leur combat de la veille, ils reprirent leurs postes pour recommencer l'assaut.

Jusque-là leurs efforts contre la citadelle espagnole avaient été vains; dans plusieurs sorties, Cortez avait fait mordre la poussière à plusieurs milliers d'entre eux; une partie de leur ville était consumée par le feu; pourtant leur acharnement n'en était point ralenti.

Mais laissons là tous ces détails pour arriver à une catastrophe qui excitera toute votre pitié. Le général espagnol, partageant le sort de la majeure partie des siens, avait eu la main gauche percée par une flèche. Il mit cet accident à profit pour se retirer dans son appartement, afin de réfléchir en liberté sur sa position critique et sur les moyens de la faire cesser. Mais, au bout de quelques instans, il

entendit sonner l'alarme de tous les coins du fort, devant lequel les Mexicains en foule se présentaient pour l'assaillir. Oubliant donc sa blessure, il courut se remettre à la tête de ses soldats, et se convainquit bientôt que jamais sa présence n'avait été aussi nécessaire. Cette fois, en effet, l'ennemi combattait sur tous les points avec un courage supérieur, s'il est possible, à celui qu'il avait montré dans les journées précédentes.

Au plus fort de la mêlée, l'infortuné souverain du Mexique, pour apaiser l'effervescence de ses sujets, prit la résolution de se présenter à eux, couvert des pompeux insignes sous lesquels il leur avait jadis imposé un respect qui tenait de l'adoration; il se hâta de revêtir son manteau impérial, de ceindre son front de sa couronne, ajoutant à son costume une magnifique parure de pierres précieuses, qu'il ne portait que dans les grandes solennités, et sortit escorté des premiers de l'empire, attachés à sa personne. L'un de ceux-ci, monté sur la muraille, apprit aux Mexicains étonnés que l'empereur allait paraître, qu'il venait dans l'intention d'écouter leurs plaintes et de terminer leurs querelles avec les Espagnols.

Au seul nom de leur monarque, les assaillans suspendirent leurs coups et cessèrent leurs cris de combat. Dès que le malheureux Montezuma fut arrivé lui-même au haut de la muraille, tous furent comme

saisis d'un respect profond ; les uns tombèrent à genoux, les autres se prosternèrent la face contre terre. L'empereur cependant cherchait dans la foule à distinguer ceux qui avaient le plus de crédit auprès de leurs compatriotes ; il les appela par leurs noms, et comme personne n'élevait encore la voix pour lui répondre, il s'efforça d'abord de leur faire entendre, de la manière la plus affectueuse, combien il était sensible à l'accueil qu'ils venaient de lui faire, aux preuves de dévouement qu'ils venaient de lui donner et à l'intérêt généreux qu'ils prenaient à sa liberté. « Mais n'allez pas croire, Mexicains,
» continua-t-il, que je sois ici prisonnier ; ma pré-
» sence au milieu des Espagnols est toute volontaire ;
» moi-même je suis venu avec plaisir habiter parmi
» mes hôtes, non seulement pour m'instruire de
» leurs mœurs et de leurs coutumes, mais encore
» pour leur donner un témoignage éclatant de l'es-
» time que je porte au monarque puissant dont ils
» sont les envoyés. Aujourd'hui, Mexicains, que
» mon intention est de sortir de cette forteresse, j'ai
» voulu vous faire entendre ma voix, vous annoncer
» que c'est de tout mon cœur que je pardonne une
» révolte coupable, en faveur des bonnes intentions
» qui l'ont suscitée. Mais que chacun de vous dépose
» ses armes qu'une erreur fatale lui a fait prendre,
» et rentre en paix au sein de sa famille ! »

Ainsi parla Montezuma. Après ce discours, le si-

lence fut encore quelques minutes sans être interrompu ; ensuite un bruit sourd se fit entendre, s'éleva par degrés et prit de la consistance. Parti de quelques points isolés, il s'étendit bientôt sur la foule de plus en plus agitée, et ce murmure toujours croissant, éclata en cris séditieux. Les injures les plus outrageantes furent hautement proférées par ces mutins obstinés contre la personne d'un prince qui jusqu'alors avait été l'objet de leur vénération. « Tu » n'es plus empereur du Mexique, lui criaient-ils » avec audace ; tu es un scélérat, un misérable, un » vil esclave des ennemis de notre patrie ! »

Montezuma voulut faire de nouveau entendre sa voix ; il agita la main pour demander du silence, mais ses efforts furent inutiles ; les cris redoublèrent, et tout à coup une pluie de flèches et de pierres fut dirigée contre le malheureux prince. Aussitôt les deux soldats qui l'assistaient par ordre de Cortez cherchèrent à le protéger de leurs boucliers ; mais c'en était fait, il était, hélas ! arrivé au terme de sa douloureuse destinée. Déjà plusieurs flèches l'avaient atteint, lorsqu'une pierre le frappa violemment au front et le renversa à terre sans connaissance.

Le général espagnol, plongé dans la consternation, ordonna de suite qu'on transportât dans sa maison le prince qui donnait à peine quelque signe de vie, et qu'on en eût tous les soins possibles ; ensuite, transporté de colère, il courut pour tirer de

ses assassins une vengeance éclatante; mais il n'arriva pas à temps, car à peine les Mexicains eurent-ils vu tomber leur souverain, que, frappés de stupeur, de repentir et d'effroi, ils se dispersèrent de toute part, comme s'ils eussent craint que la foudre ne les écrasât pour les punir de l'attentat qu'ils venaient de commettre.

L'empereur, cependant, avait recouvré l'usage de ses sens, mais sa position n'en était que plus déplorable. L'idée de se voir ainsi frappé de la main de ses propres sujets lui causait des transports de rage. Pour l'empêcher d'attenter à sa vie, il fallait lui tenir les mains. Cortez en vain cherchait à ramener le calme dans ses esprits; se refusant à toute consolation, et voulant se donner la mort, il arracha, dans sa fureur, l'appareil qui couvrait ses blessures. La violence de ces agitations et l'opiniâtreté avec laquelle il repoussa toute espèce de nourriture accélérèrent le terme de sa vie. Il expira en vomissant des imprécations contre ses sujets, et après avoir, jusqu'à son dernier soupir, répondu par le mépris aux pressantes sollicitations des Espagnols qui désiraient le voir mourir en chrétien.

Triste jouet des caprices de la fortune, ce prince, naguère au faîte des grandeurs, adoré par un peuple nombreux, devait trouver une fin aussi tragique, après être devenu, en tombant, la risée de quelques aventuriers, et un objet de malédiction

pour ses propres sujets ; et cela, pour avoir vu arriver dans ses états une poignée d'étrangers dont auparavant il ne soupçonnait pas même l'existence.

Les Mexicains demeurèrent tranquilles tant que Montezuma n'eut pas succombé à ses blessures; mais dès que cet infortuné monarque eut cessé de vivre, ils s'occupèrent de lui choisir un successeur, afin de continuer la guerre contre les Espagnols. Ce successeur était frère du défunt, et cacique d'Istapalapa. Ce nouvel empereur se fit connaître par un hardi projet qui inquiéta beaucoup les Espagnols. Il voulut que les toits et la tour du grand temple, voisin du quartier espagnol, fussent occupés par la fleur de ses gens, et qu'on y portât beaucoup de pierres et de poutres pour les diriger de cet endroit dans la cour intérieure du quartier. Cortez comprit combien il était urgent de faire fuir l'ennemi de ce poste. Pour y réussir, il eut recours à Escobar, un de ses plus intrépides officiers, et lui se chargea d'expulser les Mexicains hors des murs, et d'effectuer ensuite une diversion favorable.

Escobar avait pénétré jusqu'à l'escalier du temple sans avoir d'abord rencontré une résistance sérieuse. Ce premier avantage double son ardeur, il continue à monter; mais arrivé au milieu, il est soudain attaqué par une foule d'ennemis, qui, postés sur la hauteur d'une galerie, l'accablent, lui et sa petite armée, d'une nuée de javelots, de pierres et de poutres.

Malgré son courage et celui de ses soldats il ne put vaincre d'aussi grands obstacles. Trois fois la lutte se renouvelle. L'intrépide Escobar se multiplie. Vaine résistance, chaque fois il recule et cède en frémissant au nombre insurmontable des combattans.

Cortez, qui de son côté n'était pas resté dans l'inaction, est informé de ce revers; rapide, il s'élance de son cheval, fait lier à son bras droit son bouclier, que n'aurait pu porter son bras gauche, affaibli par la blessure qu'il avait reçue, et saisissant son épée, il vole à l'escalier du temple. Ses nobles compagnons, vainqueurs tant de fois, le suivent de près; il se précipite vers la galerie, sème le carnage sur ses pas, et parvient à la plate-forme du temple, où l'élite des Mexicains se trouvait réunie pour vaincre ou mourir. Alors l'acharnement fut à son comble, et le combat le plus horrible s'engagea de part et d'autre. La massue et l'épée, telles étaient leurs armes. Chacun défendait sa vie avec une opiniâtreté incroyable. Les Mexicains se laissaient mutiler plutôt que de se rendre; plusieurs même d'entre eux aimèrent mieux se précipiter du haut du temple que de survivre à la honte de l'esclavage. Du reste, tous déployèrent dans ce combat une valeur dont le Nouveau-Monde n'avait pas encore fourni d'exemple. En voici un trait : deux jeunes nobles Américains s'approchent de Cortez en prenant un

air humble, comme s'ils avaient l'intention de se rendre; quand ils sont près de lui, ils le saisissent avec force, puis se précipitent du haut du temple, croyant l'entraîner et le faire périr avec eux. Mais Cortez, aussi agile que robuste, se retient heureusement à la galerie, et laisse nos deux héros s'écraser dans leur chute. Pendant qu'il échappait à un danger si pressant, les siens, dans les rues de la ville, soutenaient contre l'ennemi une lutte non moins terrible. Maître du temple, l'infatigable Cortez vole à de nouveaux périls, et va prêter main-forte à ses intrépides compagnons.

Il remonte à cheval, attache la bride à son bras gauche, et, armé de sa lance, il se précipite au plus fort du combat. Une aussi belle ardeur a trompé sa prudence; il regarde derrière lui et se voit séparé des siens par un nombre considérable de Mexicains; mais il dut encore une fois son salut à sa fermeté et à la promptitude avec laquelle il savait prendre un parti. Apercevant un chemin de traverse où l'ennemi était en moins grand nombre, il s'y précipita résolument, et, par cette action hardie, il fut assez heureux pour regagner de là son quartier.

Voyant que l'ennemi reculait de toute part, le général espagnol, afin d'arrêter l'effusion du sang, fit sonner la retraite. C'est ainsi que, retirés dans la citadelle, ses soldats firent panser leurs blessures, et que tous ces héros purent se reposer

pendant quelque temps des fatigues d'une journée si pénible.

ENTRETIEN XIII.

—

M. Hunter. Le jour suivant fut consacré au repos par les deux partis. Cortez ne songeait qu'à son départ, les Mexicains semblaient avoir mis bas les armes; mais ils méditaient de massacrer toute l'armée espagnole; seulement la manière d'exécuter l'entreprise les embarrassait. Leur unique soin fut donc de détruire entièrement leurs oppresseurs par la famine, et de couper les ponts. Mais rien n'échappait à l'œil pénétrant de Cortez, qui, prévoyant les manœuvres hostiles des Mexicains, se prépara vigoureusement à les renverser. Soudain il fit construire un pont volant qui, placé dans les ouvertures de la digue, pourrait favoriser la retraite qu'il devait effectuer. Ces travaux finis, il prépara ses troupes à marcher la nuit suivante. Il comptait s'enfuir inaperçu à la faveur de l'obscurité et trouver une route sûre, grâce à la superstition des Mexicains.

Dès que la nuit eut commencé à paraître, il divisa son armée en trois colonnes. Il donna à San-

doval le commandement de la première, qui serva d'avant-garde; lui-même voulut diriger celle centre; la troisième, ou l'arrière-garde, fut conf à la prudence de Velasquez de Léon, proche par du gouverneur de Cuba. Au moment de part Cortez leur démontra combien il était urgent de défaire des lourds trésors qu'ils possédaient, s' voulaient conserver l'agilité nécessaire pour résist à une attaque imprévue. Cet avis parut convenab à quelques uns; chez d'autres il excita de si gran murmures, que le général se contenta d'exig qu'on ne gardât que ce qui donnerait le moi d'embarras. Ce conseil plut à ceux qui avaient la prudence, mais ceux que la soif de l'or entr nait firent la sourde oreille, et conservèrent butin qui, peu de temps après, devait leur ét funeste.

A minuit on se mit en marche : le plus profo silence régnait dans les rangs; la pluie même se blait assurer leur retraite. En effet, rien ne s'o posa à leur passage jusqu'à la digue qui menai Tacuba. Mais lorsqu'en marchant sur cette dig on eut atteint l'endroit où le premier pont se tr vait placé, on vit avec douleur qu'elle était coup Le pont volant que le prudent général avait f construire fut d'un grand secours à presque to l'armée, qui, sans péril, traversa cette ouvert pour se diriger vers une autre. Elle était sur le p

arriver, lorsque des cris aussi terribles qu'inat-
ndus donnèrent de toute part le signal du mas-
ère le plus sanglant. De nombreux bateaux cou-
irent aussitôt la surface du lac; une grêle effroya-
e de javelots et de pierres obscurcit les airs, et
t le prélude d'un combat inoui jusqu'alors, tant
cause de l'endroit qu'à cause de l'obscurité et du
urage incroyable des deux partis.

Les Mexicains, prudens et silencieux, avaient
ivi les moindres mouvemens de l'ennemi, et
nt de mystère avait présidé à leurs sourdes ma-
hinations, que l'armée de Cortez ne comprit leurs
ffreux desseins qu'au moment où, pressée de toute
art, elle vit dirigée contre elle la fureur d'une
ation entière.

Le pont sur lequel les Espagnols avaient tra-
ersé la première ouverture de la digue devait être
ransporté à la seconde. Mais la lourde artillerie
avait tellement resserré entre les pierres, qu'il
tait impossible de l'en dégager. Pendant qu'on fai-
ait les plus pénibles efforts pour triompher de cet
bstacle, ils furent cernés de tout côté. Alors plus
e moyens de fuir; les Mexicains, acharnés, lut-
aient avec rage. Les valeureux Espagnols les re-
oussaient avec une énergie incroyable; écrasés
ar le nombre, ces derniers ne purent résister plus
ong-temps dans un lieu étroit où, accablés de fa-
gue et gênés dans leurs mouvemens, ils ne pou-

vaient mettre en pratique leur expérience dans l'art militaire. Au sein de cet horrible carnage, Cortez réunit à peu près cent hommes avec lesquels il entreprit de se frayer un passage jusqu'à la seconde et bientôt jusqu'à la troisième ouverture de la digue. Ces ouvertures reçurent les cadavres sanglans de ceux qui avaient été massacrés, et sur ces corps on eut le bonheur d'arriver à la terre ferme.

Quoiqu'en sûreté, le généreux Cortez ne craignit pas de s'exposer à de nouveaux dangers pour sauver la plus grande partie des siens, que les Mexicains accablaient encore. Il disposa donc à la hâte le petit nombre des soldats qui lui restaient, prit avec lui ceux qui n'avaient pas encore reçu de blessures, et d'un pas rapide courut porter secours à ses malheureux, mais braves soldats, que l'opiniâtre Mexicain pressait de toute part. Une partie de ces valeureux Espagnols commençait à se faire jour dans le dessein de venir à sa rencontre. Mais l'allégresse du sensible Cortez ne dura qu'un instant. Il entendait déjà les cris plaintifs de ses compagnons, qui, devenus prisonniers des farouches ennemis, étaient cruellement entraînés vers le temple pour y servir de victimes. Le courage espagnol essaya une dernière fois de les soustraire à la rage des vainqueurs. Cortez ne trouva aucun moyen de parvenir jusqu'à eux, et mit alors tous ses

soins à préserver d'un nouveau danger le petit nombre de ceux qui, échappés au carnage avec tant de peine, auraient été incapables de soutenir la moindre attaque. Il ne restait qu'un faible débris de ses troupes; les uns étaient morts sur le champ de bataille, les autres avaient été engloutis par les flots.

Le jour parut enfin, et répandit sa clarté sur cet effroyable carnage. Plus de deux mille Tlascalans avaient été massacrés avec la moitié des Espagnols. Le brave Velasquez de Léon et quelques uns des plus intrépides chefs avaient perdu la vie au combat. Ceux qui restaient étaient couverts de graves blessures. L'artillerie, la poudre et les balles, l'équipage de guerre, l'or dont ils revenaient chargés, rien ne fut conservé. Les soldats avides qui avaient méprisé les conseils de Cortez durent leur perte à ces lourds trésors dont leur avarice n'avait pu se défaire. En effet, ce fardeau les gênait au combat et les empêchait même de fuir. On garde encore dans la Nouvelle-Espagne la mémoire de cette horrible déroute, que la renommée appelle toujours *la Nuit de la Désolation.*

Tamba fut leur première étape; mais les hostilités régnaient encore dans tout le pays, aussi jugèrent-ils convenable de ne pas y séjourner. Tlascala était le seul endroit qui pût leur procurer un sûr abri; mais, pour atteindre ce favorable refuge, il fallait

côtoyer toute la partie du nord de l'immense mer du Mexique. Ce trajet exigeait plusieurs jours de marche à travers des pays qu'ils ne connaissaient pas. Les Espagnols n'avaient pas lieu d'espérer qu'ils trouveraient sur leur passage les moyens de réparer leurs forces épuisées. Ce parti était pourtant le seul à prendre. Il fallait, ou s'exposer à une mort certaine, ou se mettre en route avec promptitude. On partit.

Comment dépeindre les calamités sans nombre, les dangers sans cesse nouveaux qui entravèrent dans leur marche ces malheureux fuyards, couverts de blessures et affaiblis par la guerre et les privations!... Pressés en tous lieux par de farouches vainqueurs acharnés à les poursuivre, ils les fuyaient à travers de noires solitudes non pratiquées, qui, pour tout aliment, leur fournissaient des racines sauvages et des tiges vertes de blé d'Inde. Souvent ils étaient sur le point de succomber à l'excès de leur fatigue; mais, encouragés par le brave Cortez, il sentaient renaître en eux de nouvelles forces. Peu facile à s'émouvoir, doué d'une tranquillité d'ame à toute épreuve, ce grand homme luttait contre tous ces malheurs, volait le premier au devant des dangers, et dans toute occasion cherchait à soulager ses compagnons avant de se procurer quelques instans de repos.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient entrepris ce fatigant trajet; pourtant ils ne touchaient pas encore au terme de tant de peines. Lorsqu'on fut arrivé sur un monticule voisin d'Orumba, on vit avec étonnement, dans le lointain, un nombre considérable de guerriers déployés dans la plaine. A cette vue, les plus intrépides sont glacés d'épouvante et désespèrent de leur salut. Cortez seul reste inébranlable. Par une courte allocution et avec cet accent qui rassure, il leur représenta qu'il fallait perdre la vie ou triompher des obstacles. Il disposa ensuite sa petite armée avec ce calme admirable qui le caractérisait, et soudain la fit avancer vers l'ennemi. Ainsi que le blé, au temps de la moisson, tombe sous les coups de la faux tranchante, ainsi tombent de nombreux ennemis sous l'épée redoutable des Espagnols. Tout pliait devant eux. Avec une intrépidité surprenante ils s'ouvrirent un passage jusqu'au milieu de l'armée des Mexicains, parmi des cadavres et des corps palpitans. Leurs forces étaient tellement épuisées, qu'ils pouvaient à peine soutenir leur épée; et, comme au même instant un nombre considérable d'ennemis les environnait de toute part, leur salut était devenu impossible, si soudain Cortez n'eût été inspiré par une idée qui les garantit de ce danger pressant. De loin il aperçut le drapeau de l'empire flotter dans les mains du chef de l'armée mexicaine. Il se rappela

avoir entendu dire que les Mexicains s'abandonnaient au désespoir lorsque l'ennemi s'emparait de cette bannière, et sur-le-champ il se décida. Suivi d'un petit nombre de ses intrépides officiers à cheval, il s'élance au milieu des rangs qui composaient la garde des drapeaux, et d'un vigoureux coup de lance il fait mordre la poussière au chef mexicain. Bientôt un des officiers qui l'accompagnent descend de cheval, lui porte le dernier coup et s'empare de l'étendard. Alors on baissa toutes les autres bannières. L'armée entière des Mexicains se livra au désordre et à l'épouvante, et on les aperçut tous avec surprise abandonner leurs armes et s'enfuir.

Le jour suivant, les Tlascalans, alliés de Cortez, le virent arriver sur leur territoire. Ce dernier redoutait quelque inconstance dans leurs dispositions amicales; mais ce peuple bon et sensible était toujours disposé à faire un favorable accueil à ses amis infortunés.

Nos héros se reposèrent de toutes leurs fatigues chez ce peuple généreux, et s'empressèrent de panser leurs blessures. Tous purent se livrer au repos. Cortez seul, toujours actif, songeait à l'avenir, et méditait de nouvelles entreprises. Il eut bientôt le plaisir de s'apercevoir que la fortune ne l'abandonnait pas encore; car, au moment où il s'y attendait le moins, un renfort lui arriva bien à propos. Velasquez, gouverneur de Cuba, était si éloigné de

croire que Narvaez pût éprouver une défaite avec les troupes qui étaient sous ses ordres, qu'avant d'en recevoir aucune nouvelle, il lui dépêcha deux navires remplis de munitions de guerre, avec de nouveaux ordres. Ils voguèrent en ligne directe vers Vera-Cruz, où l'officier qui tenait le commandement sut avec adresse les amener vers le port ; il en fit la capture, et décida sans peine les équipages à se ranger sous les drapeaux de Cortez. Bientôt après, on vit flotter, sur la même côte, trois autres vaisseaux d'une grandeur prodigieuse ; ils faisaient partie d'une flotte de guerre expédiée par le gouverneur de la Jamaïque pour aller tenter de nouvelles découvertes. Mais les chefs de l'équipage s'étant par malheur dirigés vers les provinces septentrionales de l'empire mexicain, les habitans de ces lieux, dont l'ardeur guerrière égalait la pauvreté, les reçurent très mal, et, après une longue suite d'infortunes, ils regardèrent comme un bonheur d'arriver dans le port de Vera-Cruz. Ceux-ci voulurent aussi se ranger sous les ordres de Cortez; par ce second renfort, le chef espagnol se sentit capable d'exécuter le projet qu'il méditait depuis longtemps : c'était la conquête de tout l'empire du Mexique. Les bons Tlascalans et d'autres peuplades indiennes, ses alliés, lui fournirent le moyen de donner essor à son entreprise, en grossissant son armée de dix mille hommes.

Théophile. Avec des troupes aussi nombreuses, il n'y aura pas beaucoup de gloire à triompher des Mexicains.

M. Hunter. Tu te trompes, Théophile ; les Mexicains ne sont plus les mêmes qu'ils étaient naguère, depuis qu'ils ont un nouvel empereur distingué par sa bravoure et son vaste génie.

Théodore. Cet empereur est-il celui qu'ils avaient choisi depuis peu ?

M. Hunter. Non, mon ami. Cet homme estimable qui, en personne, commandait les Mexicains la *Nuit de la Désolation*, avait cessé de vivre.

Lorsqu'il méditait la noble entreprise de repousser pour toujours les oppresseurs de son peuple, il mourut de la petite-vérole, totalement inconnue encore en Amérique ; Guatimozin, proche parent de Montezuma, obtint le titre d'empereur. Guatimozin, qui avait beaucoup de courage et un profond jugement, suivit avec vigueur les projets de défense de Quetlavaca. Dès qu'on lui apprit que les Espagnols se préparaient à de nouvelles attaques, il convoqua, dans la capitale, un nombre considérable de héros de tous les points de l'empire, et ne leur déguisa point la ferme résolution qu'il avait formée de s'ensevelir sous les débris de son trône.

ENTRETIEN XIV.

—

M. Hunter. Cortez n'ignorait pas combien les marches rapides étaient favorables pour la conquête d'un pays : il partit soudain avec ses troupes. A une légère distance de Tezeuco, il vit s'avancer vers lui des ambassadeurs qui, du ton le plus engageant, le sollicitèrent, au nom du cacique, de passer la nuit dans cette ville, où lui et son escorte seraient l'objet de mille soins. Ils demandaient de plus, la faveur de préparer, hors des murs, un camp pour les Indiens auxiliaires. Mais on avait lieu de douter des sentimens généreux du cacique : il fut donc décidé que, tout en acceptant son offre, on ne négligerait rien pour se prémunir contre tout stratagème, et qu'on n'entrerait dans la ville que le jour suivant: ce retard était une heureuse inspiration, la vie des Espagnols et de leur commandant en dépendait ; car le lendemain, après avoir pénétré dans Tezeuco, ils trouvèrent la ville comme abandonnée. Cortez posta des troupes sur toutes les places : la plus grande lui servit pour ranger en ordre de bataille ce qui lui restait de soldats. Long-temps après cette opération, seulement quelques habitans originaires du pays osèrent se présenter à leurs regards dans une pos-

ture tremblante. Leur rapport dévoilait la trahison du cacique, dont les préparatifs, la nuit précédente, devaient entraîner la perte de tous les Espagnols. Ils ajoutaient que l'ajournement de ceux-ci, et la peur de voir découvrir son entreprise, lui avaient fait abandonner son dessein et fuir de la ville. La seule punition qu'infligea Cortez au perfide cacique fut de le destituer et de mettre à sa place celui que les naturels eux-mêmes lui proposèrent comme le plus recommandable. C'était un jeune homme dont la figure représentait tant de douceur et de noblesse, qu'en le voyant Cortez lui promit son amitié. Cette nomination vint favoriser les projets du commandant espagnol : elle l'autorisait en effet à regarder les habitans de cette ville comme ses amis et ses alliés; d'ailleurs, la gratitude et l'intérêt même rangeaient de son côté le gouverneur qu'il venait de créer; aussi, Cortez prit la résolution de faire de cette ville amie son quartier principal, jusqu'à ce qu'il eût pris toutes les mesures convenables pour tenter la conquête du Mexique.

L'armée mexicaine se trouvait alors dans une position bien avantageuse : elle avait eu la bonne idée de briser tous les ponts et la digue, et de garnir les intervalles de solides bastions et de parapets: ces mesures rendaient impossible à l'ennemi l'usage des ponts volans. De plus, le prudent Guatimozin avait muni sa nombreuse armée d'arcs et de très longues

piques. Avec ces armes, on pouvait de loin lutter contre l'ennemi. Ce qui rassurait encore plus les Mexicains, c'était un nombre prodigieux de petites barques au moyen desquelles il leur serait facile de poursuivre les Espagnols des deux côtés des digues, si ces derniers entreprenaient d'y passer.

La ville était réellement forte : le prudent Cortez comprit qu'il ne pourrait tenter sa conquête qu'après avoir équipé une flotte de petits vaisseaux de guerre ; il lui serait possible alors de disperser les canots, et d'attaquer vigoureusement les digues. Mais, parmi ses troupes, il ne compte que deux ou trois charpentiers ; les forêts de Tlascala peuvent seules lui fournir le bois de construction, et tous les Espagnols qu'il a sous ses ordres ne suffiraient pas pour le transporter à Tezeuco. Cependant il se décida. Aidés d'un grand nombre de Tlascalans, ses charpentiers se mirent à l'ouvrage ; de son côté, Cortez tâcha d'occuper tous les postes environnans de Mexico, pour réduire par la famine cette ville infortunée ; il soumit, par les armes, quelques villes voisines : d'autres se laissèrent persuader de s'allier avec lui. Ce fut avec une douleur mêlée de crainte que Guatimozin apprit la lâche désertion de ses vassaux : inutilement voulut-il arrêter tant de perfidies ; sa grande ame n'en fut pas pourtant abattue, et dès lors il jura de sacrifier la dernière goutte de son sang à la défense de sa capitale.

Cependant Cortez, sans le savoir était alors exposé à un danger qui devait, d'une manière terrible, mettre un terme à ses projets et même à ses jours. Je vous ai dit que les troupes de Narvaez s'étaient enrôlées dans les rangs du général espagnol dans l'unique espoir d'y recueillir des trésors nombreux dont elles pourraient jouir sans crainte. Voyant qu'elles s'étaient abandonnées à de vaines espérances, elles comprirent tout le danger qu'il y aurait de marcher contre Mexico : tous les soldats éprouvèrent un grand mécontentement contre leur commandant, et se repentirent de l'avoir suivi. Villefagna, simple soldat, mais qui possédait autant de hardiesse que de ruse, et qui, secrètement, servait les intérêts de Velasquez, tira à profit le murmure général qui éclatait parmi ses compagnons, et conçut une entreprise dont le but était d'exterminer Cortez et ses officiers d'élite, et de revenir ensuite à Cuba, ayant à leur tête un commandant de leur choix.

Les préparatifs de cette affreuse trame étaient terminés : son exécution était fixée au jour suivant, et les nombreux partisans de la conjuration l'avaient machinée avec tant de mystère, que ni le vigilant Cortez ni ses officiers n'en purent coucevoir le plus léger soupçon ; mais l'un des conjurés, ami du général, assiégé subitement par le remords, courut lui faire une révélation complète. Cortez en fut surpris

d'abord, et, suivi de quelques officiers, il se transporta promptement au quartier de Villefagna. Son aspect imprévu déconcerta si fort le chef du complot qu'il ne put désavouer son affreux projet, ni songer à se disculper; on s'empara de lui. Cortez lui-même retira fortement de son sein un papier que le meurtrier s'efforçait de soustraire aux regards, et soupçonnant qu'il renfermait le plan de la conjuration, il s'écarta un instant. C'était en effet la liste des conspirateurs, et Cortez y trouva des noms qui lui causèrent autant de terreur que de surprise. Mais prudemment il devait cacher cette liste et faire supposer qu'il ignorait le nom des conjurés. Il se contenta donc de punir Villefagna, et comme des informations plus étendues n'étaient pas nécessaires après l'aveu de son crime, il fut pendu la même nuit devant l'habitation où il avait été renfermé.

Le matin du jour suivant, il fit assembler toute son armée. Les autres coupables éprouvaient sans doute une émotion terrible. Cortez se dirigea de leur côté avec ce sang-froid qui lui était habituel. Il leur fit part de la trahison de Villefagna et du châtiment qu'il en avait tiré. Il ajouta, de plus, qu'on avait tenté inutilement de découvrir les autres conjurés, et que même la torture n'avait pu délier la langue du meurtrier; qu'il s'estimait heureux de ne pas connaître ce secret, dont la pénible révélation l'aurait obligé d'abandonner à la rigueur des lois plusieurs

de ses compagnons. Il termina sa harangue en les suppliant de lui indiquer comment il avait pu démériter de ses amis pour qu'il en donnât de suite satisfaction. Alors les conjurés commencèrent à reprendre haleine, et dans le contentement de n'être pas connus, ils résolurent fortement d'être désormais, en toute circonstance, les fidèles compagnons de leur commandant.

C'est ainsi que le sage Cortez, en opposant un frein à son ressentiment, sauva les jours d'un grand nombre de ses soldats, et, par cet acte de clémence, se fit autant de sincères amis qu'il y avait eu avant de perfides parmi eux. Il savait combien l'oisiveté pouvait lui devenir funeste. Aussi songea-t-il d'abord à donner aux plus pétulans, qu'il avait eu occasion d'apprécier, une occupation qui les empêchât d'ourdir de nouvelles trames. L'occasion vint bientôt s'offrir. On lui apprit qu'on avait tout préparé pour la construction de treize brigantins, et qu'il ne s'agissait plus que de transporter les matériaux de Tlascala à Tezeuco. Les porte-faix indiens pouvaient seuls se charger du transport; mais ils avaient besoin d'une escorte armée pour se garantir des Mexicains éparpillés de tout côté. On réserva pour cette entreprise les conjurés repentans, et leur commandement fut confié au brave Sandoval, officier aussi prudent que fidèle, et que le chef espagnol pouvait honorer de toute sa confiance.

Les fatigues et les singularités de cette marche méritent qu'on en garde le souvenir. Au milieu marchaient huit mille Tamènes, portant des poutres, des mâts, des cordages, des voiles et des ferrailles. Quinze mille Tlascalans occupaient l'avant et l'arrière-garde et les flancs. Quelques Espagnols répartis parmi eux maintenaient l'ordre et régularisaient la marche. Ce corps occupait l'étendue de plus d'une lieue. A la tête paraissait Sandoval. Il avait confié l'arrière-garde à un jeune Tlascalan nommé Chechimical.

Théodore. Qu'était donc devenu Xicotencatl? on ne nous en parle plus.

M. Hunter. Il est mort. Ce jeune et brave héros rougissait de porter le joug d'un étranger. Peut-être aussi, plus prévoyant et plus avisé que les gens de son pays, voyait-il qu'en s'alliant avec l'Espagne, sa nation devait un jour perdre sa liberté. Lorsque Cortez se vit obligé de revenir à Tlascala, il provoqua une émeute contre lui, mais son entreprise échoua. Ses compatriotes s'emparèrent de lui Son père lui-même prononça son arrêt de mort, et le mit au pouvoir du chef espagnol, pour que cette sentence rigoureuse fût exécutée. Celui-ci, généreux cette fois, ne voulut pas que, pour lui, on fît couler le sang d'un jeune patriote plein d'ardeur, du fils de son vieux et estimable ami. Il lui donna sa grâce et sa liberté, et le garda avec lui pour l'expédition de Mexico.

Tant d'indulgence ne put triompher de sa fierté ; il ne cessa pas en toute occasion de condamner, avec l'assurance d'un républicain, les projets des Espagnols, et chercha à se gagner les cœurs de ses compatriotes. On porta contre lui une accusation au tribunal suprême des Tlascalans, qui mandèrent à Cortez : « Que les lois du pays punissaient de mort celui qui suscitait une rébellion dans une armée contre son commandant ; que c'était à lui d'employer toute sa sévérité envers le traître Xicotencatl, et qu'à son retour à Tlascala il n'y trouverait pas des juges mieux disposés en sa faveur. » Cortez, encore une fois, voulut employer la douceur, et fit dire au coupable qu'il vînt lui-même lui faire une exposition de ses griefs, et qu'on l'entendrait avec justice. Le fier Xicotencatl ne voulut pas céder, et expira percé de coups nombreux en se défendant contre les soldats qui, d'après l'ordre de Cortez, devaient l'amener de force.

On avait à parcourir une marche de quinze milles, presque toujours par des chemins inégaux et couverts de montagnes. Dans cette marche pénible, ils étaient souvent inquiétés par une multitude de soldats mexicains ; mais ceux-ci, voyant que de tout côté on était en disposition de résister, se repliaient toujours sans entreprendre la moindre attaque. Pourtant, après bien des fatigues, Sandoval eut le bonheur d'arriver, lui et sa bizarre caravane, à

Tezeuco, où Cortez, plein d'allégresse, le reçut avec l'effusion de la plus tendre amitié.

Pendant que la construction des brigantins s'opérait, Cortez avait dépêché plusieurs officiers vers Hispaniola pour en obtenir quelques troupes, si cela se pouvait. C'était avec la plus vive impatience que depuis long-temps on attendait leur retour. Soudain l'on apprit que quatre vaisseaux et un nombreux renfort venant d'Hispaniola étaient dans le port de Vèra-Cruz. Ce renfort se composait de deux cents soldats, quatre-vingts chevaux, deux canons et une quantité de munitions de guerre. Cortez et ses troupes en ressentirent le plus vif contentement.

On redoubla de zèle pour la construction des brigantins. A la vérité, quelquefois les Mexicains tâchaient d'y mettre quelque empêchement, et même d'incendier les chantiers, mais la prudence de Cortez et le courage de ses soldats firent échouer leurs projets. Les travaux se terminèrent enfin, et les brigantins furent lancés sur les flots de la manière la plus solennelle. Cortez prit la résolution d'assaillir la ville par trois endroits différens et au même moment. Ses troupes furent donc divisées en trois colonnes. Sandoval eut le commandement de la première, Alvarado commanda la seconde, et Olid la troisième. Le premier devait partir de Tezeuco, le second de Tacuba et le troisième de Cujocan, et chacun des trois devait s'avancer vers les

digues, qui, du point de départ, conduisaient à Mexico. Cortez voulut prendre le commandement des vaisseaux pour leur prêter main-forte dans leurs attaques. Chacun se dirigea vers son poste. Alvarado et Olid démolirent sur leur passage un aqueduc d'une construction admirable, dont le conduit, grâce à l'adresse des Mexicains, procurait une eau douce des montagnes qui se trouvent éloignées de plusieurs milles de là. La privation d'eau qui en fut le résultat était le prélude de mille malheurs dont, par la suite, furent accablés ces infortunés.

A commencer de ce jour, tous les autres offrirent le spectacle des scènes les plus sanglantes : un nombre prodigieux de canots luttaient contre les brigantins. Les ennemis postés sur les digues avaient à repousser l'armée de terre, et se rendaient formidables autant par leurs forces que par leur bravoure opiniâtre. Les frêles canots furent bientôt ou séparés ou coulés à fond ; mais du côté des digues les Espagnols n'avaient pas autant d'avantage. Il est vrai pourtant qu'avec une difficulté incroyable ils enlevaient quelques unes de ces fortifications qu'avaient construites les Mexicains pour défendre les ouvertures et y construisaient des ponts ; mais se rappelant avec douleur la *Nuit de la Désolation*, ils se voyaient, chaque soir, obligés de regagner la terre ferme ; et, pendant la nuit, les assiégés profitaient de leur éloignement pour réparer avec promp-

titude les dommages que leurs fortifications avaient soufferts pendant le jour. Ainsi, malgré le sang versé, on n'avait pas plus fait de progrès le lendemain que la veille, et les Espagnols, ainsi que leurs alliés, étaient si exténués par les fatigues de chaque journée, qu'on avait lieu de craindre de les y voir insensiblement succomber.

ENTRETIEN XV.

—

M. Hunter. Pour mettre un terme à une lutte aussi meurtrière que prolongée, Cortez résolut de porter un coup décisif, et fit tous ses préparatifs, afin de donner le lendemain un assaut général; en conséquence, il ordonna aux commandans de chaque corps de se porter sur la ville assiégée, d'y entrer de vive force, quelque obstacle qu'ils eussent à franchir, et d'y prendre position. Il voulut commander en personne les soldats désignés pour attaquer la digue de Cujocan, décidé, à tel prix que ce fût, de ne cesser le combat que lorsqu'il serait aussi entré dans la ville.

Dès que le jour parut, chaque commandant étant à son poste, l'attaque commença; les assiégeans et les assiégés se présentèrent au combat avec la même

valeur et le même acharnement. Le corps à la tête duquel était Cortez, stimulé par l'exemple de son chef intrépide, se signala par une valeur prodigieuse. Tout cédait devant lui; il franchissait successivement chaque ouverture; il enlevait tous les retranchemens avec une ardeur à laquelle rien ne pouvait résister; il mettait en pièces ou terrassait tout ce qui s'opposait à sa marche, et poursuivant l'ennemi l'épée dans les reins, il pénétra dans la capitale au milieu de ses succès.

Le général songea à se conserver des moyens de retraite dans le cas où la fortune viendrait à le trahir. Il donna, en conséquence, à Julien d'Aldrète, officier qui faisait partie du renfort récemment arrivé d'Hispaniola, l'ordre de rester en arrière avec un détachement suffisant, afin de combler entièrement les ouvertures de la digue, pendant qu'il marchait en avant. Par malheur, cet officier regarda comme honteuse cette mission sans péril, et ne jugea pas à propos de la remplir pendant que ses compagnons cueillaient des lauriers sur le champ de bataille. Loin donc de se conformer à l'ordre de son général, il suivit le mouvement, et se jeta dans la mêlée pour participer aux dangers et à la gloire de ses camarades A peine Guatimozin fut-il informé de cette faute, qu'il fit avancer plusieurs corps considérables vers les digues abandonnées, avec ordre d'en élargir autant que possible

les ouvertures, et de s'y poster. Les autres corps qui étaient engagés aux portes de la ville avec les Espagnols reçurent l'ordre de céder peu à peu du terrain, afin d'attirer insensiblement l'ennemi vers le centre de la ville. Le succès couronna cette supercherie. Cortez, persuadé que ses ordres avaient été exécutés par Julien d'Aldrète, poursuivit vigoureusement les Mexicains qui reculaient à son approche, et arriva enfin jusqu'au lieu où Guatimozin l'attendait avec ses soldats les plus aguerris.

A l'instant, et au signal donné par l'empereur, le bruit sourd et solennel du tambour sacré du dieu de la guerre se fait entendre près de là, du haut du principal temple. A ce bruit, qui leur est connu, les Mexicains sont subitement animés d'un courage incroyable, et courent au devant de la mort qu'ils méprisent. Tout à coup les Espagnols sont attaqués de toute part, et surpris, harcelés dans tous les sens, ils ne peuvent opposer une plus longue résistance, malgré leur bravoure et leurs connaissances dans l'art de la guerre. Ils se replient sur eux-mêmes, d'abord en colonnes serrées, lentement, et en faisant face à l'ennemi; mais comme à tout moment celui-ci devient plus nombreux et les attaque avec plus de fureur, ils finissent par songer moins à se défendre qu'à veiller à leur sûreté. Ils rompent les rangs; Espagnols et Tlasca-

laus, infanterie et cavalerie, tout fuit pêle-mêle vers l'ouverture de la digue la plus voisine, qu'ils trouvent occupée par un nombre considérable d'ennemis.

Cependant Cortez fait tous les efforts possibles pour rallier ses soldats; il ordonne, il prie, rien ne peut arrêter la confusion et la fuite de son armée. Sans rien entendre, sans rien voir, chacun se sauve comme il peut. Ils s'élancent par pelotons entiers en bas de la digue, par l'ouverture, se noient ou sont pris par les Mexicains. Cet endroit du lac n'avait malheureusement pas assez de profondeur pour permettre aux brigantins de s'en approcher pour les secourir.

Cortez, au milieu de ce désordre effroyable, oubliait entièrement son propre danger, pour ne s'occuper que de ses compagnons; au moment où il délivrait l'un d'eux des mains de l'ennemi, il fut lui-même pris par trois capitaines mexicains, qui l'emmenèrent en poussant des cris de joie. Deux de ses officiers voyant qu'on entraîne leur général, prennent à l'instant même la résolution de le délivrer au péril de leur vie. Ils se précipitent à travers la foule des ennemis, atteignent ceux qui tiennent Cortez, leur font mordre la poussière, et trouvent eux-mêmes un glorieux trépas; mais Cortez a recouvré sa liberté : il s'échappe, quoique dans un état digne de compassion. Plus de soixante Espa-

gnols et mille Tlascalans avaient été tués ou faits prisonniers, et tous ceux qui n'avaient pas succombé étaient criblés de blessures. Le cœur de Cortez saignait à ce désastre affreux; mais une scène plus déchirante encore devait, à la fin du jour, se développer devant lui, et jeter dans son ame le désespoir et l'horreur.

Dès que la nuit fut venue, toute la ville parut illuminée. Le son lugubre des instrumens de guerre se fit entendre au milieu des joyeux cris des féroces vainqueurs, qui s'apprêtaient à célébrer leur victoire par une horrible fête. L'illumination du temple principal était telle, qu'il fut aisé d'apercevoir la foule qui l'entourait, et les préparatifs des prêtres pour égorger leurs prisonniers : spectacle affreux, auquel l'imagination des Espagnols ajoutait encore! Parmi les victimes, ils croyaient reconnaître, à leur peau blanche, leurs infortunés camarades; ils croyaient voir comme on les faisait sauter de force devant les hideuses idoles auxquelles ils devaient être immolés; ils croyaient même entendre distinctement la voix de leurs amis, au milieu des douloureux hurlemens que poussaient les malheureux qu'on traînait vers l'autel pour les y massacrer. Cette vue glaça d'effroi les moins sensibles, et Cortez lui-même ne trouva que des larmes pour apporter quelque soulagement à la douleur qui l'oppressait.

Pendant que ses soldats étaient dans la consternation, ses ennemis, au contraire, avaient senti se relever leur courage au point que, dès le lendemain matin, ils hasardèrent une sortie, et poussèrent l'audace jusqu'à attaquer le quartier-général, que les Espagnols et leurs alliés eurent toutes les peines du monde à défendre. Mais ce qu'il y eut de plus redoutable encore, ce fut le résultat d'une ruse de guerre enfantée par Guatimozin, pour hâter la ruine de ses ennemis. Il envoya, dans toutes les contrées de l'empire, les têtes des Espagnols qu'on avait égorgés, en faisant publier que le courroux du dieu de la guerre était apaisé par le sang de ses ennemis sacrifiés ; que, d'après sa déclaration, ces odieux étrangers seraient tous détruits, et que, dans huit jours, pas un seul d'entre eux ne souillerait le sol de l'empire.

La défection de tous les Indiens, alliés des Espagnols, fut la conséquence de ce stratagème. Ils ne doutèrent plus un seul instant que leur dieu de la guerre n'effectuât ses menaces, et cette superstition les fit rompre de suite toute liaison solidaire avec des hommes dont la perte avait été décrétée par le ciel. Les Tlascalans eux-mêmes, abandonnant leur cause, commençaient à déserter, lorsque le général espagnol, pour arrêter cette défection totale recourut à un moyen qui eut le plus heureux succès. Il ordonna que, pendant huit jours, on s'abstîn

de tout engagement avec l'ennemi, disposa les brigantins de manière à protéger sès troupes bien retranchées, et attendit ainsi, sans coup férir, l'époque que Guatimozin avait fixée.

Le délai fatal étant expiré sans que les Espagnols, dont la ruine avait été prédite, eussent souffert la moindre atteinte, les alliés virent qu'on les avait induits en erreur. Honteux de leur sotte crédulité, ils embrassèrent de nouveau le parti des Espagnols, plus que jamais décidés à coopérer au renversement de l'empire mexicain, qui leur était à charge. D'autres Indiens qui, abusés par leur foi aveugle, avaient regardé comme infaillible un oracle mensonger, crurent que, pour perdre plus sûrement les Mexicains, cette idole avait bercé ceux-ci d'un faux espoir, et revinrent également aux Espagnols. Ainsi le nombre des alliés, tant anciens que nouveaux, s'éleva en peu de jours d'une manière si rapide, que 150 mille Américains se trouvèrent rangés sous les drapeaux de Cortez.

Celui-ci, loin de se laisser éblouir par cet accroissement prodigieux de pouvoir, écouta les conseils de la prudence. Il alla jusqu'à proposer la paix aux Mexicains, ainsi qu'il l'avait déjà fait dans maintes occasions; mais Guatimozin, résolu de sauver sa patrie ou de mourir, repoussa dédaigneusement tout moyen de conciliation, per-

suadé qu'il était que les liens qu'il pourrait former avec les Espagnols ne seraient jamais, pour sa nation et pour lui-même, que des liens de servitude. Alors la lutte recommença de part et d'autre. Cortez, se trouvant en mesure d'étendre ses forces, bloqua la capitale de si près, qu'aucune espèce de vivres ne put y parvenir. En peu de jours les malheureux habitans de cette ville immense succombèrent par centaines, en proie à la famine et à la peste.

Cortez cependant gagnait du terrain. Dès que les Espagnols avaient repoussé les ennemis d'un poste, il le confiait à la garde des troupes alliées, qui occupèrent ainsi successivement les ouvertures des digues. De cette manière on s'était déjà approché jusqu'à la capitale par trois côtés différens. Cependant le courageux Guatimozin opposait une résistance opiniâtre et disputait le terrain pied à pied; mais les soldats de Cortez faisaient de rapides progrès, incendiaient tout ce qu'ils avaient pris de vive force, et construisaient des fortifications pour s'abriter. Les trois colonnes avaient ordre de se réunir sur la grande place. Alvarado fut le premier qui parvint à ce rendez vous. Cortez, qui avait pris le commandement de la colonne dirigée par Olid, ne tarda pas à y arriver, et à se mettre à la poursuite des Mexicains que la troupe d'Alvarado, déjà en ordre de bataille, venait de mettre en déroute. La troisième colonne,

conduite par Sandoval, survint presque en même temps, et le massacre devint horrible.

Déjà les Espagnols étaient maîtres des trois quarts de la ville et y avaient allumé l'incendie. Guatimozin, avec les meilleurs de ses soldats, s'était retranché dans le quartier qui était encore libre. On avait également l'intention de s'en emparer ; mais le général espagnol, désirant arrêter le carnage, et se flattant que l'empereur se fatiguerait d'une vaine résistance, ordonna à son armée de suspendre le combat, et offrit la paix encore une fois. On sembla disposé à accepter ses propositions, et il en résulta une suspension d'armes de trois jours, mais sans autre convention.

Pendant ce temps-là, les deux armées ennemies étaient en présence, et un simple fossé leur servait de limites. De part et d'autre on était parfaitement tranquille, sauf quelques provocations que des Mexicains isolés et franchissant le fossé dirigeaient contre les Espagnols. Ces fanfaronnades recevaient leur châtiment, quelquefois par le mépris, mais aussi quelquefois d'une tout autre manière. C'est ce qu'on fit sentir à l'un de ces braves, qui, portant l'épée et le bouclier d'un des Espagnols qu'on avait sacrifiés, s'était, nouveau Goliath, campé au milieu des deux armées, d'où, avec une fierté insolente, il adressait les défis les plus injurieux. Plusieurs Espagnols manifestèrent soudain l'envie de le punir de son arro-

gance; mais Cortez réprima cette ardeur, se bornant à charger un interprète de crier à ce Don Quichotte « qu'il pouvait aller chercher dix de ses semblables, et qu'à cette condition il permettait à un jeune homme qu'il lui désigna d'aller leur couper la gorge à tous. » Ce jeune homme était l'un de ses pages, âgé d'environ seize ans, nommé Marcado. Le Mexicain, devenu plus insolent encore par ce refus ironique, persista dans ses bravades et ses provocations. Alors Marcado, se regardant comme chargé de terminer l'affaire, d'après la désignation de son général, s'élance hors des rangs sans rien dire et avec une telle impétuosité, qu'il est déjà loin lorsqu'on s'aperçoit de ce qu'il va faire. Il atteint le rodomont, et l'attaque si violemment, qu'il lui a bientôt fait mordre la poussière. Tandis que de longs bravos répondent à son action, il revient avec l'épée et le bouclier du vaincu, et dépose son trophée aux pieds de Cortez, qui l'embrasse avec une vive satisfaction, et, pour le récompenser, veut de sa propre main lui ceindre l'épée qu'il a si vaillamment conquise.

Sur ces entrefaites, les Espagnols recevaient chaque jour de Guatimozin la promesse de venir en personne discuter les articles de paix; mais celui-ci n'avait d'autre but que de cacher son projet et de bercer ses ennemis d'une sécurité trompeuse. Ses courtisans lui avaient fait croire qu'il n'avait d'autre moyen d'éviter la mort ou l'esclavage qui le me-

naçaient qu'en se réfugiant dans les provinces les plus reculées de ses États, et d'y lever de nouvelles troupes à l'aide desquelles il pourrait de nouveau s'opposer à ses ennemis. Tout était prêt pour le seconder dans sa fuite. Les grands de l'empire, déterminés à tous les sacrifices pour sauver le prince qu'ils idolâtraient, s'embarquèrent sur un nombre considérable de canots disposés à cet effet, et assaillirent avec vigueur les brigantins, pendant que l'objet de leur sollicitude, Guatimozin, traversait le lac pour s'évader. Sandoval, qui commandait alors les brigantins, fait d'inutiles efforts pour les repousser à coups de canon. Bravant la mort et les blessures, ils ramaient avec courage et toujours en avant, et tâchaient d'engager un combat corps à corps.

Sandoval voit tout à coup au loin plusieurs canots remplis de monde qui voguaient sur le lac avec la plus grande vitesse. Devinant le but de ces embarcations, il leur fait à l'instant donner la chasse. Holguin, dont le brigantin était le meilleur voilier, fut le premier qui le rejoignit. Aussitôt qu'on s'aperçut que son intention était d'en venir aux mains, les rameurs s'arrêtèrent, les guerriers déposèrent les armes, et tous demandèrent en suppliant qu'on fît grâce de la vie à leur souverain. Enchanté de l'honneur qu'il devait à son étoile, Holguin s'élance l'épée à la main dans le canot, où il distingue bien-

tot le malheureux empereur aux marques de vénération dont il était entouré. Celui-ci s'avançant de lui-même avec une majestueuse fermeté : « Je suis » ton prisonnier, dit-il à l'Espagnol, et tout prêt à » te suivre. Je n'ai qu'une prière à te faire : c'est de » veiller à ce qu'on ait pour ma femme et pour ses » compagnes les égards qui leur sont dus. » A ces mots il se tourna vers l'impératrice, lui dit quelques paroles d'encouragement, et lui tendant la main, la fait descendre dans le brigantin. De ce moment fut décidé le sort de tout l'empire du Mexique, qui, dans la personne de son monarque, tomba au pouvoir des Espagnols. On était au 13 août 1521.

Holguin s'empressa de conduire son illustre captif à son général. Celui-ci n'eut pas plutôt appris un évènement si important, que, transporté de joie, il alla au devant du prince et le reçut au bord du lac, en lui témoignant tout le respect que méritaient son rang et sa valeur. L'infortuné Guatimozin parut sensible à cet acte de courtoisie, et suivit courageusement le général à son quartier. Là, s'étant assis un instant, il se leva, et, par la bouche d'un interprète, il dit à Cortez : « J'ai fait mon devoir. Je ne » sers plus à rien maintenant, et un prisonnier » comme moi doit être à charge à son vainqueur. » Prends ce poignard, ajouta-t-il en indiquant celui » dont Cortez était armé, plonge-le dans mon cœur, » et termine une vie désormais inutile. » A ces mots,

sa femme fit retentir l'appartement de cris déchirans qui émurent vivement le général espagnol. Celui-ci chercha d'abord à consoler ces malheureux, puis il s'éloigna afin que leur douleur s'exhalât librement et que sa présence ne leur fût point importune. Oh! que n'a-t-il toujours suivi cet admirable sentiment d'humanité!...

La prise de Guatimozin étant connue, les Mexicains déposèrent les armes, et les Espagnols furent maîtres de la capitale tout entière. Pendant les premiers jours, ils ne se possédèrent pas de joie, en songeant à l'heureuse issue de leur expédition; mais cet enivrement ne fut pas de longue durée; bientôt il fit place à des murmures, à des paroles de mécontentement, quand ils virent par quel minime butin devaient être récompensés tant de travaux et tant de périls. En effet, la majeure partie des maisons, avec les richesses qu'elles renfermaient, avaient été consumées par l'incendie; d'un autre côté, Guatimozin, désespérant du salut de Mexico, avait pris tout ce qui se trouvait de plus précieux dans le trésor impérial, et l'avait fait jeter dans le lac; du moins en fut-il accusé par les Espagnols : de sorte que tout le butin rassemblé parut si minime, que beaucoup de soldats dédaignèrent la faible part qui leur était échue, et que tous firent éclater leur mécontentement, tantôt contre Guatimozin, tantôt contre leur général, qu'ils eurent l'audace d'accuser

d'avoir soustrait, à son profit, la plus grande partie des trésors. Tous les moyens que Cortez employa pour les calmer furent inutiles. A la tête des mécontens parut le trésorier royal, Aldarète, qui, se prévalant des prérogatives de sa charge, exigea qu'on leur livrât l'empereur et son premier ministre, pour les contraindre à avouer en quel endroit du lac les trésors avaient été jetés. Cortez qui, dans d'autres circonstances, avait su tenir tête à l'orage, céda cette fois à la demande de ces barbares.

On mit à la torture Guatimozin et son ministre. L'empereur endura avec une étonnante fermeté tous les supplices que ses bourreaux surent imaginer. On les avait tous les deux étendus sur un gril, sous lequel un feu ardent était allumé. Le ministre fidèle, qui avait suivi courageusement l'exemple de son maître, poussa un grand cri en tournant les yeux de son côté, comme pour en obtenir la permission de tout révéler. Guatimozin, comprenant ce regard : « Et moi, lui dit-il avec » le plus grand calme, suis-je donc sur des roses? » A ces paroles sublimes, le ministre ne dit plus rien, et mourut en héros sous les yeux de son maître. Cortez, dont les oreilles avaient été frappées du cri de cet infortuné, accourut plein de honte et de repentir, dans la chambre où se passait ce drame affreux, et arriva assez à temps pour arracher à la mort le malheureux Guatimozin.

ENTRETIEN XVI.

M. Hunter. — Une fois encore, mes enfans, je vais dérouler à vos yeux le tableau sanglant de l'expédition du Mexique ; après quoi je ne vous parlerai plus de cet empire. Tout le pays éprouva le même destin que la capitale ; chaque province se rendit successivement et subit le joug le plus cruel. Cortez pourtant attendait toujours une réponse d'Espagne, et ce silence le mettait dans l'incertitude de savoir comment on aurait envisagé sa conduite. Après une longue attente, il vit débarquer dans le port de Vera-Cruz un vaisseau commandé par un certain Tapia ; ce dernier n'apportait pas à Cortez, comme il devait s'y attendre, le titre de gouverneur du Mexique ; il arrivait au contraire pour le destituer, s'emparer de lui, le juger et le remplacer dans ses fonctions. Par bonheur pour lui, ce Tapia était un homme faible et sans art : le subtil Cortez lui opposa tant d'obstacles, effraya sa timide imagination de si noires peintures, qu'il jugea très prudent pour lui de retourner comme il était venu.

Mais les malheurs qui pesaient sur la tête du chef espagnol semblaient en vain s'être dissipés.

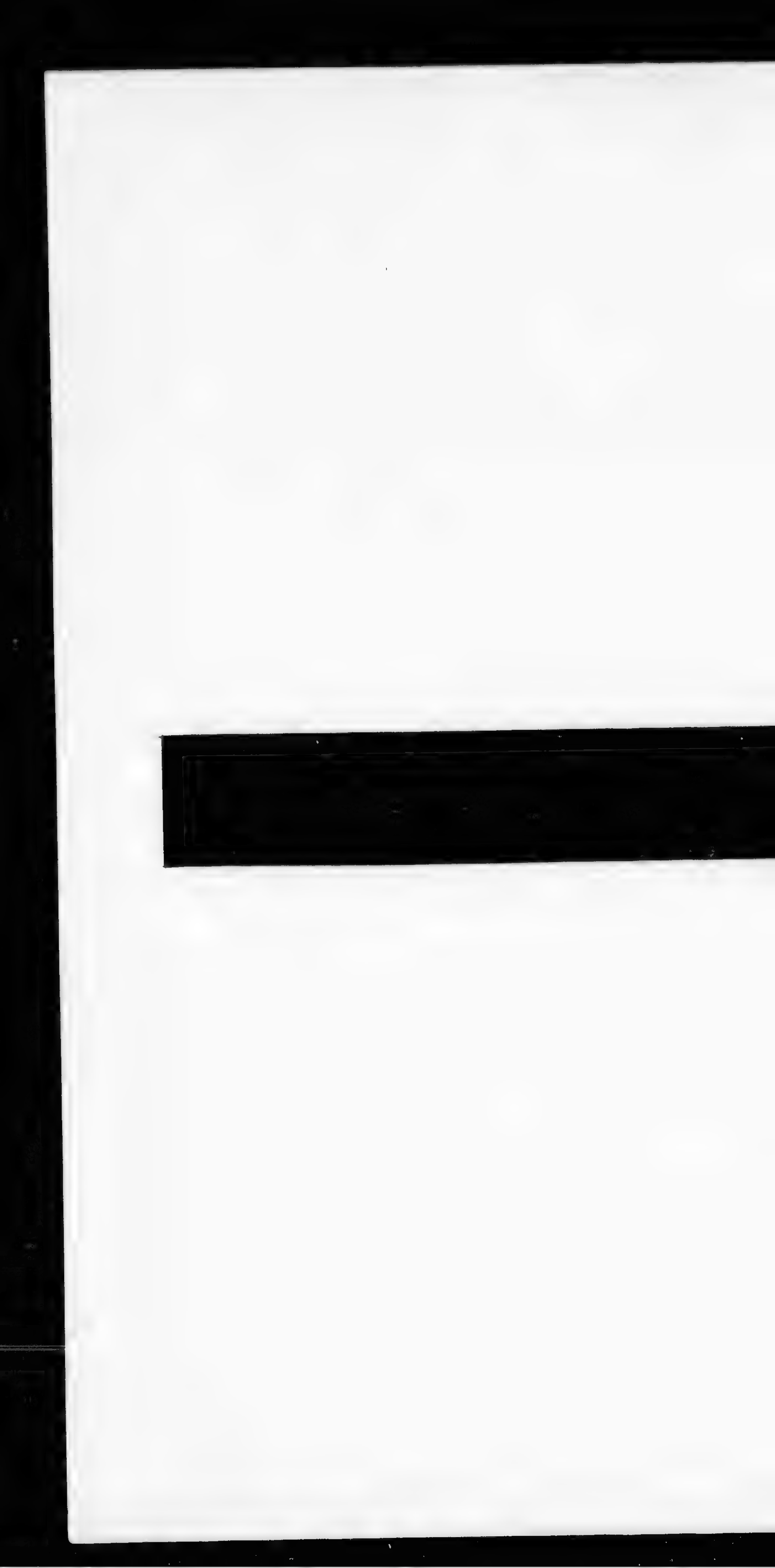
Pour bannir ce chagrin, il fit passer à l'empereur Charles-Quint, qui se trouvait en Espagne, le plan détaillé de tout ce qu'il avait entrepris, et déposa humblement à ses pieds la part du butin qu'on lui réservait. L'empereur, livré jusque-là au tracas de bien d'autres affaires, avait chargé de cet examen des personnes ennemies de Cortez. Cette fois, il voulut lui-même prendre ce soin. C'est avec surprise et contentement que le jeune souverain admira les belles conquêtes de Cortez, et la splendeur de cette glorieuse entreprise. Il l'approuva en tout point, l'investit de la qualité de gouverneur et vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et de plus dressa une commission pour déterminer les droits de Velasquez, qui gouvernait Cuba. Comme cela arrive toujours, celle-ci jugea cette affaire au gré de l'empereur, en annulant et les prétentions de Velasquez à diriger les pays conquis, et les plaintes fausses qu'il avait adressées sur la perfidie du chef espagnol. On l'indemnisa seulement de ce qu'avait coûté l'expédition, et, pour l'abaisser bien plus encore, on lui défendit formellement de ne jamais entreprendre aucun projet de guerre sans y être autorisé par le roi. Le présomptueux Velasquez ne put supporter cette double humiliation, et en perdit la vie.

De son côté, Cortez était on ne peut plus heureux. Il reconstruisit Mexico, qui devait être un

jour la ville la plus brillante de l'Amérique, et exhorta ses officiers au défrichement des terres des provinces. A cet effet, il fit entre eux le partage du territoire, et leur permit d'exercer sur les naturels la même tyrannie absolue dont ils avaient déjà accablé les habitans des îles. Comme ces derniers, ils supportèrent le joug le plus barbare, et furent rapidement détruits.

Mais ce grand peuple, autrefois si fort, avait un caractère guerrier qui lui fit vendre sa liberté plus cher que ses oppresseurs ne l'avaient pensé. Il entreprit plus d'une fois de briser ses fers et de reconquérir ses droits; de pareilles tentatives furent regardées comme une révolte digne du châtiment le plus rigoureux, et l'on exerça, sinon par l'ordre formel de Cortez, du moins avec son approbation, des atrocités qui, pour toujours, impriment la honte et le déshonneur sur les vieux exploits de ce hardi guerrier. Soixante caciques et quatre cents de la noblesse mexicaine furent brûlés vifs à Panuco, et, pour rendre ce spectacle plus cruel encore, on força les familles de ces infortunés d'être les témoins de leur fin tragique.

Sur un doute bien faiblement éclairci, que Guatimozin appuyait la rébellion de ses anciens sujets et cherchait à briser ses verroux, on s'empara de ce prince si noble, si intrépide, et on le pendit



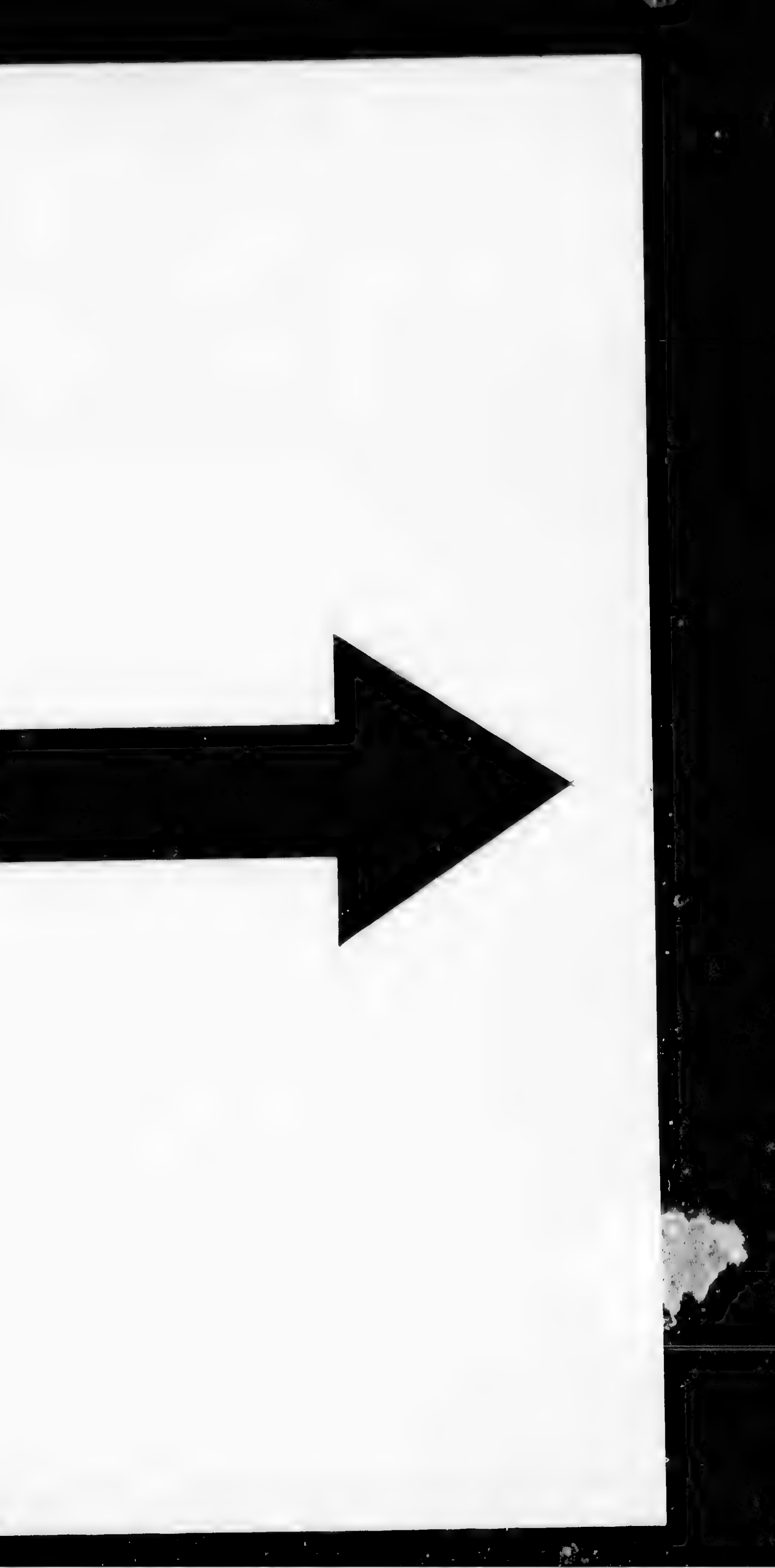
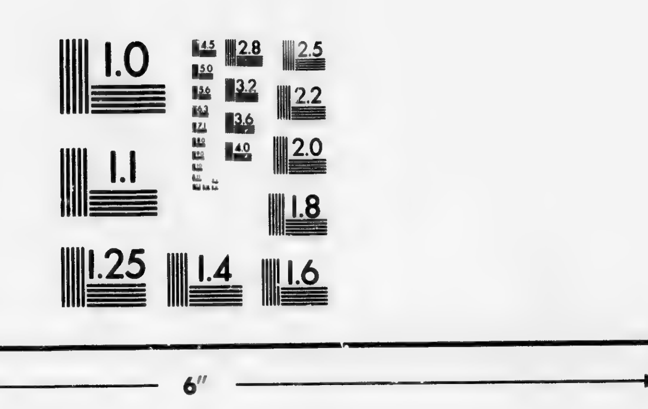
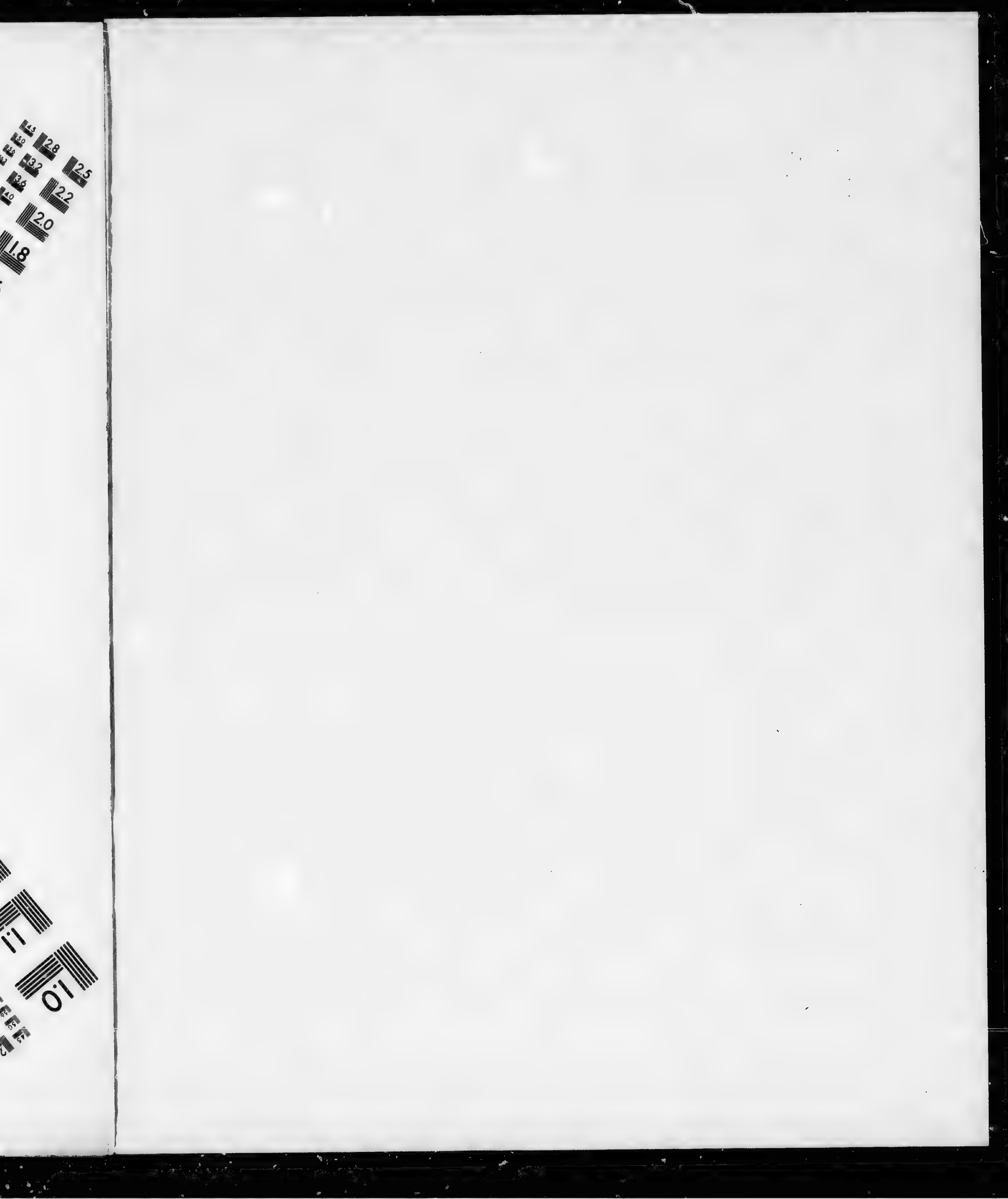


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

en plein jour dans la rue, avec les deux caciques de Tezeuco et de Tacuba.

Un si cruel assassinat doit flétrir la gloire de Cortez. Depuis ce jour la vengeance du ciel semble le poursuivre partout, en le rendant le triste jouet de l'ingratitude.

Des officiers espagnols expédiés à Mexico pour la gestion des revenus du roi, voulurent sans ordre étendre leur autorité, et s'arroger même un droit judiciaire sur le vice-roi. Mais Cortez, d'après le caractère que nous l'avons vu déployer, se moqua de leurs tentatives, et ne cessa pas d'agir selon son propre gré; ceux-ci tracèrent à la cour d'Espagne un tableau de son pouvoir despotique, dans le but de faire soupçonner au roi et à son ministre que Cortez rêvait à son indépendance. On envoya donc à Mexico un commissaire chargé de scruter ses actions, et investi du pouvoir de le faire revenir en Espagne, s'il le jugeait convenable. Le vice-roi en fut averti; sa fureur était extrême de voir que c'était là le salaire des fatigues qu'il s'était imposées dans l'intérêt de son pays. Ses amis auraient voulu le décider à échapper au traitement ignominieux qu'on lui réservait, et à gagner son indépendance, en repoussant les armes par les armes; mais l'adversité rendit aussitôt à son ame cette grandeur qu'avait obscurcie l'enivrement de la bonne fortune; il ne voulut rien faire de con-

traire à la fidèle subordination qu'il devait à son roi, et, avec une fierté généreuse, il se prépara à supporter l'injure et l'ingratitude plutôt que d'être rebelle au pouvoir législatif de sa patrie.

C'était une idée bien pénible pour lui d'être jugé comme un vil malfaiteur, dans ces lieux tant de fois témoins de sa gloire; aussi n'attendit-il pas l'arrivée de son juge pour retourner lui-même en Espagne chercher un refuge auprès de la justice de son roi. A la vue de ce grand homme, chacun se sentit pénétré de respect et d'admiration; il semblait, en effet, surpasser les guerriers les plus célèbres. La tranquillité peinte sur son visage détruisit bientôt les soupçons dirigés contre lui. Le roi l'accueillit avec l'effusion de l'estime et de la reconnaissance, et lui prodigua ses bienfaits; il le décora du collier de l'ordre espagnol, lui décerna le titre de comte, et le mit en possession de bien des terres dans la Nouvelle-Espagne.

Mais lorsqu'il s'agit de le mettre en pied dans ses hautes fonctions, on vit du danger à l'investir de la même autorité dont on avait craint qu'il abusât; il obtint seulement sa nomination de général, et le libre loisir de tenter des découvertes nouvelles. Pour ce qui concernait l'administration du pays, on établit un corps notable, qu'on appela *Audience de la Nouvelle-Espagne.*

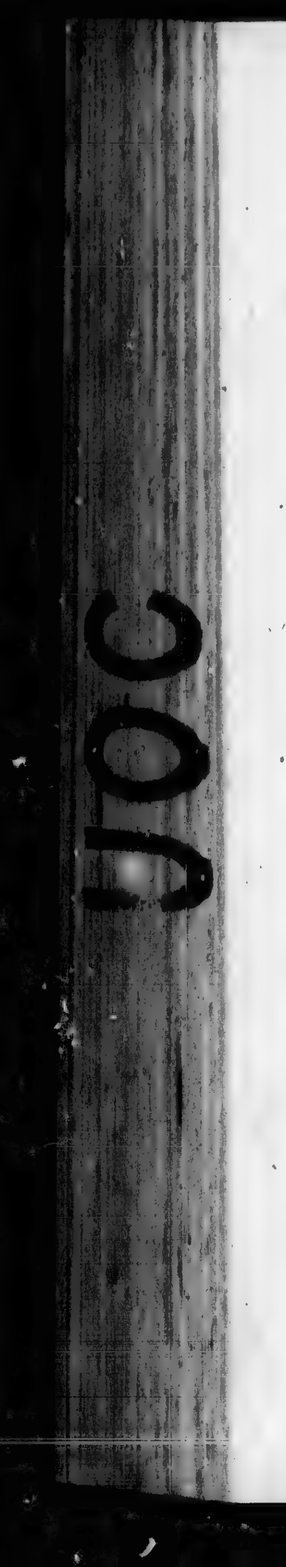
Cortez revint à Mexico; mais dès lors les peines

et les chagrins l'assaillirent sans interruption ; les membres de l'audience opposaient des obstacles à chacun de ses projets. Pour se délivrer de leur surveillance, il s'élança une seconde fois à travers les tracas et les périls qui accompagnent toujours l'invasion des terres ignorées. Il arma une flotte de guerre sur la rive occidentale du Mexique, pour aller à la découverte de la grande mer du Sud. La découverte de la presqu'île de Californie, qui aboutit à l'Amérique septentrionale, fut le prix de mille obstacles dangereux qu'il avait surmontés.

À son retour de cette fatigante entreprise, ses adjoints ne cessèrent pas de lui causer bien des chagrins. Confiant en la justice de son souverain, et encouragé par les faveurs dont ce dernier l'avait comblé, il se décida à retourner en Espagne, pour exposer humblement à l'empereur les torts qu'on lui imputait. Mais il obtint un froid accueil; à peine daigna-t-on l'entendre : on l'éconduisit même d'une manière méprisante. Ce héros se vit, comme le brave Colomb, délaissé après de nobles et dangereux travaux, réduit à la position la plus honteuse et forcé de réclamer, comme une aumône, la justice d'un roi sans reconnaissance. Triste et abreuvé de dégoûts, il passa six années dans des soins si étrangers à la fierté de son caractère et à sa manière d'agir. Bientôt après la douleur et le ressentiment d'un oubli si cruel terminèrent ses

glorieux jours. Il mourut âgé de soixante-quinze ans, le 2 décembre 1545. Ses froides dépouilles, comme il l'avait expressément ordonné, furent portées dans la Nouvelle-Espagne.

FIN DE LA CONQUÊTE DU MEXIQUE.



HISTOIRE COMPLETE

DE

LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

Voyages et Conquêtes de Christophe Colomb, de Cortez et de Pizarre.

TROISIÈME PARTIE.

PIZARRE.

ENTRETIEN PREMIER.

Le vénérable instituteur, ravi de l'attention qu'avaient apportée ses écoliers au récit des voyages de Colomb et de Cortez, et du profit qu'ils avaient su en tirer, se détermina à rassembler de nouveau sa studieuse et intéressante famille, et à lui raconter l'histoire du glorieux vainqueur du Pérou.

M. Hunter. Tous les faits dont je vais vous entretenir, mes enfans, ont déjà eu lieu tandis que Cortez s'immortalisait par l'invasion du Mexique. Il est donc utile de remonter à l'époque où ce pays était entièrement ignoré des Européens, pour retrouver le premier anneau de cette chaîne d'évènemens remarquables qui vont fixer votre attention

Vous n'avez pas oublié que Colomb, le premier, fit la découverte des côtes du continent de l'Amérique, voisines de l'Orénoque, quoiqu'on en ait injustement donné l'honneur à Améric-Vespuce. Vous vous rappelez aussi que ce célèbre navigateur avait déjà traversé toute la rive de l'isthme qui sépare l'Amérique septentrionale de l'Amérique méridionale, à prendre depuis l'île Guanaïa jusqu'à Nombre-de-Dios, et encore plus loin vers le midi, dans l'espoir d'y trouver un chemin qui conduisît de l'Océan du nord à celui du midi, et de plus aux Indes orientales. Le brave Colomb échoua dans cette entreprise, et vous n'ignorez pas combien de périlleux obstacles s'opposèrent à cette dernière expédition.

Dès qu'il fut mort, une foule d'aventuriers parurent l'un après l'autre sur le même théâtre, entraînés par l'ambition de prolonger sur le continent les découvertes de Colomb. Deux d'entre eux, Ojéda et Nikuessa, prirent leur essor vers l'isthme de Darien. Ils ont droit à une mention honorable pour avoir fondé deux colonies importantes. Le premier

construisit Saint-Sébastien, le second Nombre-de-Dios.

Ceux qui habitaient ces côtes étaient braves au combat. Ils eurent un soupçon sur les projets des blancs, et n'hésitèrent pas à les renverser les armes à la main. Ils tiraient de l'arc avec beaucoup d'adresse, et ce qui était encore plus nuisible à l'ennemi, ils faisaient usage de javelots empoisonnés qui rendaient mortelle la plus petite blessure. Odéja vit mourir une quantité de ses gens, et cette perte le contraignit de dépêcher un officier à Hispaniola pour réclamer de nouvelles forces.

Cet officier en revint avec un homme trop célèbre pour que je ne vous en entretienne pas un instant. Il se nommait Nuguez de Balboa. Au génie il réunissait le courage le plus décidé; les habitans d'Hispaniola l'accusaient d'un crime que j'ignore, et il était en danger d'être condamné à mort. Pour échapper à ce rigoureux jugement, il eut l'idée de se blottir dans un tonneau, et de se faire transporter à bord du navire qu'Ojéda venait d'expédier. Ce stratagème eut du succès. Il avait trompé la vigilance du capitaine du bâtiment, qui avait reçu la défense la plus expresse de prendre à son bord aucun criminel. Après plusieurs jours de route, et à plus de cent lieues de la terre, Nuguez quitta son tonneau. Son apparition effraya le capitaine, qui lui fit la menace de l'abandonner sur la première île déserte qui se

trouverait sur leur passage. Enfin il se laissa séduire par les prières de tout l'équipage, qui le garda sous sa protection spéciale. Voilà comment Balboa parvint au Darien.

Il ne tarda pas à se montrer prudent, actif et constant. On dut à ses avis la possession d'un terrain situé au voisinage du fleuve Darien, à l'embouchure duquel on dressa un établissement qui porte encore aujourd'hui le nom de Santa-Maria.

L'équipage sentait de jour en jour combien Balboa lui était nécessaire : il le choisit pour son gouverneur. Hardi et plein d'ambition, celui-ci n'omit rien de ce qui pouvait consolider sa position, et ne songea plus qu'à s'illustrer par de belles conquêtes et des découvertes avantageuses. Pour arriver à son but, il fit beaucoup d'excursions dans les environs. Il s'allia avec quelques caciques, et soumit ceux qui ne craignirent pas de lui faire résistance. Un nommé Komagre, du nombre des premiers, fit à Balboa et à ses compagnons l'accueil le plus affectueux. L'aîné de ses enfans, jeune prince doué d'une vivacité pénétrante, avait remarqué la passion des Espagnols pour ce métal dont il ne faisait aucun cas. Il s'en procura une grande quantité, et leur en fit présent; mais voyant le désir insatiable des blancs et les honteuses contestations que faisaient naître parmi eux quelques parcelles d'or mises dans la balance, il la renversa avec le métal qui s'y trouvait, et animé

d'une noble indignation : « Quoi! s'écria-t-il, de pareilles bagatelles peuvent donc vous émouvoir à ce point? Si pourtant la soif de cet or qui me semble si méprisable est le seul motif qui vous a fait déserter vos foyers et jeter le trouble au sein d'une nation paisible, je peux vous désigner un endroit qui en recèle plus que vous ne pouvez en désirer, quelle que soit votre avidité. »

Ce discours animé embrasa comme un feu le cœur des cupides Espagnols. Ils demandèrent sur-le-champ comment se nommait cette contrée. Il leur fut répondu que c'était un vaste et célèbre royaume du côté du sud.

Le fils du cacique leur dit de plus qu'ils ne devaient pas s'attendre à trouver son accès facile; que le roi avait sous ses ordres une multitude de soldats accoutumés à la guerre, qui triompheraient d'eux sans peine, s'ils n'augmentaient pas le nombre de leurs combattans. Voilà les premières notions que reçurent les Espagnols sur le Pérou. Ces indications furent funestes à cette contrée. Balboa ne se sentait pas à coup sûr assez de forces pour entreprendre une aussi vaste expédition; mais le courage de ses compagnons, doublé par les difficultés, détermina leur chef à exécuter ce hardi dessein, dès qu'il lui serait arrivé le renfort qu'il espérait d'Hispaniola.

Les malheurs dont le Pérou devait être accablé se dissipèrent encore pour un instant. Balboa avait

dépêché vers Hispaniola un navire qui échoua sur la côte d'Yucatan. L'équipage trouva, à la vérité, lemoyen d'arriver à la terre, mais ces infortunés tombèrent bientôt au pouvoir de ces insulaires cruels, qui les immolèrent à leurs divinités. Aguilar et un de l'équipage purent seuls se soustraire à tant de barbarie. Plus tard Cortez le rencontra dans cette contrée; mais je ne vous entretiendrai pas d'un évènement que vous connaissez déjà.

L'impatient Balboa espérait vainement le retour de son navire. Pour surcroît de calamités, des nouvelles d'Espagne lui apprirent que ses ennemis avaient prévalu à la cour, que leur adresse avait su noircir sa conduite, et qu'il devait s'attendre à rendre bientôt un compte fidèle et rigide.

Il n'ignorait pas que sa justification et le recouvrement de l'amitié de ses maîtres intéressés ne pouvaient dépendre que de la découverte de quelques contrées où l'or se trouverait en quantité; cette seule idée suffisait pour l'exciter à tirer profit des indications du fils de Komagre. Il sut, par son noble et généreux courage, électriser les cœurs de ses hardis compagnons.

Le nombre de ses soldats se réduisait à cent soixante hommes, et quelques troupes de chiens dressés, je vous l'ai déjà dit, à mettre en pièces les tristes Indiens qu'ils attaquaient; et c'était avec

d'aussi faibles armes que le téméraire Balboa voulait exécuter ses immenses projets.

Le fils de Komagre avait promis aux Espagnols de les guider ; il tint parole, et l'on partit.

ENTRETIEN II.

—

FERDINAND. A mon avis, Balboa s'engage dans une route bien dangereuse.

M. HUNTER. Certainement ; mais, au désir d'entrer dans le Pérou, il joignit encore d'autres projets dont la réussite ne lui semblait pas moins avantageuse. Le jeune conducteur avait certifié que vers le midi, à la distance de six soleils, ce qui, dans son langage, voulait dire six jours, on verrait une nouvelle mer bordant l'opulente contrée où il se chargeait de conduire l'équipage.

Balboa imagina à bon droit que c'était cet Océan que Colomb n'avait jamais pu découvrir, et qui aboutissait aux Indes en voguant vers l'ouest. L'espérance de découvrir un si beau pays, après les vaines tentatives de ce célèbre navigateur, lui semblait bien mériter les peines et les difficultés qu'il s'était imposées d'avance.

Il pénétra premièrement dans la contrée d'un

cacique avec qui l'on avait déjà conclu un pacte d'alliance. Il quitta cet endroit pour marcher dans les montagnes, sur les terres d'un chef indien qui, à son aspect, prit d'abord la fuite, mais qui, instruit des intentions des Espagnols, osa enfin les approcher, et sollicita leur bienveillance en leur offrant tout l'or qu'il put se procurer. Enfin Balboa, continuant sa route dans les montagnes, arriva à l'endroit le plus périlleux. A la nouvelle de son arrivée, un cacique, dont le pouvoir s'étendait fort loin, voulut l'arrêter soudain avec des troupes nombreuses qu'il avait rassemblées.

Les Espagnols continuèrent d'avancer : on dépêcha vers eux quelques Indiens pour les questionner sur le motif de leur apparition et les sommer de s'éloigner ; mais la marche ne fut pas interrompue ; on n'eut aucun égard ni à leurs demandes ni à leurs ordres. Le cacique se présenta lui-même et ordonna à son armée de combattre : on le distinguait par un vêtement de coton, au milieu de ses soldats qui étaient nus. Tout se meut sur-le-champ. Les Indiens fondent sur les Espagnols avec des cris effrayans. Ils étaient à peine arrivés à la portée du fusil, que Balboa ordonna le feu à ceux des siens qui en étaient munis. La détonnation et l'aspect de ceux que les balles avaient jetés à la renverse épouvantèrent, comme d'habitude, tellement tous les esprits, que, dans un moment, tous furent divisés

et épars, persuadés qu'ils avaient à lutter contre des êtres qui tenaient en main le pouvoir céleste, la foudre, le tonnerre et les éclairs. Presque toute l'armée en fuite fut renversée par le fer, ou mise en pièces par les chiens : le cacique lui-même fut une des victimes du combat, et sa ville, si toutefois on peut appeler ville quelques chétives cabanes contiguës l'une à l'autre, se soumit : on la pilla. L'or qui, dans cette circonstance, devint le partage des Espagnols, les dédommagea de leur pénible marche, et leur donna le courage d'endurer patiemment les fatigues de celle qu'ils allaient entreprendre.

Balboa fit séjourner les malades dans ce lieu, et s'empressa, avec les débris de sa modique armée, de finir son entreprise. Des difficultés et des périls extraordinaires se présentaient ; mais les Espagnols semblaient de fer et leur ame d'acier. Rien ne put ébranler leur courage ; et à peine nous autres hommes délicats et efféminés pourrions y croire. Ils surmontèrent la faim, la soif, le froid, le chaud, en un mot, toutes les incommodités d'une marche difficultueuse et presque impraticable aux bêtes fauves : Balboa était toujours le premier partout où il y avait du danger. Il savait endurer les plus grandes privations, même celle de la nourriture, aussi patiemment que le dernier de ses camarades. C'est ainsi que son exemple ranima leur courage, et qu'ils ne balancèrent plus à suivre un tel com-

mandant, quoique, chaque jour, le but qu'ils voulaient atteindre semblât s'éloigner de plus en plus. Dans cette marche pénible, ils passèrent vingt-cinq jours sans être plus avancés qu'un voyageur parcourant une route frayée ne le serait en six jours.

On arriva enfin au pied d'une montagne, du sommet de laquelle, à en croire le jeune Komagre, on pouvait découvrir le nouvel Océan. Après avoir fait faire halte à sa troupe, Balboa, seul, entreprit d'atteindre le haut de cette montagne, ne voulant pas laisser à un seul de ses compagnons l'honneur d'avoir, le premier, fait une pareille découverte.

Ceux-ci, les yeux fixés sur lui, ne le perdaient pas de vue un seul instant, et attendaient avec inquiétude le moment où il atteindrait le sommet.... Déjà il n'en est plus qu'à deux pas..., tous les cœurs palpitent de crainte... Enfin, il a gagné le haut de la montagne : on le voit se jeter à genoux, élever les mains vers le ciel ; les Espagnols, interprétant ses gestes, s'échappent tous à l'envi de le joindre et de partager la joie qu'il éprouve. L'immense Océan s'offre à leurs regards étonnés. Tous, imitant leur commandant, se prosternent pour rendre grâces à Dieu d'un évènement qui doit les couvrir d'une gloire immortelle, et semble promettre à leur patrie les plus grands avantages. Les Indiens qui

les suivaient étaient interdits, et ne concevaient rien à ce mouvement d'enthousiasme qu'excitait chez les blancs la vue de cette mer. Leur surprise fut encore plus grande, quand ils virent toutes les cérémonies avec lesquelles Balboa prenait, au nom de son souverain, le roi d'Espagne, possession de toutes ces contrées et de l'Océan même qui en baignait les côtes.

Il fit élever de grands monceaux de pierre, y planta des croix, et grava, sur l'écorce des arbres, le nom de Ferdinand; car ce prince régnait encore. C'était en 1513, cinq ans avant que Cortez partît de Cuba pour la conquête du Mexique.

Après ces cérémonies, on courut en foule vers le rivage. Balboa, l'épée à la main, entra dans la mer jusqu'à la ceinture, et parla ainsi aux Espagnols et aux Indiens rassemblés : « Je vous prends » ici tous à témoins, que je prends possession, au » nom du roi d'Espagne, de cet Océan et de toutes » les terres qu'il baigne de ses flots : je suis prêt, » et je fais vœu de défendre, avec cette épée, les » souverainetés de mon maître. »

L'endroit où se représentait cette scène, aussi pitoyable que ridicule, était une baie voisine du grand isthme de Panama. Vous pouvez voir sur votre carte qu'elle s'étend le long du continent de l'Amérique méridionale. Balboa lui donna le nom de *baie Saint-Michel*.

Il commença par engager ou contraindre plusieurs caciques à lui procurer de l'or et des vivres, puis il résolut, pour acquérir de plus amples connaissances, d'explorer à fond, dans des barques indiennes, la baie, les îles adjacentes et la côte tout entière. Méprisant les avis des Indiens, qui lui faisaient observer que la saison des pluies allait commencer, il s'embarqua sur de chétifs canots, construits à la hâte, avec quatre-vingts Espagnols et plusieurs Indiens, pour voguer sur cette mer qu'il venait de découvrir; mais il eut bientôt sujet de se repentir de sa témérité. Ils n'étaient pas encore parvenus bien avant, lorsqu'ils furent surpris par une tempête si horrible, et les vagues soulevées par les vents en furie s'élevèrent à une hauteur si effrayante, qu'ils coururent le plus imminent danger. Les Indiens, quoique pâlissant d'effroi, ne restèrent pas dans l'inaction : ils se jetèrent dans les flots pour attacher les barques deux à deux, et empêcher ainsi qu'elles ne chavirassent; et après les plus pénibles efforts, ils atteignirent enfin une île hérissée de rochers, sur laquelle ils descendirent et y amarrèrent comme ils purent.

Mais leur joie de se voir en lieu de sûreté ne fut pas de longue durée, car l'heure du reflux étant arrivée, l'île entière fut couverte par les flots, et ces pauvres aventuriers se virent forcés de passer la nuit dans l'eau jusqu'à la ceinture, incertains

encore si la marée ne s'éleverait pas davantage pour les noyer tous. Enfin parurent les premiers rayons du jour; mais, pour mieux leur faire découvrir toute l'étendue de leur malheur, ils trouvèrent quelques uns de leurs canots entièrement brisés, d'autres fort détériorés et remplis d'ouvertures; le reste était plein de sable et d'eau. Harassés de fatigue, pénétrés par l'humidité et tout tremblans de froid, privés d'alimens et de canots, comment pouvaient-ils espérer de quitter cet aride rocher?

Mais de quels obstacles ne triompheraient pas les forces réunies d'un nombre d'hommes que d'extrêmes misères contraignent à se forger des moyens de salut? Les compagnons de Balboa trouvèrent quelques arbrisseaux sur cette île; ils les dépouillèrent de leur écorce, qui n'était pas encore dure, l'entrelacèrent avec des herbages, et après avoir mâché ce mélange, ils en fermèrent les ouvertures et les crevasses des canots qui n'étaient pas entièrement fracassés, et c'est sur d'aussi faibles esquifs, chargés encore d'objets divers, qu'il tentèrent les flots, précédés des Indiens qui nageaient, et eurent le bonheur d'atteindre la rive.

Mais leurs peines n'étaient pas encore finies : se trouvant affamés, ils descendirent sur les terres d'un cacique qui, d'après le rapport des Indiens, avait une provision considérable de vivres. Celui-ci

s'avança vers eux avec une troupe de ses gens pour les chasser. Les Espagnols, succombant à la faim, et leurs chiens qu'aiguillonnait aussi le besoin, se précipitèrent sur eux avec tant de rage, que ces Indiens, presque sans défense, ne purent résister long-temps; beaucoup furent tués; le cacique même reçut une blessure, et le reste fut mis en déroute.

Après cette horrible attaque, on se disposa de part et d'autre à faire la paix. Le fils du cacique leur arriva en députation avec des alimens et de superbes dons en perles et en or. A la vue de ces trésors, les Espagnols ne songèrent plus à leurs fatigues. Le cacique en personne se rendit bientôt auprès d'eux, et lorsqu'il eut remarqué leur avide passion pour l'or et les perles, il leur assura qu'ils pourraient amasser des perles en abondance dans une île qui n'était éloignée que de cinq lieues, et de l'or dans un pays situé vers le sud; mais il leur donna le conseil de laisser passer la saison des pluies avant de mettre à la voile pour l'une ou l'autre de ces contrées. Quelque brûlante que fût la soif des Espagnols pour ces richesses, se rappelant tous les maux qu'ils avaient endurés, ils résolurent d'attendre le beau temps. A cet effet, à l'unanimité, ils sollicitèrent leurs chefs de leur faire reprendre le chemin de la colonie; et comme presque tous étaient ou malades ou affaiblis, Bal-

boa ne put résister à leur prière. Mais pour avoir une connaissance un peu exacte des lieux par lesquels il était venu, il s'en retourna par des chemins non moins pénibles et difficultueux que les premiers. Il fallut triompher de nouveau des plus grands obstacles, et repousser presque continuellement les attaques des féroces insulaires qui avaient leur habitation sur les montagnes. Enfin ils parvinrent à Sainte-Marie, mais harassés de fatigue.

Dans cette célèbre entreprise, aucun ne déploya autant d'intrépidité qu'un nommé Pizarre qui, pour la première fois, paraît sur une scène où bientôt il va s'immortaliser.

Aussitôt Balboa envoya un député au roi d'Espagne, pour lui apprendre la découverte de la mer du Sud, et mettre à ses pieds la part qui lui revenait des riches trésors qu'ils avaient amassés. Il lui conseillait de lui envoyer un renfort de mille hommes qui lui manquait pour prendre son essor vers l'opulente contrée des Péruviens, dont l'existence, d'après les informations prises, ne leur laissait aucune incertitude. Ce fut avec un bien grand ravissement que Ferdinand apprit cette nouvelle du député. Il ne douta plus alors qu'il fût possible de passer aux Indes-Orientales, et il éprouva une grande joie d'avoir trouvé une voie directe pour arriver dans un royaume qui, déjà

depuis plusieurs années, fournissait au Portugal de considérables trésors; mais, chose incroyable, la même défiance qui lui avait fait méconnaître les services de celui qui, le premier, avait découvert le Nouveau-Monde lui suggéra les mêmes soupçons envers Balboa. Il lui semblait trop porté pour les entreprises, pour qu'on le fît gouverneur des pays déjà découverts, et de ceux dont il entreprenait la découverte. A cet effet, il fut décidé de poursuivre avec rapidité le cours de l'expédition déjà commencée, mais aussi de dépêcher un gouverneur à Sainte-Marie, en remplacement de Balboa.

ENTRETIEN III.

—

M. Hunter. L'homme que l'on appela à occuper son poste et à gouverner le Darien se nommait Pedrarias. Il joignait à une naissance illustre une élégance recherchée dans ses manières; mais, chez lui, le moral n'était pas en harmonie avec le mérite extérieur : son ame vile ne s'ouvrait qu'à de honteux détours. On lui confia quinze navires et douze cents soldats pour terminer l'importante expédition que Balboa avait entreprise; presque quinze cents

gentilshommes le suivirent dans son embarcation, comme volontaires, pour partager la gloire de cette grande conquête : jusqu'à ce jour, on n'avait pas vu un appareil de guerre aussi considérable aux frais de la cour.

Quand cette flotte redoutable entra dans le détroit du Darien, Pedrarías chargea un officier, qu'il fit descendre à terre, d'aller apprendre à Balboa qu'il était déposé, et qu'un nouveau gouverneur venait le remplacer. Chacun croyait voir ce guerrier environné d'une pompe qui aurait répondu à la splendeur de ses hauts faits ; on pensait, de plus, qu'il se révolterait contre les ordres du roi, et que même il essaierait de soutenir ses droits par la force des armes ; mais ces deux conjectures étaient trompeuses.

Quel fut l'étonnement de chacun, en voyant ce grand homme, qu'on croyait maître de richesses considérables, les épaules couvertes d'une simple veste de coton, et chaussé avec de l'écorce nattée, s'occuper, aidé de quelques Indiens, à mettre des roseaux sur son humble cabane : à peine l'officier voulut-il croire que c'était le célèbre Balboa lui-même qu'il voyait dans cet homme, couvert des vêtemens du pauvre, et livré à un travail aussi grossier ; mais il le reconnut bientôt à la noble indifférence avec laquelle il entendit l'ordre injuste que le roi avait lancé contre lui ; car, quelque sin-

gulier que lui parût ce trait d'ingratitude, Balboa déclara sur-le-champ, que lui et ses colons se rendaient respectueusement aux volontés de sa majesté. Vainement ses intrépides soldats, dont le nombre allait jusqu'à quatre cents, grâce au renfort qu'il avait reçu des îles, l'excitèrent-ils à défendre, par la violence, un poste qu'il occupait à juste titre, il n'écouta pas leurs prières.

Son présomptueux successeur descendit à terre. Balboa s'avança vers lui dans la posture la plus respectueuse, et l'assura qu'il était tout prêt à obéir. Ce trait de subordination ne sut pas toucher l'ame de son impitoyable ennemi. Le prélude de ses injustices fut d'arracher à Balboa des trésors qui étaient le juste prix de son courage et des dangers qu'il avait courus : il ajouta à cette dépossession une amende très forte, pour s'être fait gouverneur de son propre chef, et sans ordre légitime.

On était précisément alors au temps des pluies, saison où, dans ce pays contagieux, s'exhalent dans l'air des vapeurs infectes et malsaines. Les nouveaux débarqués ne furent pas long-temps sans éprouver la maligne influence de la contrée. Cent à la fois succombaient à la maladie, et ceux qui n'en étaient pas atteints étaient bientôt réduits à la plus affreuse misère, par la privation absolue de vivres. Découragés de voir ainsi se détruire un si bel espoir, ils pressèrent le gouverneur d'effec-

tuer, sans retard, leur retour en Espagne. Pour faire cesser leurs plaintes, celui-ci eut recours à un stratagème dont les effets nuisirent autant aux colons qu'aux habitans du pays : il les autorisa à se disperser à volonté dans le milieu des terres, tant pour se procurer des alimens, que pour accaparer tout l'or qu'ils verraient briller sur leur passage.

Soudain la colonie inonda tout le pays jusqu'aux habitations les plus reculées, dévalisant les indigènes, et leur faisant subir les traitemens les plus cruels : rien ne fut épargné, pas même les districts avec lesquels Balboa avait conclu des pactes d'alliance. Tous les Européens furent, dès ce jour, exécrés des sauvages, qui n'étaient pas aussi barbares qu'eux, au point qu'ils comparèrent ces cruels malfaiteurs aux animaux les plus voraces et les plus farouches.

C'était avec une douleur bien amère que Balboa voyait arriver tous les jours la destruction de sa colonie et l'évanouissement de ces beaux projets qui, nuit et jour, avaient occupé sa pensée. Jusqu'alors sa grande ame avait tout supporté ; mais ces dernières cruautés le révoltèrent enfin. Il se décida à faire, à la cour d'Espagne, un rapport détaillé de l'affreuse conduite du gouverneur. Fernand ne put faire autrement que de croire à une relation qui portait avec elle l'empreinte de la vé-

rité. Il vit alors qu'il avait destitué un sujet laborieux et habile, pour faire donner son poste à un simple courtisan, ignorant et novice dans les affaires. En réparation de ce tort, il fit Balboa sous-gouverneur de toutes les terres conquises situées sur la mer du Sud, et enjoignit à Pedrarias de lui prêter main-forte dans toutes ses expéditions, et de n'en entreprendre aucune sans le consulter.

Pedrarias ne pouvait pas se montrer rebelle aux ordres du roi ; mais plus il s'efforçait de cacher sa haine, plus elle prenait racine dans son cœur. Au contraire, Balboa, à peine en pied dans les fonctions, jeta, en brave militaire, un généreux oubli sur le passé : tous ses soins furent employés aux préparatifs de l'entreprise qu'il méditait depuis si long-temps, pour doter la couronne d'Espagne de la riche conquête des mines du Pérou. Après avoir brisé mille obstacles, il parvint à équiper quatre petits brigantins, et à réunir trois cents hommes pour les monter.

A l'instant où il allait mettre à la voile pour essayer de conquérir, avec cette poignée de soldats, le plus bel empire du Nouveau-Monde, un envoyé de Pedrarias vint lui dire que le gouverneur le sollicitait d'arrêter son départ, et de se rendre dans un lieu qu'il désignait, pour avoir une conférence avec lui. Balboa, qui ne soupçonnait rien, se hâta de satisfaire Pedrarias, et se dirigea vers le ren-

dez-vous. A peine y était-il arrivé, que le traître gouverneur le fit charger de chaînes; cette lâche trahison surprit Balboa : il ne pouvait deviner quelle trame on ourdissait contre lui; mais son incertitude ne fut pas longue. Pedrarias, avide du sang d'un héros qu'il envisageait comme un rival redoutable, instruisit aussitôt son procès. Il l'accusa d'une conspiration contre l'autorité royale, de nuire à ses intérêts, et de chercher à secouer la subordination qu'il devait à son gouverneur. Des juges vendus au criminel Pedrarias prononcèrent l'arrêt de mort contre le malheureux Balboa : tous supplièrent l'infame meurtrier d'épargner les jours d'un héros qu'ils chérissaient tant et qui était si utile au roi : il méprisa leurs prières, et Balboa eut la tête tranchée en public.

FERDINAND. Le roi ne fut donc pas instruit de cette cruauté?

M. HUNTER. Il en avait été informé, mais par des personnes qui souhaitaient tout autant le trépas de Balboa que le gouverneur lui-même, et qui avaient su donner à cette atrocité les couleurs d'une juste condamnation : non seulement l'assassin obtint l'impunité, mais il garda son gouvernement.

Ce tragique évènement éloigna encore, pendant quelques années, l'orage qui s'amoncelait sur le Pérou; car le lâche Pedrarias n'osait pas entreprendre une conquête aussi dangereuse, et la mort de Bal-

boa terrorisait tellement les ames les plus fortes, que personne n'entreprit de s'illustrer par quelque fait éclatant, sous les ordres d'un chef que dévorait l'envie. Aussi on laissa là une entreprise aux préparatifs de laquelle il ne manquait rien, et on recommença le pillage et les cruautés exercées déjà sur les malheureux insulaires du Darien.

La situation insalubre de Sainte-Marie, et l'envie de se faire une réputation quelconque, décidèrent le gouverneur à solliciter le droit de faire évacuer la colonie, et de la diriger vers la partie occidentale de l'isthme, sur les rives de la mer du Sud. Le roi écouta sa demande, et c'est de cette époque que date l'antique Panama, qui, par la suite et pendant longtemps, fut une des plus considérables de l'Amérique; mais, il y a plus de cent ans, un célèbre corsaire d'Angleterre, appelé Morgan, la surprit, et la réduisit en cendres après l'avoir pillée. Lorsque, plus tard, on voulut en jeter les nouveaux fondemens, on pensa qu'il était convenable de la rebâtir dans une position plus favorable, à l'entrée d'un fleuve que les Espagnols appellent *Rio-Grande:* telle fut l'origine de la Panama de nos jours.

ENTRETIEN IV.

—

M. Hunter. Pendant le cours de quelques années,

Pedrarias fut occupé, d'une part, à bâtir sa ville, et de l'autre à attaquer et à soumettre les infortunés sauvages dans toute l'étendue de l'isthme qui fait séparation entre l'Océan du Nord et celui du Sud. Pendant tout ce temps, on négligea la brillante expédition du Pérou : on n'y songea qu'en l'an 1524, c'est à dire six ans après l'expédition contre les Mexicains.

Au nombre de ceux qui s'étaient fixés à Panama avec Pedrarias, se trouvaient trois hommes remarquables, qui doivent désormais fixer notre attention. Le premier se nommait François Pizarre, le second Diégo d'Almagro, et le troisième Ferdinand de Luque (ce dernier était prêtre, et avait, à Sainte-Marie, ramassé de considérables trésors).

Pizarre était un bâtard d'un gentilhomme d'Espagne et d'une femme prostituée ; son éducation fut entièrement négligée par son père et sa mère, qui, n'ayant rien appris, ne purent lui donner aucun principe : il grandit donc comme l'arbrisseau des bois que personne ne cultive. Délaissé, ne possédant pas la plus légère instruction, et ne recevant jamais le moindre encouragement, il passa tous les jours de sa jeunesse à la garde des troupeaux : doit-on s'étonner que son cœur fût fermé à ces nobles et généreux sentimens d'humanité, qui n'y prennent naissance et développement que sous l'influence d'une éducation bien cultivée au premier âge. Pour-

tant, il ne pouvait vaincre son dégoût pour cette manière de vivre, et, sans connaître ni la lecture ni l'écriture, il rêvait à une plus haute condition : de berger il se fit soldat ; il avait à peine quelques années de service, qu'il dirigea ses désirs brûlans vers la grande scène du Nouveau-Monde. Sous les ordres de Balboa, il débuta par tant de courage dans les circonstances les plus dangereuses, que, tout ignorant qu'il était, on le jugea propre à devenir commandant. Les fatigues ne pouvaient rien sur son corps robuste. Son cœur intrépide et passionné pour la gloire était inaccessible à la peur, et, le premier de ses compagnons, il volait toujours devant le péril. Tous les ressorts de son ame se mouvaient sans cesse pour réparer, par une aptitude vigilante, l'instruction qui ne l'avait jamais éclairé. Il ne tarda pas à faire reconnaître en lui un de ces mortels nés pour le commandement et l'exemple de leur siècle.

Obscur et sans éducation, Almagro peut, à peu de chose près, être comparé à Pizarre : en naissant, il avait été exposé par ses parens ignorés, et avait dû son salut à la commisération publique. Comme Pizarre, il s'était enrôlé fort jeune, et, se croyant ainsi que lui appelé à de glorieux exploits, il était arrivé en Amérique pour y acquérir une renommée; vigoureux et résolu comme lui, il était infiniment supérieur par sa probité et la noblesse de ses sentimens.

Je ne vous parlerai de Ferdinand de Luque que lorsque les circonstances m'y contraindront. Qui pourrait en effet retenir son indignation, à l'aspect d'un prêtre qui, au lieu de prêcher la paix, va souffler la guerre et semer la désolation dans une partie du monde?

Tels étaient les triumvirs qu'avaient fait naître les plus vils élémens, pour le malheur du Pérou. Ils tombèrent d'accord de fournir chacun les trésors qu'ils possédaient pour se préparer à cette entreprise· comme Pizarre était le moins contribuable, il se chargea, en revanche, du plus difficultueux de l'expédition, c'est à dire de la direction et de la conduite des faibles forces avec lesquelles on devait tenter la recherche et la conquête de l'empire des Péruviens. Almagro l'assura de lui conduire de temps en temps des munitions, des renforts, des provisions et des alimens. Luque, de son côté, devait se fixer à Panama, afin de s'attirer la confiance du gouverneur, et tenter toutes les manœuvres qui avaient un rapport favorable à leur projet.

Lorsqu'il eut obtenu l'autorisation du gouverneur, Luque, suivi de Pizarre et d'Almagro, entra dans l'église et y dit la messe; puis divisant en trois parts l'hostie qu'il venait de consacrer, il en fit le partage entre lui et ses deux compagnons : c'est ainsi qu'il scella, par un sacrilége, une association qui ne complotait que le massacre et les spoliations.

Ce ne fut pourtant qu'un seul navire, contenant cent douze hommes, qui composa tout l'appareil de guerre avec lequel Pizarre quitta le golfe de Panama, pour aller conquérir un des empires les plus étendus du Nouveau-Monde.

Afin de suivre notre aventurier, il est utile que nous nous fassions une idée de la côte de cette partie de l'Amérique méridionale. Elle s'étend, comme vous le remarquez, de l'île du Darien jusqu'à la Terre-de-Feu, qui la limite. Vous n'ignorez pas que la contrée la plus voisine, après le Darien, se nomme *Tierra Firma*, comme le prononcent les Espagnols. Vient ensuite le Pérou, le Chili, puis les terres magellaniques, que le détroit de Magellan sépare de la Terre-de-Feu.

On nomme ainsi cette terre à cause des volcans qu'on y trouva quand on en fit la découverte.

Malheureusement pour nos aventuriers, on avait une si légère connaissance du climat de l'Amérique méridionale, qu'ils se mirent précisément en route dans la saison la plus critique : ils étaient alors contrariés par les vents périodiques.

Tous les ans, et presque sans interruption, un vent régulier et qui ne varie jamais règne au sein de l'Océan, entre les tropiques, et même quelques degrés plus loin, au nord comme au sud. Ce vent est entièrement *est*, là où les rayons du soleil sont perpendiculaires à la terre. Plus haut, vers le nord

contre le tropique du Cancer, il devient nord-est, et sud-est plus bas, au sud, vers le tropique du Capricorne, il est appelé vent *alisé*. Mais ce vent ne règne qu'en haute mer, et il se perd tantôt à cent, tantôt à trente lieues du continent.

FERDINAND. Qu'est-ce qui peut produire ce vent alisé?

M. HUNTER. C'est ce que vous comprendrez bientôt tous, je l'espère. Qu'arrive-t-il lorsque, dans la saison rigoureuse, on ouvre la porte d'une chambre où il y a du feu?

FERDINAND. Un air froid y pénètre aussitôt.

M. HUNTER. Et pourquoi?

JOHN. C'est, comme déjà vous nous l'avez appris, mon père, parce que l'air chaud de cette chambre, se trouvant trop répandu, n'oppose qu'une faible résistance à l'air froid qui s'y introduit vivement, dès que la porte se trouve ouverte.

M. HUNTER. C'est très bien répondre. Maintenant, considérez, mes enfans, que chaque jour l'air d'entre les deux tropiques est un sujet parfait de comparaison. De plus, dans certaine saison, le soleil y verse ses feux tout à fait perpendiculairement, et dans une autre un peu moins. L'air qui est entre les deux tropiques doit donc être plus chaud que celui qui est au delà et qui ne reçoit les rayons que d'une manière oblique. Or, comme l'air qui est entre les deux

tropiques est plus réchauffé, par cette raison il se trouve plus dilaté. Cela posé, l'air plus compacte des environs y pénètre par degrés successifs et non interrompus, et l'équilibre s'y rétablit; mais comme le soleil se meut ou paraît se mouvoir d'orient en occident, il faut que des deux côtés des environs l'air y arrive par une double obliquité, je veux dire que celui qui y pénètre par le nord doit y parvenir en la direction d'un vent du nord-est, et celui qui y vient par le sud en celle d'un vent du sud-est; et là où s'opère le choc de ces deux vents opposés qui se rencontrent, il doit infailliblement résulter un vent d'est réel de cette jonction.

JOHN. Mais pourquoi ce vent alisé cesse-t-il de souffler en approchant du continent?

M. HUNTER. Avant que je te réponde, dis-moi toi-même pourquoi, en été, une rivière auprès d'un moulin semble parfois immobile comme une eau qui dort?

JOHN. Parce que sans doute les écluses sont alors fermées.

M. HUNTER. C'est par la même cause que le vent alisé ne souffle plus lorsqu'il arrive près du continent. Ses montagnes, comme des écluses fermées, arrêtent son cours qui se ralentit non seulement près de la terre, mais encore bien avant sur la mer; effet qui se produit sur la rivière lorsque les écluses

te raison il se
plus compacte
ccessifs et non
t; mais comme
ir d'orient en
des environs
é, je veux dire
loit y parvenir
, et celui qui y
a sud-est ; et là
opposés qui se
ésulter un vent

é cesse-t-il de
?

onde, dis-moi
ere auprès d'un
mme une eau

luses sont alors

use que le vent
près du conti-
cluses fermées,
non seulement
ant sur la mer;
sque les écluses



sont
du co
core

In
vents
certa
miné
ceux-
l'on

Ce
jours
temps
tion,
orage

Il
ceux-l
dant

Un
bles s
règne
l'autre
humid
un do
natur

sont fermées ; car on s'aperçoit de cette suspension du cours, non seulement près de l'écluse, mais encore bien plus haut.

Indépendamment de ces vents alisés appelés aussi vents *constans*, il en est d'autres encore qui, dans certains pays, ne soufflent qu'à des époques déterminées : ils sont appelés vents périodiques ; parmi ceux-ci, les premiers à se présenter sont ceux que l'on nomme *moussons*.

Ces vents, pendant quelques mois, soufflent toujours du même côté ; ils se calment ensuite quelque temps, puis soufflent soudain dans une autre direction, ce qui cause des tourmentes et d'horribles orages.

Il existe une autre espèce de vents périodiques, ceux-là régulièrement soufflent chaque jour pendant quelques heures seulement.

Une dernière sorte de vents qu'on nomme *variables* sont ceux dont nous avons la connaissance. Ils régnen[illegible]t d'un côté de l'horizon, tantôt de l'autre ; i[illegible]antôt chauds, tantôt froids, tantôt humides, tantôt secs ; mais leurs élémens présentent un doute si vague, qu'on ne sausait spécifier leur nature.

ENTRETIEN V.

—

HENRI. Hier les vents nous ont long-temps arrêtés.

M. HUNTER. Ce sont eux aussi qui retardèrent Pizarre dans son entreprise ; car après avoir éprouvé les plus pénibles vicissitudes durant soixante-dix jours, avoir été menacé des périls les plus redoutables et lutté contre les vagues et les flots en courroux, à peine s'était-il éloigné des îles aux Perles que vous remarquez au milieu du golfe de Panama. On ferait aujourd'hui ce trajet en aussi peu d'heures qu'il lui avait fallu de jours.

Il descendit en plusieurs endroits de ces côtes ; mais ce qu'il y remarqua, et tous les renseignemens qu'on lui donna de ces contrées étaient si propres à le décourager, que tout autre que le ferme et intrépide Pizarre eût abandonné des projets si difficultueux. D'un côté s'opposaient à lui des forêts impraticables qui ne renfermaient pas un seul arbre fruitier ; de l'autre des marais inaccessibles et des terres inondées ; en tous lieux de farouches habitans qui venaient repousser de leurs bords ces voyageurs qui leur semblaient redoutables ; ils n'a-

percevaient en aucun endroit ni l'or ni les richesses dont ils s'étaient fait un si doux espoir. La faim les pressa si fort, qu'ils furent réduits à dépouiller les arbres de leurs bourgeons et de leurs rejetons, et à s'en servir comme d'une nourriture. De ce petit équipage, beaucoup périrent exténués et atteints de maladies contagieuses, par l'humidité du climat et l'étouffement de l'air. L'épuisement et la faiblesse avaient tellement paralysé le petit nombre des compagnons qui restaient à Pizarre, qu'il se vit obligé de retourner sur ses pas pour recevoir le renfort qu'Almagro avait promis de lui expédier lui-même. A cet effet il cingla vers Chuchama, placé vis à vis l'île aux Perles.

Il est vrai qu'Almagro avait effectivement recruté soixante dix hommes; mais croyant que Pizarre avait déjà trouvé l'opulente contrée des mines d'or, objet de tous leurs vœux, il fit voile de ce côté. Comme Pizarre, il eut à lutter contre mille dangers. Partout où il descendit, les farouches habitans des côtes lui résistèrent. Dans une lutte très animée, il perdit un œil d'un coup de flèche. Il fut contraint de s'éloigner. Aux îles aux Perles, on lui indiqua le lieu que Pizarre avait pris pour refuge, et il s'empressa de l'y joindre.

En se revoyant, leur joie fut si grande qu'elle leur fit oublier tout à coup le souvenir de leurs cruelles peines, et l'un et l'autre étaient si peu dé-

couragés dans leur entreprise, que, sur-le-champ, ils résolurent de se mettre en marche. Cette fois ils eurent un peu plus de bonheur. S'ils luttèrent contre de périlleux obstacles, ils le firent avec tant de courage et de constance qu'ils arrivèrent enfin à la baie de Saint-Mathieu, sur les côtes de Quito. Leur débarquement eut lieu à Tacames, peu éloigné de l'embouchure du fleuve des Émeraudes.

Combien cette contrée leur parut agréable, au prix de celles qu'ils avaient parcourues jusqu'alors. Quito, la plus grande et la plus belle province de l'empire péruvien, est un des endroits les plus féconds et les plus enchanteurs du monde, et quoiqu'il se trouve presque au centre des feux de l'équateur, l'air qu'on y respire est si doux, si tempéré, qu'on croit y goûter un printemps éternel.

FERDINAND. Pourquoi donc la chaleur n'y est-elle pas aussi forte que dans les autres contrées qui sont sous la ligne?

M. HUNTER. C'est d'abord parce que les Cordillières, qui sont dans le voisinage, sont couvertes de neiges et de glaces qui ne fondent jamais, ensuite, parce que la mer du Sud mouille toutes ces côtes. Il en résulte que le vent qui arrive de ces deux points est toujours assez frais pour donner à la chaleur un degré qui puisse nous la rendre

agréable. On n'y trouve aucun de ces insectes hideux et malfaisans qui dévastent presque toutes les autres contrées de l'Amérique : aucun sol sur terre n'offre plus de fertilité.

Théodore. Ah ! papa, quelle belle contrée ! nous devrions aller la visiter.

M. Hunter. Avant de partir, prête-moi encore ton attention. Après les plus douces matinées, une heure ou deux après midi, d'horribles nuages obscurcissent tout à coup les cieux ; vient ensuite un orage si furieux, qu'à peine nous pourrions nous en faire une idée : le tonnerre, en roulant, fait entendre un fracas épouvantable contre le sommet des montagnes ; souvent même ces tempêtes sont le prélude de tremblemens de terre, dont les résultats sont effroyables ; mais, heureusement pour les habitans de la contrée, il est des signes certains qui annoncent ces violentes commotions ; d'abord, presque toujours, l'air devient excessivement agité. Un bruit sourd se fait entendre, les oiseaux paraissent comme subitement étourdis et ne volent que par saccades et par élans ; successivement, du sein de la terre surgit un bruit terrible avec lequel se confondent les sinistres hurlemens des chiens ; l'immobilité règne parmi tous les animaux ; les habitans désertent leurs demeures et se répandent dans les campagnes ; et les cris des enfans, les gémissemens

lamentables des femmes, se mêlant au bruit de la tempête, produisent l'image la plus effrayante pour l'imagination.

Eh bien! Théodore, désires-tu encore aller visiter ce pays?

THÉODORE. Certes non.

M. HUNTER. Bornons-nous à y suivre en idée Pizarre et Almagro.

La vue de cette agréable contrée, des vêtemens de laine et d'indienne dont les indigènes étaient couverts, et de l'or et de l'argent qui brillaient dans leur parure, ne leur laissa aucun doute que leur espoir était enfin comblé. Mais leurs soldats étaient si exténués par les peines qu'ils avaient endurées dans le trajet, et les maladies dont ils avaient été frappés, qu'ils n'osèrent pas s'avancer dans ce pays opulent. Après bien des réflexions, il fut décidé qu'Almagro reviendrait à Panama se munir de nouveaux renforts, et que Pizarre, avec ce qui lui restait de gens, se retirerait sur la petite île de Gallo, contiguë à la terre ferme, et qu'il y attendrait son associé et les secours dont le besoin leur devenait si pressant.

Almagro se mit en route; mais il trouva bien du changement en arrivant à Panama : on avait déposé Pedrarias, et nommé gouverneur à sa place un certain Pedro de Los-Rios. Celui-ci, peu entrepre-

nant, trouva les projets des triumvirs si hasardeux, et leur exécution si périlleuse, qu'il ne laissa pas Almagro recruter de nouvelles forces. Un navire qu'il expédia alla chercher Pizarre et ceux de l'équipage restés avec lui. Retard fortuné! mais trop court, hélas ! pour les Péruviens, qui ne soupçonnaient pas l'orage amoncelé sur leur tête.

Ce navire parvint à l'île de Gallo; mais l'opiniâtre Pizarre se révolta sur-le-champ contre les ordres du nouveau gouverneur, quoique presque tous ses soldats fussent dégoûtés de poursuivre un projet dont plusieurs de leurs camarades avaient été les déplorables victimes, et qui leur avait fait endurer à eux-mêmes tant de maux dont ils ne voyaient pas encore le terme. Avec la pointe de son épée, il traça une ligne sur le sable, et donna ordre de passer de l'autre côté à ceux qui ne voulaient plus le suivre. Il vit avec une douleur bien vive, qu'il ne resta que treize Espagnols et un mulâtre, tous braves et résolus comme lui. Avec ces constans et intrépides compagnons, il prit le parti de rester, se fiant sur sa bonne fortune et l'empressement de ses associés.

L'île de Gallo étant un abri trop peu sûr à cause de la proximité de la terre ferme et de la privation d'eau douce, Pizarre résolut d'arriver à une autre île dont il avait fait la découverte, et qu'il appela Gorgone, à cause de son aspect effroyable.

Le vaisseau sur lequel on se mit en route se trouvait en si mauvais état, qu'on craignait de périr à chaque moment. Pizarre arriva pourtant sans malheur, et reprit une manière de vivre qui aurait désespéré des hommes moins fermes et courageux que ses compagnons.

L'île Gorgone, comme vous pouvez le remarquer sur la carte, se trouve au quatrième degré de latitude du nord. C'est un horrible séjour, si l'on s'en rapporte à ceux qui l'ont vue. L'obscurité règne dans ses bois épais, et c'est avec effroi que l'œil contemple ses hautes et rapides montagnes. Peu de climats sont aussi malsains que celui qui y règne. On n'y voit presque jamais la douce lumière du soleil, dont les rayons combattent en vain les brouillards épais dont elle est couverte. Aucun autre endroit de toute l'Amérique n'est infecté de plus de reptiles et d'insectes ailés. A ces funestes désagrémens se joignait la privation de presque toutes les choses nécessaires à la vie, et le danger presque certain, pour nos aventuriers, de ne se dégager jamais d'une aussi déplorable position. Qu'il était admirable, le courage avec lequel Pizarre et ses compagnons se plongeaient dans un état aussi désespérant, plutôt que d'abandonner leur projet!

Leur premier soin fut de construire un canot pour aller pêcher. Le succès couronna leur entre-

prise. Pizarre lui-même se livra à la pêche avec un zèle incroyable. Quelquefois il pénétrait dans ce bois épais et donnait à ses gens le meilleur de sa chasse. Quelques uns d'entre eux en arrivant devinrent malades ; les autres se trouvaient si faibles, qu'il leur fallut, pour ne pas succomber à tant de peines, l'exemple et le secours de leur chef, fait aux privations.

Depuis cinq mois entiers aucun navire ne paraissait. Il leur semblait que le jour de leur délivrance n'arriverait jamais. Leurs forces et leur constance les abandonnaient. Enfin le désespoir leur suggéra l'idée de construire un radeau, et d'essayer d'atteindre le continent sur une aussi frêle et grossière embarcation. Mais au moment même où ils s'occupaient de ce travail, ils aperçurent un navire qui cinglait du côté de leur île, et qui, dans peu, y jeta l'ancre ; et leur joie fut plus grande encore, lorsqu'on leur apprit que leurs associés de Panama leur envoyaient ce même navire avec l'agrément du gouverneur. Ils montèrent aussitôt ce bâtiment, et prirent leur route vers le sud-est, sur les côtes du Pérou. Après avoir navigué vingt et un jours, ils arrivèrent à Tumbès, ville de cet empire, et le navire mouilla dans la baie qui porte ce nom.

HENRI. — Que signifie le mot baie ou rade.

M. HUNTER. — Tu n'ignores pas ce que c'est

qu'un port; eh bien! cette portion de la mer en dehors du port, qui est presque toujours protégée contre les vents d'un ou de plusieurs côtés par les côtes environnantes, et dont la profondeur qui n'est pas très grande permet ordinairement qu'on y jette l'ancre, est ce que l'on nomme baie ou rade. C'est dans cet endroit que séjournent les navires trop lourds pour entrer dans le port, ou qui, après en être sortis, n'attendent pour partir qu'un vent favorable, et ceux encore qui, contrariés par le vent, n'ont pu y pénétrer.

ENTRETIEN VIe.

—

M. Hunter. Dès que Pizarre eut jeté l'ancre à Tumbès, quelques Péruviens s'avancèrent vers lui, remplis d'admiration pour ces édifices flottans. Ils ne furent pas moins surpris de voir des hommes blancs et avec de la barbe, que ceux-ci ne le furent d'en voir qui ne leur étaient pas ressemblans. Les indigènes s'empressèrent de retourner sur le rivage, et revinrent bientôt, avec dix ou douze canots, leur présenter des rafraîchissemens dans des vases d'or. Scène ravissante pour les Espagnols, que la vue de l'or attirait autant que celle

des frais alimens. C'était le généreux cacique de ce pays, qui, pour fêter leur arrivée, envoyait ce secours aux tyrans et futurs destructeurs de sa patrie. Il leur fit dire en même temps de descendre sur le continent, et de ne pas craindre de demander tout ce qui pouvait leur être utile.

Passionné pour les richesses de ce pays, tout l'équipage voulait sur-le-champ profiter de cette offre; mais le prudent Pizarre n'y envoya seulement qu'un Espagnol et un nègre pour prendre des informations nécessaires. Lorsqu'ils descendirent sur le rivage, les indigènes ne savaient lequel des deux était le plus digne de leur admiration, et l'un et l'autre étaient pour leurs yeux un spectacle aussi singulier que nouveau.

Les Péruviens ont la couleur du cuivre. Le nègre eut la préférence, et on le lava pour essayer de diminuer la noirceur de sa peau. Jugez quelle fut leur surprise de voir que cette précaution était vaine. Tout ce que remarquèrent les deux envoyés ne fit que fortifier l'idée qu'ils avaient déjà des trésors de cette contrée. Dans toutes les demeures des habitans, où on les rafraîchissait du meilleur cœur, ils apercevaient un nombre considérable d'ustensiles d'or et d'argent, qui servaient aux usages les plus grossiers, et les Péruviens étaient eux-mêmes magnifiquement ornés de parures de ces mêmes métaux. A la vue de leurs costumes de laine et de coton, et de

différens objets travaillés avec art, ils reconnurent combien cette nation se distinguait de toutes celles d'Amérique qu'ils avaient découvertes jusqu'alors.

THÉODORE. D'où les Péruviens se procuraient-ils les laines pour fabriquer leurs étoffes ? il ne possédaient peut-être pas de brebis ?

M. HUNTER. Ils ne possédaient pas de véritables brebis, mais un autre animal qui leur procurait leurs laines, et qui, pour la première fois, frappa les regards des Espagnols : c'était le lama, qu'on nomme également *mouton du Pérou* ou *mouton-chameau*.

Le cacique du pays mit une attention particulière à fixer un fusil, et demanda avec curiosité de quelle utilité pouvait être cet objet. L'Espagnol qui le portait le déchargea contre une planche qui fut traversée par la balle. Plusieurs des Péruviens qui se trouvaient là en furent épouvantés et tombèrent à la renverse ; d'autres poussèrent de terribles cris : le cacique lui-même ne put déguiser sa subite émotion, et quelques instans après, se faisant apporter un vase plein d'une liqueur : « Bois donc, dit-il en l'offrant » à l'Européen, puisque tu peux produire un aussi » grand bruit ; vraiment, le tonnerre du ciel n'a pas » plus de puissance que toi. »

Les deux envoyés firent à Pizarre une relation exacte de ce qu'ils avaient vu. En écoutant leur rapport, ce dernier comprit combien il serait contraire à la raison de tenter, avec d'aussi faibles troupes, la

conquête du Pérou, nation forte, nombreuse, et déjà bien civilisée. Il suspendit donc son entreprise, et se contenta d'explorer avec plus d'exactitude les côtes de ce beau pays, et de prendre, sur l'intérieur, des renseignemens plus précis. Il partit donc de Tumbès et cingla vers la côte du sud. Dans ce trajet, le premier endroit où il mouilla fut le port de Payta, placé au cinquième degré de latitude sud, par conséquent à soixante-quinze lieues en delà de l'équateur. Déjà le bruit de leur arrivée prochaine était répandu dans cette contrée, où l'on s'attendait de voir arriver des hommes blancs et barbus, qui, totalement étrangers au meurtre et au pillage, étaient, au contraire, doués d'une affabilité sans égale, et donnaient avec joie tout ce qu'ils possédaient.

Cette renommée qui les précédait fut très favorable à nos aventuriers : on les recevait avec l'empressement le plus cordial dans tous les endroits où ils débarquaient ; on allait au devant de leurs désirs, et on se plaignait lorsque leur séjour n'était pas prolongé. Un matelot nommé Boccarnegra éprouva un tel ravissement de la bienveillance de ces bons insulaires, et des commodités de ce charmant pays, qu'il prit le parti d'y fixer son séjour. Dès qu'on se fut aperçu de son absence, Pizarre en fit faire la recherche : on le trouva au milieu de ces braves gens, qui, par les plus douces caresses, témoignaient tout

leur bonheur de ce qu'il voulait rester avec eux ; il resta ferme dans son projet : on le laissa donc, et je ne trouve en aucun endroit que, depuis, on ait parlé de lui.

Cependant Pizarre était arrivé à Santa, en cinglant toujours vers le sud. Il céda enfin aux vives prières de ses gens, qui n'aspiraient qu'après leur retour, et prit la route de Panama, pour y obtenir un nombreux renfort, et entreprendre ensuite la conquête du pays dont il avait fait la découverte.

Ces immenses pays, désignés aujourd'hui sous le nom de Pérou, n'avaient pas alors une dénomination propre : les Espagnols furent les premiers qui les nommèrent ainsi, du nom d'une rivière appelée Birou.

Pizarre avait dans ses mains les preuves les moins incontestables de l'opulence de la contrée qu'il venait de découvrir. Elles se composaient de vases d'or, d'étoffes de laine et de coton, et de quelques lamas. Il s'était fait suivre aussi de quelques jeunes naturels pour s'en servir en qualité d'interprètes dans sa nouvelle expédition ; car il espérait que le gouverneur de Los-Rios ne refuserait pas à ses associés, et à lui, des renforts nécessaires pour une entreprise aussi belle, au rapport qu'il lui ferait des magnifiques trésors de ces contrées, dont il rapportait de brillans échantillons. Mais cet espoir ne devait point se réaliser. Ce prudent gouverneur ne voulait pas

nuire à la postérité de sa jeune colonie pour appuyer une expédition dont les chances étaient si incertaines; il soupçonnait aussi que ce triumvirat ne tarderait pas à secouer le joug de la dépendance. Il refusa donc de devenir l'auxiliaire de ces trois aventuriers, refus qui embarrassa beaucoup ces derniers, car leurs ressources particulières étaient entièrement épuisées, et il ne leur restait plus rien de leur puissant crédit.

Mais tant d'obstacles réunis ne purent abbattre leur confiance et leur courage; ils comprirent que le seul moyen d'arriver à l'accomplissement de leurs désirs, c'était d'adresser une demande directe à la cour pour en recevoir l'autorisation de poursuivre un projet dont les résultats étaient si avantageux. On décida donc que Pizarre irait en personne solliciter ce plein pouvoir en Espagne.

C'est avec bien des difficultés que les trois confédérés se procurèrent l'argent que demandait ce voyage; on l'effectua pourtant. Pizarre se présenta devant l'empereur Charles V, qui alors gouvernait l'Espagne, avec une noblesse qui surprit ceux qui connaissaient l'obscurité de son origine et l'éducation grossière qu'il avait reçue. Il y raconta son voyage, et il peignit les contrées dont il avait fait la découverte, sous des dehors si flatteurs, que le monarque et son conseil lui permirent sur-le-champ d'aller en poursuivre la conquête. L'adroit Pizarre

profita des bonnes dispositions de Charles V pour obtenir de lui, non seulement le gouvernement de tous les pays à conquérir, mais encore la haute dignité de juge absolu. Il avait pourtant promis de réclamer cette dernière charge en faveur de son ami Almagro. Mais je vous ai avertis que nous découvririons dans l'histoire de cet aventurier des traits dignes de lui attirer l'exécration de tous les gens de bien. Vous venez d'en voir la première preuve, et par la suite vous déplorerez avec moi qu'un homme dont le cœur était capable de quelque chose de grand ait sali sa mémoire par les actions les plus basses et les plus honteuses trahisons.

CHARLES. Il aura, sans doute, aussi perdu le souvenir de son troisième associé?

M. HUNTER. Non ; celui-ci était prêtre, pouvait-il en être jaloux? Il sollicita pour lui la dignité archiépiscopale pour tous les pays à conquérir. On écouta sa demande. Pizarre prit l'engagement de subvenir à tous les frais de l'entreprise sans que la cour lui fît aucune avance. De plus, on lui fit promettre qu'il armerait deux cent cinquante hommes ; mais quelque faibles que fussent ces forces pour détruire un des plus puissans empires du monde, Pizarre ne pouvait pas lever cette troupe à son compte. Heureusement Cortez se trouvait dans ce temps-là même en Espagne pour s'attirer, comme je vous l'ai déjà

dit, la bienveillance de son souverain. Celui-ci, qui aimait tous les hommes actifs et résolus, et qui, avant son entreprise du Mexique, avait figuré dans bien des guerres avec Pizarre, lui avança à peu près la moitié des fonds que nécessitait l'équipement qu'il devait fournir, et Pizarre s'évada furtivement de Séville pour échapper aux poursuites des commissaires qui devaient s'assurer s'il remplirait les accords faits avec lui, et s'embarqua pour le Darien.

Dans la petite troupe qui l'accompagnait, et où figuraient à peu près cent hommes, se faisaient remarquer quatre jeunes Espagnols, pleins de vigueur et de courage. Je dois vous en donner connaissance, parce que bientôt ils joueront les premiers rôles sur la grande scène qui va se déployer. Trois d'entre eux étaient les beaux-frères de Pizarre; le quatrième était son oncle. Les trois premiers se nommaient Ferdinand, Juan et Gonzalo ou Gonzalez, comme d'autres l'écrivent, le dernier François Alcanara.

Dès que Pizarre eut atteint le golfe du Mexique, il cingla vers Nombre de Dios; il y descendit avec ses gens, et fit route le long de l'isthme jusqu'à Panama. Le brave Almagro tressaillit d'abord de joie en le voyant de retour d'une négociation qui avait été couronnée d'un si beau succès; mais ce ravissement fut bientôt évanoui par la trahison de Pizarre à son égard. Dès ce jour il voulut rompre tous les

liens qui attachaient sa destinée à celle d'un homme si criminellement coupable envers lui. Il se laissa pourtant fléchir par les vives instances du Père Luque et la proposition que lui fit Pizarre de l'investir volontiers de la haute dignité de juge suprême. La paix se rétablit donc entre les trois confédérés, et les préparatifs de l'expédition furent poussés avec la plus grande activité.

ENTRETIEN VII.

—

M. Hunter. Il n'avaient pour tout armement que trois petits navires et cent quatre-vingts hommes, parmi lesquels on comptait trente-six cavaliers. C'est avec d'aussi chétifs avantages, mais avec une intrépidité qui pouvait remplacer une armée considérable, que Pizarre s'embarqua au commencement de l'année 1531. Son dessein était de descendre à Tumbès, mais les vents et les tempêtes l'empêchèrent de l'exécuter. Il fut contraint de se réfugier dans la baie de Saint-Mathieu.

Il prit le parti d'aller de là, par terre, à Tumbès, qui en était éloignée de plus de cinquante lieues. Ce n'était pas la longueur de la route qui le contrariait le plus; il fallait traverser des terres

couvertes de marais inaccessibles et de larges fleuves dont l'étendue et la profondeur s'augmentaient au fur et à mesure qu'on approchait de leur embouchure. Mais Pizarre était déterminé, et l'Océan même mugissant devant lui n'aurait pu l'arrêter dans sa course. Son exemple électrisa ses compagnons. On se mit en route d'un pas ferme et résolu.

Les pénibles obstacles qu'eurent à surmonter les Espagnols dans ce périlleux trajet furent doublés par les peines qu'ils se créèrent eux-mêmes en conservant toujours une funeste passion pour l'or; ils s'abandonnèrent au ravage et aux spoliations sur des terres où ils auraient dû s'attirer l'amitié bienveillante des habitans; tout fuyait devant leurs pas, et bientôt ils n'eurent plus de vivres. Exténués par le besoin et par mille autres maux non moins insupportables, ils arrivèrent, faibles et languissans, à Coaque, endroit voisin de la mer, et situé presque sous la ligne. Les Espagnols se précipitèrent sur cette ville de l'Inde avec la voracité d'une troupe de loups qui viendraient jeter la désolation au sein d'un tranquille bercail. Les indigènes, épouvantés, s'échappent de leurs demeures, le féroce Espagnol envahit leurs propriétés, s'empare des vivres, d'une quantité prodigieuse de vases d'or et d'argent, et recueille en abondance des pierres précieuses nommées émeraudes, que ce charmant

pays produit en grand nombre, et qui ont donné leur nom à la rivière qui y coule.

Maîtres d'un butin aussi considérable, les Espagnols perdirent bientôt le souvenir de leurs longues peines, et ils se promirent de suivre avec confiance Pizarre partout où il les conduirait. A son tour celui-ci n'éprouvait pas moins de joie de pouvoir leur donner déjà des preuves magnifiques de l'existence de ces opulens pays. Un succès aussi beau lui permit d'espérer que l'appât de tant de richesses ferait enrôler d'autres aventuriers dans sa petite armée. A cet effet, il fit partir un de ses navires pour Panama et un autre pour Nicaragua, dans l'intention d'y recruter des renforts. Tant de brillans rapports ne purent s'effectuer qu'en déployant une partie du butin déjà conquis.

Thiéry. On ne nous a encore rien dit sur Nicaragua.

M. Hunter. Parcourons la première carte du golfe du Mexique. Toute l'étendue de cette province que vous remarquez ici entre Honduras et Veraga se nomme Nicaragua; plus bas, près des côtes de la mer du Sud, et dans le voisinage du grand lac de Saint-Sébastien, vous apercevez la colonie du même nom, qu'avait fondée Pedrarias. C'est à cet endroit que Pizarre expédia l'un de ses navires, tandis que l'autre cinglait vers Panama.

Pour lui, il continua sa route par terre, en longeant les côtes avec une audace incroyable. Partout l'épouvante et l'effroi marchaient devant lui et faisaient fuir les habitans de tous les endroits qu'il traversait. Il commença le pillage dans les habitations délaissées, et nul n'opposa la plus légère résistance à ces féroces aventuriers, jusqu'à l'île de Puna, dans le golfe de Guayaquil.

Pizarre pensa que cette île était fort convenable pour y attendre ses vaisseaux. Il prit donc le parti d'y séjourner jusqu'à leur retour; il ordonna la construction de quelques radeaux pour y pénétrer avec ses gens; mais, à son grand étonnement, il y rencontra des hommes d'un tout autre caractère que ceux qu'il avait remarqués jusqu'alors sur le continent. Ces hommes semblaient être d'une autre nation. A l'art de la guerre, ils unissaient le courage; ils repoussèrent les Espagnols avec beaucoup d'intrépidité, et quoique les armes et la tactique donnassent à Pizarre un grand avantage, il eut besoin de six mois de lutte pour les soumettre.

Sur ces entrefaites, ses navires effectuèrent leur retour de Panama et de Nicaragua avec de faibles secours, qui lui furent pourtant bien précieux. Ils amenaient chacun trente recrues à peu près, et deux officiers d'un grand nom, Benalcazar et Sotto. Avec un pareil renfort, Pizarre crut pouvoir s'avancer aussitôt dans les contrées intérieures de ce vaste

empire, qui contenait beaucoup plus de mille lieues carrées que l'Espagnol n'avait de soldats dans toute sa troupe.

Il quitta Puna et revint sur le continent pour se précipiter sur Tumbès; mais il remarqua qu'on le traitait maintenant comme ennemi. On ne parlait partout que des crimes et des atrocités de ses soldats, tellement que l'épouvante et l'horreur avaient remplacé dans le cœur des habitans de cette ville et de leur souverain la bienveillance et la douce hospitalité. Chacun était sous les armes, et ce fut en vain que Pizarre essaya quelques négociations de paix avec le cacique.

Le chef espagnol résolut de le combattre. Suivi de deux de ses frères et de cinquante cavaliers, il attendit la nuit pour traverser une rivière qui le séparait des troupes ennemies. Il fit route par un terrain presque inaccessible, et parvint, aux premiers rayons du jour, à l'endroit où le cacique avait établi son camp.

Les Indiens, épouvantés de la présence inattendue d'un ennemi qu'ils croyaient être beaucoup plus éloigné, et comme interdits à l'aspect de ces monstres nouveaux (les chevaux), qu'ils prenaient pour un seul corps avec l'homme qui les montait, ne furent pas capables de résister au terrible choc des Espagnols. Ils s'enfuirent; plusieurs tombèrent sous le fer, et le reste fut mis en déroute. Le caci-

que, pour qui l'issue de l'attaque était un avertissement de sa propre faiblesse et du pouvoir indomptable de ses ennemis, se prosterna devant son vainqueur, lui fit parvenir des présens, et demanda que la paix fût faite.

Théodore. Il était donc roi de tout le pays ?

M. Hunter. Non, mon ami, il avait seulement le gouvernement de la contrée de Tumbès, et n'était que le vassal du roi, au nom duquel il commandait. Je crois, mes enfans, qu'il est nécessaire de vous parler ici un peu de l'histoire du Pérou.

Cet empire, si l'on en croit les historiens d'Espagne, brillait depuis à peu près quatre siècles. Manco-Capac et Mama-Ozello, sa femme, en furent les premiers fondateurs. Les conjectures ont fait supposer que ces deux personnages, qu'on appelait Incas, c'est à dire maîtres ou seigneurs, ainsi que toute leur descendance, étaient d'origine européenne. On dit qu'ils pouvaient descendre de quelques Européens qui, lancés on ne sait combien il y a de siècles, dans la mer Atlantique, seraient venus échouer sur les côtes du Brésil.

D'abord on crut avoir trouvé que les habitans du Pérou donnaient à l'année trois cent soixante-cinq jours, comme nous le faisons en Europe, et qu'ils avaient de plus quelques autres notions sur l'astronomie qui nous servaient aussi de principes. Ensuite

les héros espagnols qui avaient fait la conquête du Pérou donnaient pour certain que tous les membres de la famille des Incas différaient d'une manière très ostensible des autres naturels, par leur peau blanche, et plusieurs par leur menton barbu, distinction qui les faisait croire originaires d'Europe. On prétend enfin qu'une tradition généralement en crédit chez les Péruviens, depuis une époque très reculée, assurait que des hommes ayant de la barbe y pénétreraient un jour, à travers les flots, avec des forces supérieures, et dicteraient des lois à tout le pays.

Pourtant l'existence d'un certain Manco-Capac et d'une certaine Mama-Ozello ne semble pas invraisemblable, pas plus que le nom qu'on leur donne de fondateurs du puissant empire des Incas. On dit que ces deux premiers Incas, qui différaient des indigènes sauvages et nus, par leur stature, leur teint et leurs vêtemens, y parvinrent soudain sans qu'on sût d'où ils arrivaient, et se dirent les fils et les envoyés du soleil, pour rendre les hommes de ce pays vertueux et fortunés.

Cusco fut l'endroit où ils se fixèrent. Cette contrée est au dixième degré de latitude du sud. On ajoute que Manco, après avoir rassemblé les habitans de ces pays de montagnes, leur apprit à cultiver la terre, à se vêtir et à élever des huttes pour s'abriter. De son côté, Ozello apprit aux

femmes la manière de filer et de tisser, en les dressant toutefois aux autres ouvrages de leur sexe, aux soins du ménage et de l'intérieur de la maison. On dit qu'ils n'eurent qu'à se louer de la docilité de leurs disciples, et que, d'un peuple sauvage, ils réussirent heureusement à faire une nation qui, sous différens rapports, est digne d'être regardée comme civilisée.

Ces législateurs dignes de mémoire mirent leurs premiers soins à renverser le culte de ces sauvages, dont les sacrifices humains étaient la première base, et y substituèrent une religion qui reposait sur des principes de douceur et d'humanité. Pour arriver à leur but, ils leur apprirent qu'il n'existait qu'un seul être suprême, qui chérissait les hommes dont il était le créateur, et qui se plaisait à les voir tous s'aimer les uns les autres avec la même tendresse.

Cet être bon et tout-puissant, dont ils voulaient parler, c'était le soleil. Avec un peu plus de jugement, ils auraient senti que ce globe éclatant n'est lui-même qu'une des merveilles de Dieu ; mais doit-on être surpris qu'aveuglés par la plus profonde ignorance, en voyant ce soleil radieux répandre ses rayons bienfaisans sur la nature entière, ils aient pensé que cet astre majestueux, qui conserve la vie au monde, en était aussi le créateur ?

« Astre salutaire, s'écrie un poète, lumière des

» lumières, souverain du firmament! l'homme a
» bien pu ne pas comprendre ton origine et t'ap-
» peler son dieu, toi qui, le remplissant d'admira-
» tion, fixas le premier ses regards surpris! Oui,
» en te refusant son encens, le païen outrageait la
» nature! Quand, dans le temple de Cusco, sur
» les bords du Gange et de l'Hydaspe, les prêtres
» réunis, le front ceint d'une couronne de fleurs,
» parés de costumes blancs, t'adressaient des hym-
» nes pieuses; quand l'Éthiopien à la noire cou-
» leur chantait tes louanges aux premiers feux que
» tu versais sur ses campagnes; lorsqu'ils peignaient
» leur ravissement par des danses vives et légères,
» tous ces peuples n'avaient-ils pas plus d'intelli-
» gence que le stupide Égyptien s'inclinant devant
» le bœuf Apis, et brûlant des parfums pour ho-
» norer le crocodile et le caïman? »

Le soleil était ainsi la divinité des Péruviens, et les Incas prétendaient descendre de lui. On lui éleva plusieurs temples dont les Incas seuls étaient les prêtres. Les femmes vierges de cette famille se consacraient à leur culte, comme les vestales chez les Romains, ou les religieuses chez les modernes; on les appelait *Vierges du soleil*, et leurs sermens ne les empêchaient pas de prendre un époux; mais les époux qu'elles choisissaient devaient, comme elles, appartenir à la famille des Incas.

La lune semble aussi avoir été regardée par eux

comme une espèce de divinité, mais d'un rang inférieur, et, de sa nature, sujette à la mort. Rien n'est plus surprenant que l'idée qu'ils se faisaient des éclipses. Toutes les fois qu'apparaissait ce phénomène, ils croyaient la lune atteinte de quelque maladie, ils redoutaient même qu'elle ne mourût, et que, se détachant des cieux, elle n'écrasât la terre. Ce malheur chimérique leur causait des alarmes, et pour les dissiper ils avaient recours aux moyens les plus bizarres. Ils remplissaient l'air d'un bruit effrayant, par leurs vociférations, par le son des tambours et des fifres, probablement pour ressusciter cette pauvre lune qu'ils croyaient à l'agonie. Ils liaient aussi leurs chiens et les frappaient sans pitié, pour provoquer leurs hurlemens, car ils pensaient, et je n'en connais pas la raison, que la lune aimait ces bêtes avec tendresse, et qu'elle reviendrait à elles en les entendant aboyer. Ils provoquaient aussi les cris et les pleurs de leurs enfans. Au milieu de ce bruit confus, jeunes et vieux, les yeux baignés de larmes, et sans interruption, s'écriaient : *Mama Kuilla!* ce qui signifie *Lune, tendre mère*. Quand l'éclipse devenait moins opaque, ils pensaient que l'astre était en meilleure santé, et quand elle avait cessé entièrement, ils poussaient des cris de joie, rendant mille actions de grâces à leur chère *Mama Kuilla*, de ce qu'elle n'était pas défunte et n'était

pas tombée sur leur tête. Je vous raconterai demain, mes enfans, des choses qui vous surprendront, sur les coutumes et les lois des Incas. Je connais votre bon cœur, et je ne doute pas qu'au récit de leurs infortunes vous ne preniez un vif intérêt aux malheureux Péruviens.

ENTRETIEN VIII.

—

M. Hunter. Je dois, mes enfans, vous parler aujourd'hui des lois et des réglemens civils des Péruviens. *Aimez-vous les uns les autres comme des frères;* tel fut le premier et le plus important devoir prescrit par les Incas; la morale qu'ils enseignaient à leurs sujets était telle, que ceux-ci se regardaient tous comme membres d'une seule et même famille. Écoutez bien; voici les moyens qu'ils employèrent : Ils divisèrent toutes les terres en quatre parts; la première, dirent-ils, est celle du soleil, et notre devoir est de la cultiver en commun; le produit qu'on pourra en recueillir servira à entretenir les prêtres et les vierges, et à se munir de tous les attributs propres au culte de la divinité. Chacun de nous doit travailler encore

à la seconde, parce qu'il faut qu'elle serve à entretenir les vieillards, les veuves et les orphelins, ceux qui nous défendent contre l'ennemi commun et ceux qu'accablent des maladies et des infirmités. Il faut que la troisième nous appartienne, parce que nous sommes les souverains du pays; vous devez donc aussi la cultiver en commun. Ce sera la récompense méritée des soins que nous prenons de votre sûreté, de l'entretien des préposés qui veillent à ce que personne ne commette des actions mauvaises ou ne soit maltraité par son frère. Pour la quatrième portion, elle sera répartie de manière que chaque famille en ait assez pour subvenir à ses besoins.

Ces bonnes gens allaient toujours, avec joie, à l'assemblée, lorsque c'était avec les princes de la maison des Incas. La musique et la danse commençaient toujours et finissaient ce travail, qui était considéré comme une fête. On commençait par la culture des terres du soleil; ensuite on cultivait celles des pauvres et des guerriers, puis celles des Incas, et enfin on terminait par la portion assignée au peuple.

Ces travaux communs et ces innocens plaisirs insinuaient dans les cœurs une cordialité fraternelle. A leurs yeux, les Incas étaient leurs pères, ils se regardaient comme frères entre eux, et ne voyaient la nation que comme une immense et

unique famille. Les conseils des Incas étaient pour eux des ordres sacrés ; ils les regardaient comme des ordres émanés du soleil, leur dieu. Lorsque quelqu'un avait transgressé les lois (observez bien cette chose, mes enfans, et vous aurez une idée de la touchante docilité de cet excellent peuple), il allait avouer lui-même sa faute, connue pourtant de lui seul, et en réclamait la punition.

Personne ne devait rien posséder en propriété; tels étaient les sentimens de fraternité que leur avaient inspirés les Incas. Une famille possédait des champs pour son entretien, mais ces champs n'étaient pas pour elle une propriété éternelle. A la fin de chaque année on faisait une nouvelle distribution des terres, et on considérait pour cela si la famille était augmentée ou diminuée. L'or et l'argent, à leur avis, étaient bons seulement à fabriquer des ustensiles nécessaires. Chez eux on ne connaissait ni le trafic ni les espèces monnoyées; ils se donnaient l'un l'autre ce dont ils n'avaient pas besoin, ou bien ils faisaient l'échange de leur superflu pour des objets dont ils avaient besoin.

L'oisiveté, considérée par leurs législateurs comme le plus grand de tous les vices, était sévèrement blâmée ; on pensait qu'elle dégrade le corps et l'ame : aussi était-elle rigoureusement punie, et c'était avec raison ; un paresseux n'est pas blâmable seulement par rapport à lui-même pour se jeter dans

la misère, il mérite encore le reproche de toute la société, puisqu'il dissipe les fruits du travail des hommes vigilans, et ne fournit personnellement rien à la société. Les hommes accablés de vieillesse ou d'infirmités, ceux qui n'étaient plus propres au travail, utilisaient leur temps; ils veillaient à ce que les oiseaux n'enlevassent point les grains ensemencés dans les terres.

Avant que les jeunes Incas ne fussent déclarés enfans du Soleil et élevés, en quelque manière, dans l'ordre de la noblesse, on leur faisait subir des épreuves tout à fait remarquables. Je vous laisse à décider si vous pourriez entrer en parallèle avec eux sur la manière de se roidir contre la douleur, d'avoir de la constance et de la fermeté d'ame, d'être forts, souples et agiles de corps.

Les Incas pensaient qu'un homme n'est propre au commandement qu'alors qu'il surpasse ses semblables en force physique et morale, en vertu, en toutes choses. Chez eux la naissance n'anoblissait point. Celui qui prenait le titre de noble et qui voulait en avoir la considération devait faire valoir son mérite personnel, et n'avait que faire des qualités de ses aïeux.

Dès qu'ils avaient atteint l'âge de seize ans, les jeunes Incas étaient conduits dans une maison qui leur était exclusivement destinée. Là, se rendaient auprès d'eux certains vieillards qui, à cause de leurs

talens et de leur sagesse, étaient choisis pour juges. Faire jeûner les candidats pendant six jours consécutifs, et ne leur donner d'autres alimens qu'une poignée de maïs cru, et d'autre boisson qu'un peu d'eau, tel était le commencement de l'examen. Leurs parens y étaient et jeûnaient comme eux pour les rendre constans et fermes. Ils adressaient en même temps leurs vœux au soleil, leur divinité, pour qu'il rendît leurs enfans assez courageux et assez forts pour soutenir l'épreuve. Lorsqu'on en trouvait un qui demandait à manger, on le rejetait, on le déclarait indigne de devenir fils du soleil.

Mais ceux qui étaient sortis vainqueurs de ce premier et rude examen étaient restaurés par de bons alimens et appelés ensuite à en subir un second. Les vieillards et les jeunes gens se rendaient à une colline sacrée, distante de la ville d'une lieue et demie; de là jusqu'à la ville il fallait faire une course et d'un seul trait. Tous les parens se plaçaient sur la ligne qu'ils devaient parcourir, afin de les exciter par des cris à ne pas se décourager, et à perdre la respiration plutôt que de renoncer à une course qui avait un but très glorieux. Tout candidat qui ne pouvait parcourir, et de la manière convenue, l'espace fixé, était reconnu incapable et exclu.

Ceux qui triomphaient avaient une troisième

épreuve à subir. On les divisait en deux camps; les uns devaient attaquer un fort, et les autres le défendre. Toutefois, les armes qu'on leur donnait pour ce combat simulé étaient émoussées, mais les attaques n'étaient pas moins vigoureuses; les uns restaient sur le carreau, les autres étaient grièvement blessés.

A la suite de ce combat, ils se prenaient deux à deux, et essayaient dans une lutte leurs forces et leur agilité dans l'art de lancer des dards, de tirer de l'arc, de se servir de la fronde. Puis ils montaient la garde pendant dix ou douze heures consécutives, et celui qui succombait une seule fois au sommeil était fouetté sans pitié, et jugé à jamais indigne de la noblesse de ses aïeux.

On pouvait bien éviter le fouet comme punition, mais on ne pouvait pas l'éviter comme épreuve. Ils étaient frappés avec opiniâtreté sur les bras et sur les jambes nues, et ils devaient constamment paraître insensibles : lorsqu'un de leurs membres battus faisait le moindre mouvement, ils étaient déshonorés et exclus Selon les juges, ceux qui ne peuvent endurer d'être fouettés ne sont guère capables de s'exposer aux coups de lances et aux armes des ennemis, quand il faut défendre la patrie. Des gladiateurs allaient ensuite essayer d'arracher à ces jeunes hommes quelques marques de frayeur. Quelquefois ils arrivaient sur eux, les menaçant d'une lance

pointue, comme pour leur crever les yeux; quelquefois ils semblaient vouloir leur couper un bras ou une jambe. Il n'était permis ni d'avoir la moindre crainte, ni de fermer les yeux un instant, ni de retirer le moins du monde le membre menacé, sous peine d'être éliminé, et dès lors il n'était plus admis aux épreuves. Les juges disaient : « Celui qui a peur des armes de ses amis, lorsqu'il sait qu'elles ne sont pas dirigées pour lui nuire, ne peut qu'être effrayé de celles des ennemis. »

Lorsque ces jeunes gens avaient donné de telles preuves de fermeté, de patience, de bravoure et de connaissances pour la guerre, ils devaient ensuite prouver qu'ils étaient capables de faire tous les objets propres à la confection des armes. Ils faisaient donc de leurs mains un arc, une flèche, un javelot, une massue, une lance, une fronde, un bouclier et des souliers fabriqués tout simplement avec des semelles de cuir attachées avec des cordons de laine.

Toutes ces épreuves duraient un mois entier; pendant ce temps, et tous les jours, leurs maîtres venaient les exciter à se bien conduire. Ils leur parlaient de leur glorieuse origine et des actions de leurs aïeux; ils leur disaient quelles étaient leurs obligations envers la patrie; combien ils devaient être doux et bienfaisans envers les membres de la nation, et combien ils devaient être généreux, en qualité de fils du soleil, envers ceux qui étaient dans

le besoin : on s'efforçait de les convaincre qu'ils n'avaient la prééminence et la domination que pour être à même d'empêcher que l'innocent ne fût opprimé, et pour protéger les personnes contre l'injustice.

Celui qui devait régner un jour était soumis aux mêmes examens, et même avec plus de rigueur : les vénérables juges pensaient que celui qui doit régner doit surpasser les autres hommes en qualités autant qu'en éclat ; c'est lui qui doit donner le plus de preuves de patience, de courage, de fermeté, de sobriété, d'humanité et d'activité. Il règne à cause de ses qualités et non à cause de sa naissance ; il faut qu'il sache combien est fatigant et incommode le métier de la guerre pour qu'il soit capable de juger ceux qui, dans la suite, la feront pour lui. Durant tout le temps des épreuves, celui qui, un jour, devait régner, était couvert des habits de la misère et marchait pieds nus, afin qu'il ne perdît jamais de vue que les hommes les plus pauvres et les plus misérables étaient ses frères, et pour se montrer porté à leur faire du bien. C'est ainsi qu'il aspirait à mériter le titre honorable de *hua hacujac*, ou bien *ami de la pauvreté*.

Ces épreuves terminées avantageusement, on appelait les mères et les sœurs de ces jeunes nobles ; c'étaient elles qui les décoraient des premières marques d'honneur ; elles les chaussaient d'une paire de

souliers tricotés ou fabriqués en rubans. Puis le roi, entouré des principaux de l'État et de ses proches, venait adresser à ces jeunes gens, étendus à ses pieds et le visage tourné contre terre, un discours rapide: « Il ne suffit pas, leur disait-il, de porter les ornemens qui annoncent votre grade, il faut encore pratiquer les nobles vertus qui ont distingué vos ancêtres, qui avaient à cœur de protéger l'opprimé, qui compatissaient aux misères du pauvre, et étaient justes envers tous ; par là ils prouvaient leur illustre origine, car leur conduite et leurs actions avaient l'éclat des rayons du soleil, leur père à tous, puisqu'il avait appelé leurs aïeux du ciel en terre pour qu'ils contribuassent, eux et leurs descendans, à rendre les hommes heureux. »

Après ce discours, les jeunes gens s'agenouillaient successivement devant le roi et recevaient une marque éminente de leur origine royale ; leurs oreilles étaient percées. Le roi faisait cette opération avec une aiguille d'or qui restait à leur oreille, et de cette manière le trou s'agrandissait peu à peu. Ils baisaient la main du roi, et se dirigeaient vers celui qui tenait le second rang dans l'État. Ce personnage remplaçait leurs souliers tricotés ou de rubans par de plus beaux qu'il leur chaussait et qui étaient la marque distinctive des Incas. Il baisait leur épaule droite en disant : *L'enfant du soleil qui a donné de si éclatantes preuves de ses qualités est*

digne de recevoir un baiser. Puis on leur donnait le bandeau de la royauté ; c'était une étoffe de coton ornée de fleurs et de laurier ; ils en ceignaient leur tête. En dernier lieu, on leur confiait une hache d'armes et un javelot, et on leur disait : Voilà des armes, sers-t'en pour punir les oppresseurs, les traîtres, les hommes durs et méchans, les paresseux, et enfin tous les fripons qui troublent la société.

Tout cela terminé, les parens se précipitaient dans les bras de ces jeunes gens et partageaient avec eux la joie de leurs succès. On chantait et on dansait plusieurs jours de suite pour célébrer cet agréable évènement.

Après un tel récit sur les Péruviens, et principalement sur les Incas, leurs principaux chéfs, vous ne pouviez concevoir qu'on ait permis à quelques brigands de faire impunément des pillages et des violences de toute nature, et qu'on n'ait pas envoyé contre ces vagabonds des troupes pour réprimer leurs excès. On dirait que c'est inoui ; je vais vous dire pourquoi.

Après la mort de Manco-Capac, qui fonda l'empire du Pérou, onze rois se succédèrent dans cet État. Tous avaient été remarquables parce qu'ils étaient bons, braves et d'une grande modération ; jamais ils n'avaient voulu agrandir leur État. Contens de leurs possessions, ils repoussaient vigoureusement les attaques étrangères ; ils n'avaient ni am-

bition ni nulle envie de faire des conquêtes. Les lois du vertueux Manco avaient été aussi respectées de ses successeurs que de leurs sujets. Chacun se faisait un devoir d'y conformer sa conduite, aussi tous vivaient avec satisfaction et contentement; mais ce bonheur se termina lorsqu'un roi plein d'ambition et d'avidité pour la gloire fut arrivé au pouvoir.

Le nom de ce roi était Huana-Capac, douzième roi du Pérou. Il était, dit-on, vaillant guerrier, et il n'entendait pas l'être inutilement. Il fit la conquête de l'immense province de Quito, et doubla l'étendue de son royaume; par là il précipita sa ruine. Croyant rendre sa conquête durable, il s'allia au roi vaincu en épousant sa fille, et viola ainsi une loi que ses aïeux avaient toujours respectée, et qui défendait aux Incas de choisir une femme ailleurs que dans leur propre famille. Le peuple tend toujours à imiter la conduite de son roi; s'il viole les lois de son pays, ses sujets l'imitent bientôt. C'est pour cela, probablement, que les habitans de ce pays avaient dégénéré lorsque Pizarre y arriva : toutefois ces choses ne disent pas pourquoi ils ne s'opposèrent point à l'irruption des Espagnols dans leur patrie. La suite va nous le dire.

Huana-Capac avait deux fils; un d'eux venait d'une femme issue des Incas, et l'autre de la fille du roi vaincu. L'un avait nom Huascar, l'autre Atahualpa. Lorsque Huana-Capac fut près de mourir,

ordonna que ses deux enfans partageassent l'empire, de manière que Huascar eût l'ancien royaume de ses ancêtres, et que la province de Quito échût à Atahualpa. Mais cette expression de la volonté du roi était contraire aux lois fondamentales de l'État, qui voulaient que nul ne fût roi s'il n'était issu, soit du côté paternel, soit du côté maternel de la famille des Incas. Le peuple n'était pas content. Huascar s'en aperçut et se disposa à obliger son frère, par la force, à lui céder la province de Quito : celui-ci n'en avait nulle envie. Telle fut l'origine de la première guerre civile chez un peuple qui jusque-là avait été heureux : l'ambition de deux frères, et le désir de régner. La force l'emporta sur la justice : Atahualpa fit son frère prisonnier à la suite d'une victoire.

Détestable ambition ! tu portes les hommes aux plus cruels excès, lorsque tu prends ta source dans leur sein ! Atahualpa voulut consolider son trône, et il ne crut pas pouvoir mieux réussir qu'en faisant mourir tous les enfans du soleil dont il put s'emparer par violence ou par ruse. Il voulait, par ce moyen, détruire la race légitime des souverains du Pérou ; et s'il ne fit point mourir son frère, ce ne fut que pour user du nom respecté d'un fils du soleil dans les soulèvemens de ses ujets, ou pour faciliter l'exécution de ses ordres.

Les affaires étaient ainsi lorsque Pizarre vint faire

la conquête de ces contrées. Les chefs et le peuple de ce malheureux pays, affligés par des divisions intérieures, ne s'occupèrent nullement des envahissemens des Espagnols, tandis que Huascar et Atahualpa pensaient, chacun de son côté, se rendre ces ennemis favorables et s'efforçaient d'en faire des amis.

Malheur aux peuples qui ne sont point unis! Un ennemi peu redoutable les subjugue. Demain vous en trouverez un exemple dans ce que vous apprendrez comme suite de cette histoire.

ENTRETIEN IX.

—

M. HUNTER. Un peuple, mes enfans, est près de sa perte lorsqu'il n'est pas uni, parce qu'alors un ennemi ou un chef de la faction qui se présente suffit pour le subjuguer. Un État n'est réellement fort, quoiqu'il le paraisse, que lorsque les actions de tous les membres de la société ont le même but. La moindre division dans la société, ou l'indifférence des individus pour l'intérêt commun, renverse facilement les institutions les plus durables. Mais un gouvernement comme celui d'Atahualpa doit craindre les moindres troubles ; un tel roi ne peut mettre au

rang de ses amis que les hommes payés chèrement pour exécuter ses ordres; les princes de cette nature ont contre eux tous ceux qui sont enclins au travail et qui pensent que la justice est préférable à la générosité. Je continue mon histoire.

Pizarre alla de Tumbès vers le sud jusqu'au moment où il parvint près de l'embouchure d'un fleuve qui est sur la carte, et dont le nom est Piura. Près de là on voit Saint-Michel, premier établissement de l'Espagne dans le Pérou Ayant trouvé ce pays favorab e à ses vues, Pizarre résolut d'y laisser des troupes pour le cultiver, tandis que lui, accompagné de quelques soldats, pénétrerait bien avant dans le pays.

Sur ces entrefaites, arrivèrent des députés de Huascar, qui, toujours prisonnier, implorait son appui contre son frère Atahualpa. La députation donna des détails étendus sur les troubles de ce pays; il conçut alors pourquoi on ne s'était pas opposé à ses projets. Des circonstances aussi heureuses firent justement concevoir de grandes espérances à un si rare génie. Qu'il est facile de subjuguer un peuple chez lequel on voit tant de divisions! Sans la moindre hésitation, il marcha contre Caxamalca, où se trouvait Atahualpa avec des troupes nombreuses, l'élite des gens de guerre du Pérou.

Ce dernier lui envoya bientôt des ambassadeurs avec de superbes présens. Les Espagnols avaient

trouvé à Puna un jeune homme qu'ils firent baptiser, et qu'ils appelèrent Philippino (petit Philippe); ils l'amenèrent, et dans cette circonstance ils en firent un interprète. Mais ce secours n'aurait guère pu faire connaître le but de l'ambassade, si les présens remarquables des ambassadeurs n'en eussent donné l'explication. Philippino ne savait guère d'espagnol, et il ignorait presque les finesses de la langue péruvienne. En effet, les présens annonçaient clairement des intentions pacifiques. L'interprète fit comprendre que l'Inca engageait les Espagnols à venir le trouver pour faire alliance. Des fruits, des étoffes magnifiques et bien travaillées, des vases d'or, d'argent et des pierres précieuses formaient les présens; à cela se joignaient des brodequins de toute beauté et des bracelets d'or destinés à Pizarre, et il devait les porter pour que l'Inca pût le reconnaître au premier abord.

Pizarre accepta cela avec plaisir, et marcha dès lors en confiance. Ferdinand, son frère, et Sotto, s'avancèrent pour saluer l'Inca. Partout, sur son passage, Pizarre fut accueilli avec cordialité par les habitans. Partout les vivres abondaient, et les prévenances allaient jusqu'à offrir abondamment de l'or et de l'argent aux chevaux afin d'obtenir leurs bonnes grâces : ils avaient remarqué que ces animaux mâchaient leurs mors; ils crurent qu'ils se nourrissaient de métaux. Les Espagnols les laissaient

dans leur erreur, et serraient soigneusement ces sortes de mets précieux offerts aux chevaux.

Les envoyés de Pizarre arrivèrent auprès de l'Inca, qui était dans son camp aux environs de Gaxamalca. Plusieurs officiers vinrent à leur rencontre, et un corps d'Indiens prit les armes pour leur faire les honneurs. Ayant des soupçons sur les intentions de cette troupe, Sotto s'avança au galop sur le commandant de cette garde; les Péruviens furent effrayés d'un spectacle si nouveau et si effrayant : ils lâchèrent pied, et leur commandant, restant seul, alla recevoir avec respect ces terribles étrangers.

Ils furent conduits chez l'Inca, qui les reçut avec bienveillance. Là, deux princesses du sang royal leur servirent à boire d'une certaine liqueur, et on leur présenta, pour s'asseoir, des siéges incrustés en or. Avec quelle cupidité ne regardèrent-ils pas les meubles et les ustensiles les plus ordinaires faits d'or et d'argent! Quels regrets n'avaient-ils pas de ne pouvoir, à l'instant, y porter leur mains avides!

Ferdinand usa du secours de Philippino pour annoncer à l'Inca la cause de son entreprise : « Mon » maître, souverain de l'Orient, dit-il, et le pape, » chef de l'Église des chrétiens, nous envoient pour » enlever l'Inca et ses sujets à l'empire du diable. » Ce langage extravagant fut rendu, par l'interprète, d'une manière encore plus extravagante : l'Inca n'y

comprit rien. Néanmoins, il leur dit que le lendemain il irait voir leur chef pour savoir par quelles choses il pourrait lui plaire. Les deux députés allèrent rejoindre Pizarre à Caxamalca, où il avait établi, dès son arrivée, son quartier dans une maison de l'Inca.

Les Péruviens avaient vu et entendu tant de choses sur le compte des Espagnols, qu'ils ne savaient plus qu'en croire. Quelquefois ils voyaient dans ces hommes des êtres d'une nature extraordinaire, envoyés par le soleil pour les protéger (et ils étaient confirmés dans cette croyance par les assurances, souvent renouvelées, que le but de leur mission était de les conduire dans la voie du bonheur); quelquefois ils voyaient en eux des êtres malfaisans venus pour leur faire subir des punitions de leur dieu qu'ils avaient offensé; car les Espagnols commettaient des vols et des cruautés. L'Inca, poussé par la première de ces suppositions, résolut d'aller voir ces incroyables étrangers.

Sur ces entrefaites, on se prépara de part et d'autre, mais d'une manière différente, à cette visite. Atahualpa prépara un cortége brillant et solennel, sans prendre des précautions contre les Espagnols; tandis que Pizarre prit des mesures qui ne paraissaient guère amicales. Ferdinand, Sotto, Benalcazar commandaient chacun séparément une partie de la cavalerie divisée en trois corps; ils étaient

postés derrière un vieux mur et ne devaient en sortir qu'au besoin. Ses deux canons furent braqués devant la cour; les archers étaient à côté. Vingt soldats, des plus braves et des plus aguerris, restèrent auprès de lui, les autres se tinrent dans la cour, formant un corps séparé.

Le lendemain, aux premiers rayons du jour, tous les Péruviens se mirent en mouvement pour former la marche pompeuse par laquelle Atahualpa voulait honorer les étrangers et leur inspirer une haute idée de sa magnificence. Les préparatifs durèrent une grande partie de la journée; on se mit en route, mais le mouvement fut si lent, qu'il fallut plus de quatre heures pour arriver au lieu convenu.

L'impatience des Espagnols porta Pizarre, qui était étonné de cette lenteur, à envoyer un de ses officiers pour réitérer ses dispositions amicales à l'Inca... Quelle trahison!

Cela n'inspira aucune crainte à Atahualpa; il continua d'aller vers Caxamalca avec son immense et magnifique cortége. Un brancard incrusté d'or et d'argent, et garni de pierres précieuses, lui servait de siége; autour étaient des guirlandes de plumes : il était porté par les officiers les plus illustres de sa cour. Puis venaient les grands dignitaires de l'État, portés de la même manière : des deux côtés il y avait des chanteurs et des danseurs;

la marche était fermée par une armée de trente mille hommes.

Enfin il parvint au quartier où étaient les Espagnols. Telles de douces et innocentes colombes volent au nid d'un vautour cruel, qui les dévore des yeux avant de les avoir dans ses serres. Cependant l'Inca reconnut les préparatifs peu rassurans des Espagnols, et comme ceux de sa suite en paraissaient inquiets, il leur dit : « Ne faites pas de chagrin à ces étrangers ; tâchez de nous les rendre » propices par des présens : ce sont des envoyés de » la Divinité. »

Dans ce même moment, l'aumônier espagnol, le père Vincent Valvède, s'approcha de l'Inca ; il tenait la croix d'une main et le bréviaire de l'autre ; il lui fit un grand et ridicule discours pour lui expliquer la création avec tous ses détails, la faute d'Adam et la méchanceté des hommes, les souffrances, la mort et la résurrection de Jésus-Christ. Il parla ensuite de la sainteté et du pouvoir du pape, vicaire de Dieu sur la terre, et lui annonça que ce pape, appelé Alexandre VI, avait donné le Nouveau Monde au roi d'Espagne. Alors il engagea l'Inca à se faire chrétien, à croire que le pape était infaillible, à regarder le roi d'Espagne comme son légitime suzerain, et à s'y soumettre de bon gré et aussitôt. Il lui promit, du reste, qu'à ces conditions il conserverait son État, et qu'il serait pro-

tégé contre ses ennemis; que, dans le cas contraire, on lui déclarerait la guerre au nom du roi d'Espagne.

Atahualpa savait se posséder; il écouta paisiblement ce drôle de discours, tout à fait intelligible pour lui, d'autant plus qu'il était mal interprété par Philippino. Il en saisit assez pourtant pour être surpris; il resta froid, et répondit avec calme: » Qu'il voulait bien être l'ami et l'allié du roi » d'Espagne, mais qu'il ne voulait point être son » vassal; que le pape devait être un drôle d'homme, » de disposer ainsi de ce qui ne lui appartenait » nullement; qu'il ne saurait renoncer à son dieu, » dont l'immortalité était évidente, pour adorer le » Dieu des chrétiens, qu'ils avouaient eux-mêmes » avoir été mis à mort sur une croix; qu'il ne comprenait nullement toutes les autres choses dont » on venait de lui parler, mais que, toutefois, il dé- » sirerait savoir comment le père lui-même les avait » apprises. »

Le père montra le bréviaire et dit: « Voilà le livre qui me les a enseignées. » L'Inca prend le livre, le regarde de tout côté, le porte à l'oreille, et ayant souri il le rejette en prononçant ces mots: « Votre » livre ne me parle pas. » Le prêtre barbare devient furieux, il se retourne vers les soldats et leur dit, à grands cris, et étouffant de colère: « Chrétiens! » vengeance, vengeance! Vous l'avez entendu, on

» méprise votre Dieu! Allez, tuez ces chiens qui » méprisent la loi du Seigneur. »

Pizarre, ayant entendu les paroles du prêtre, donna aux guerriers l'ordre de l'attaque; ce n'était pas sans peine qu'il les avait retenus jusqu'alors; il leur tardait de s'emparer d'une si riche proie. Aussitôt, et au bruit des fifres et des tambours, les Péruviens succombent aux décharges de l'artillerie et de la fusillade. La cavalerie s'élance en même temps, et Pizarre, avec son infanterie, s'élance sur ceux qui entouraient le roi. Figurez-vous la surprise du malheureux Inca et de ses infortunés sujets. Ces attaques de la cavalerie qui tuait tout, et au même instant le ravage épouvantable des armes à feu, furent autant de choses imprévues qui firent prendre la fuite à tout le monde. Seulement les principaux de la nation firent au roi un rempart de leur corps. Parmi ceux qui s'enfuirent, la plupart furent tués par les cavaliers ou écrasés par les chevaux.

Au milieu de ce carnage, Pizarre parvint jusqu'au brancard de l'Inca, saisit avec vivacité ce prince par le bras, et l'entraîna avec lui dans son quartier. Les généreux sujets qui avaient exposé leurs jours pour le défendre étaient morts. On poursuivit avec rage ceux qui cherchaient leur salut dans la fuite. Un seul ne put échapper au massacre. Ces cruautés s'exercèrent jusqu'au déclin du jour;

la nuit seule y mit un terme. Plus de quatre mille Péruviens, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de femmes, d'enfants et de vieillards, couvraient la terre de leurs corps ensanglantés; mais aucun de leurs meurtriers ne fut atteint de la plus légère blessure; Pizarre seul, par la promptitude d'un de ses propres soldats, eut un léger froissement à la main lorsqu'il saisissait l'Inca. Tant que durèrent ces assassinats, le prêtre cruel poussait les Espagnols à la rage : « Frappez plus fort, leur disait-il, les coups que vous portez ne sont pas assez dangereux. » Pour ajouter aux horreurs de cette journée sanglante, les Espagnols, après avoir butiné sur le théâtre de leurs crimes, se livrèrent, pendant la nuit, aux débauches les plus honteuses. Ils s'installèrent le lendemain dans le camp des Péruviens, où ils ramassèrent une quantité prodigieuse d'or et d'argent, des meubles et des étoffes de tout genre. La valeur de tant d'objets précieux surpassa de beaucoup l'espoir avide de ces brigands.

Mais aujourd'hui je ne vous parlerai pas davantage des atrocités que commirent ces abominables vainqueurs, mon récit ne vous en a déjà que trop dévoilé.

ENTRETIEN X.

Ayant remarqué sur le visage de ses jeunes auditeurs une émotion pénible au récit du massacre horrible que les Espagnols avaient fait dans le camp des infortunés Péruviens, M. Hunter ne savait pas s'il devait reprendre le fil de son histoire, lorsque l'un d'eux s'écria : l'horreur me saisit encore, papa, au souvenir des cruautés dont tu nous entretins hier. En vérité, mon sommeil en était agité cette nuit ; les Espagnols m'apparaissaient, affamés d'or et de victimes, et foulant aux pieds les corps palpitans des Péruviens. Si je voyais qu'il eût résulté quelque profit des crimes de ces misérables, du moins je me consolerais un peu.

M. Hunter. Ce massacre immense nous a ouvert les trésors du Pérou, avantage qui, peut-être, a été plus dangereux qu'utile aux Européens ; mais les Espagnols, en s'avançant dans ce pays, ont doté l'Ancien-Monde de deux produits naturels très importans qu'il ne connaissait pas, les pommes de terre et le quinquina. A Dieu ne plaise pourtant que je regarde ces deux produits précieux comme une compensation des atrocités commises et du sang versé. On pouvait se les procurer, avec une

quantité d'autres sans répandre le massacre dans la malheureuse patrie des Péruviens. Mais reprenons notre histoire.

Le malheureux Atahualpa était tombé entre les mains de Pizarre. L'étonnement fut sans doute le premier sentiment qui dut l'occuper en se voyant la victime d'une trahison aussi noire, mais ensuite il dut éprouver une douleur bien vive de voir sa puissance subitement détruite. Mais toute inquiétude ne l'empêcha pas d'approfondir leur caractère et de chercher comment il pourrait adoucir la férocité de ces malfaiteurs. Il ne tarda pas à comprendre que l'or était le premier mobile de leur ame, et cette remarque lui servit à méditer le plan de sa délivrance.

La chambre qui le retenait captif avait vingt-deux pieds de longueur sur une largeur de seize. Il offrit, en échange de sa liberté, de la remplir de vases d'or jusqu'à la hauteur que, debout, sa main pourrait atteindre. Les Espagnols cupides furent ravis de la proposition. Pizarre marqua sur le mur la hauteur convenue, et l'Inca dépêcha des messagers à Cusco, Quito et autres contrées, avec l'ordre de recueillir cette rançon. De tout côté l'or fut apporté en quantité, et l'espoir de se procurer bientôt la liberté de leur prince défendit aux crédules Péruviens de prendre le soin d'expulser ces déhontés spoliateurs, qui, malgré leurs procédés infames,

ne rougissaient pas de se produire par petites troupes dans la contrée.

L'or pourtant n'arrivait pas assez vite satisfaire l'insatiable avidité des Espagnols. L'Inca alléguait pour ce retard la distance considérable des lieux d'où on devait l'apporter ; que Cusco était à cent lieues de Caxamalca, et présentait des chemins presque impraticables. Il fit la proposition à Pizarre d'y expédier deux Espagnols, qui se convaincraient par eux-mêmes qu'il était dans le cas de tenir sa promesse. Comme il remarqua qu'on témoignait quelque crainte de pénétrer trop avant dans l'intérieur de la contrée. « Qu'avez-vous à redouter, leur dit-il en souriant, ne suis-je pas en votre pouvoir avec ma femme et mes enfans? cet otage n'est-il pas pour vous une sûreté qu'on ne vous fera aucune offense? » Sotto se proposa pour tenter ce voyage avec un seul Espagnol, appelé Varco, et l'Inca leur offrit une de ses litières pour que ses sujets eussent pour eux plus de soins et d'égards.

A douze lieues à peu près de Caxamalca, ils firent rencontre d'un petit corps de troupes d'Atahualpa, qui amemait Huascar, son frère et son captif. Ce dernier ayant appris quels étaient les personnages qui étaient dans la litière, témoigna le désir de leur adresser la parole, et on lui en laissa le loisir. Il leur fit le tableau des injustes

persécutions de son frère, et réclama leur protection pour la défense de ses droits ; et sur le détail qu'on lui fit de la rançon que son frère s'était engagé de fournir, il promit aux Espagnols trois fois plus de vases d'or, s'ils lui accordaient leur appui, et s'engagea à remplir entièrement de trésors la chambre où Atahualpa n'avait promis d'atteindre qu'à une certaine hauteur. « Ce dernier, dit-il, pour remplir son engagement, sera contraint de dénuer les temples de Cusco ; moi j'ai à ma disposition toutes les pierres précieuses et les richesses de mon père. » On assure en effet qu'il avait caché en terre d'immenses trésors, et fait assassiner ceux à qui il avait confié ce soin, pour que ce secret ne parvînt jamais aux oreilles d'Atahualpa.

Les deux Espagnols craignirent pourtant de ne pas exécuter les ordres de Pizarre, et poursuivirent leur marche. Mais les soldats qui conduisaient Huascar ayant donné à son frère des nouvelles de ce qui s'était passé, celui-ci redouta qu'une aussi magnifique proposition ne séduisît le chef espagnol avant sa délivrance ; aussi, pour ne pas perdre à la fois et sa puissance et sa liberté, il donna l'ordre secret de tuer Huascar. L'histoire rapporte qu'en expirant, la victime dit d'un ton ferme : « Mon règne a été court, mais celui de » l'assassin qui, quoique mon sujet, sacrifie mes » jours à ses caprices, n'aura pas plus de durée. »

Sotto et Varco cependant s'avançaient dans les terres. Partout ils étaient reçus des Péruviens avec les preuves les plus touchantes de bienveillance et de respect; les dieux et les souverains du pays n'étaient pas entourés de plus d'hommages. Ils touchèrent enfin au terme de leur route. Il serait difficile d'exprimer la surprise qu'ils éprouvèrent en voyant l'or et l'argent dont la maison de l'Inca et le temple du soleil étaient remplis. A cet aspect, la soif de l'or embrasa tellement leur cœur, qu'ils portèrent leurs sacriléges désirs jusqu'à insister pour qu'on dépouillât l'asile sacré de la divinité. Les Péruviens eurent horreur de cette exécrable proposition, et leur firent entendre qu'il n'était pas utile de commettre un crime semblable pour donner la rançon convenue; mais leurs représentations furent inutiles : les Espagnols dépouillèrent eux-mêmes les temples des lames d'or qui les décoraient, et l'effroi que cette poignée de malfaiteurs avait inspiré à cette nation était si grand, que les Péruviens, plongés dans la consternation, regardèrent avec terreur, et en silence, ces horribles spoliations.

Sur ces entrefaites, le quartier général reçut la nouvelle qu'Almagro revenait avec de puissans secours, et qu'il avait été mouiller à Saint-Michel. Dans la crainte que les nouveaux débarqués n'exigeassent une portion égale des trésors qu'on avait

ramassés, on résolut de les répartir sans délai, quoiqu'on n'eût pas encore reçu la rançon totale de l'or dont l'Inca s'était rendu débiteur. Ainsi, après avoir soustrait du partage quelques uns des vases travaillés avec plus de richesse pour en faire un présent à l'empereur, tout le reste fut fondu en lingots, afin que la répartition fût plus exacte : la prière fut le prélude de cette opération.

Selon l'usage, on réserva un cinquième du butin pour les droits de l'empereur. Almagro eut cent mille piastres; Pizarre, ses frères et les autres officiers, reçurent une valeur proportionnée à leur grade : ce qui restait procura huit mille piastres (une piastre vaut cinq francs de notre monnaie) à chaque cavalier, et quatre mille à chaque fantassin. Ces sommes montèrent plus haut, si l'on en croit quelques historiens.

Almagro, avec sa troupe, était arrivé à Caxamalca. Quoique la portion de butin qu'on avait réservée pour lui et ses gens fût splendide en elle-même, lui et ses compagnons ne purent s'empêcher de témoigner un mécontentement jaloux en voyant Pizarre garder, pour lui et les siens, le lot le plus considérable de ce prodigieux butin, et réduire, avec si peu d'égards, celui de ses confédérés. Cet injuste partage excita de vives querelles, qui auraient pu conduire à des résultats fâcheux, si Pizarre, par des dons et de belles promesses,

n'eût adouci un peu la colère motivée d'Almagro.

Atahualpa avait fourni sa rançon, et pourtant il n'était pas encore question de sa délivrance. Les Espagnols, aussi stupides qu'inhumains, regardant les bons Américains comme une classe d'êtres qui tenait le milieu entre l'homme et les animaux, pensèrent qu'ils pouvaient être injustes et même cruels envers ceux qu'ils méprisaient tant, sans faire murmurer leur conscience et manquer aux devoirs sacrés de l'humanité; de sorte que, bien loin d'être rendu à la liberté, le pauvre Inca était abreuvé de plus de dégoûts, et supportait mille autre humiliations.

Ferdinand Pizarre, qui seul gardait encore pour lui un sentiment de pitié, et lui donnait quelques consolations, fut élu pour ramener dans leur patrie ceux qui en témoignèrent le désir, et apporter aux pieds de l'empereur sa part du butin, en lui faisant un détail exact de l'entreprise, de ses résultats et de la situation des choses. C'est avec une bien vive inquiétude que l'Inca vit partir l'homme généreux qui était son seul protecteur.

« Tu me quittes, capitaine, s'écria-t-il avec émotion; désormais plus d'espoir pour moi; le borgne et le ventre gros mettront sans doute fin à mes jours après ton départ. » Ce borgne, c'était Almagro, le gros ventre Alphonse de Requelme; il est croyable que ces deux hommes étaient ceux qui l'avaient le plus maltraité.

ENTRETIEN XI.

Plusieurs motifs rendaient pesante aux Espagnols la captivité de l'Inca. Almagro et ses compagnons redoutaient que tant que vivrait Pizarre et son parti, ils ne détournassent pour eux seuls les richesses qu'ils accapareraient toujours sous le vain titre de rançon. Pizarre, de son côté, croyait avoir essuyé de lui une injure directe. Voici comment :

Aucune des facultés intellectuelles des Européens ne captivait autant Atahualpa que la lecture et l'écriture. Il admira l'adroit moyen avec lequel on pouvait rendre ses pensées ostensibles aux yeux des autres ; il doutait si ces deux connaissances étaient un don de la nature chez les Espagnols, ou si elles n'étaient que le résultat d'un enseignement pratiqué. Pour en être certain, il pria une des sentinelles qui le gardaient de tracer sur l'ongle de son pouce le nom de la divinité qu'il adorait : il obtint ce qu'il désirait ; dès lors il présentait son pouce à tous ceux qui paraissaient devant lui, leur demandant le sens de ce mot, et il était surpris de voir tout le monde le prononcer. Pizarre le visita à son tour, et le prisonnier lui adressa la même demande qu'aux autres ; mais le barbare conqué-

rant, qui, dans son jeune âge, n'avait été que gardien des pourceaux, ne connaissait ni la lecture ni l'écriture; il fut donc obligé d'en faire l'aveu. Dès ce moment l'Inca n'eut aucune estime pour lui, et le regarda comme un homme sans principes, pensant, d'après cette épreuve, que la lecture s'enseignait, et que tout Européen étranger à cette science avait une naissance obscure. Pizarre ne put endurer cette humiliation d'un Américain, ou plutôt, comme il le pensait, d'un être placé entre l'homme et la brute; il chercha l'occasion de laver cet affront dans le sang du captif; il ne le trouva que trop vite..

L'intrépide Philippino, aussi bas que présomptueux, avait résolu dans son ambition de devenir l'époux d'une des femmes de l'Inca, fille du soleil; mais certain que la mort seule du prince pouvait lui promettre le succès de son entreprise, il médita mûrement le moyen d'abréger les jours de cet infortuné. Le perfide prétendit être certain qu'Atahualpa complotait secrètement le carnage des Espagnols, et que, postés sur divers points, beaucoup de Péruviens étaient sous les armes pour exécuter ce criminel projet.

Un grief aussi important demandait les plus rigoureuses recherches; mais un délit apparent, un rien, suffisait aux cruels qui avaient juré la mort de l'Inca. On eut l'air de fournir à l'accusé des

moyens de défense, et on lui permit de combattre l'accusation qu'on portait contre lui devant un tribunal factice qu'on avait érigé; mais tout ce qu'il pouvait dire pour faire briller son innocence était détruit par les noires imputations de son accusateur. Cette espèce de procédure ne fut donc qu'un vain appareil de justice, qui, dans la suite, pouvait au besoin donner de la validité à cette cruelle sentence qu'on allait prononcer. A la louange de l'humanité, j'ai la consolation de pouvoir dire que, parmi les gens de Pizarre, plusieurs se récrièrent énergiquement contre l'horrible assassinat qu'on méditait; mais ils firent de vains efforts pour sauver du supplice le prince infortuné. Ces hommes justes étaient peu nombreux; la majorité l'emporta, et l'arrêt de mort fut prononcé contre l'Inca.

Le cruel Pizarre vint lui-même lui annoncer cette affreuse décision. Le condamné versa un torrent de larmes, puis employa mille supplications, en tombant aux pieds du meurtrier. Il invoqua Dieu comme témoin de son innocence, et dans les plaintes les plus touchantes, accusa de trahison les hommes à barbe qui, possesseurs d'une rançon qui lui avait été si onéreuse, voulaient encore l'assassiner. « Si vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, dit-il à Pizarre en finissant, faites-moi conduire en Espagne devant l'empereur, auquel je promets de porter une grande quantité de cet or dont vous faites tant de cas. »

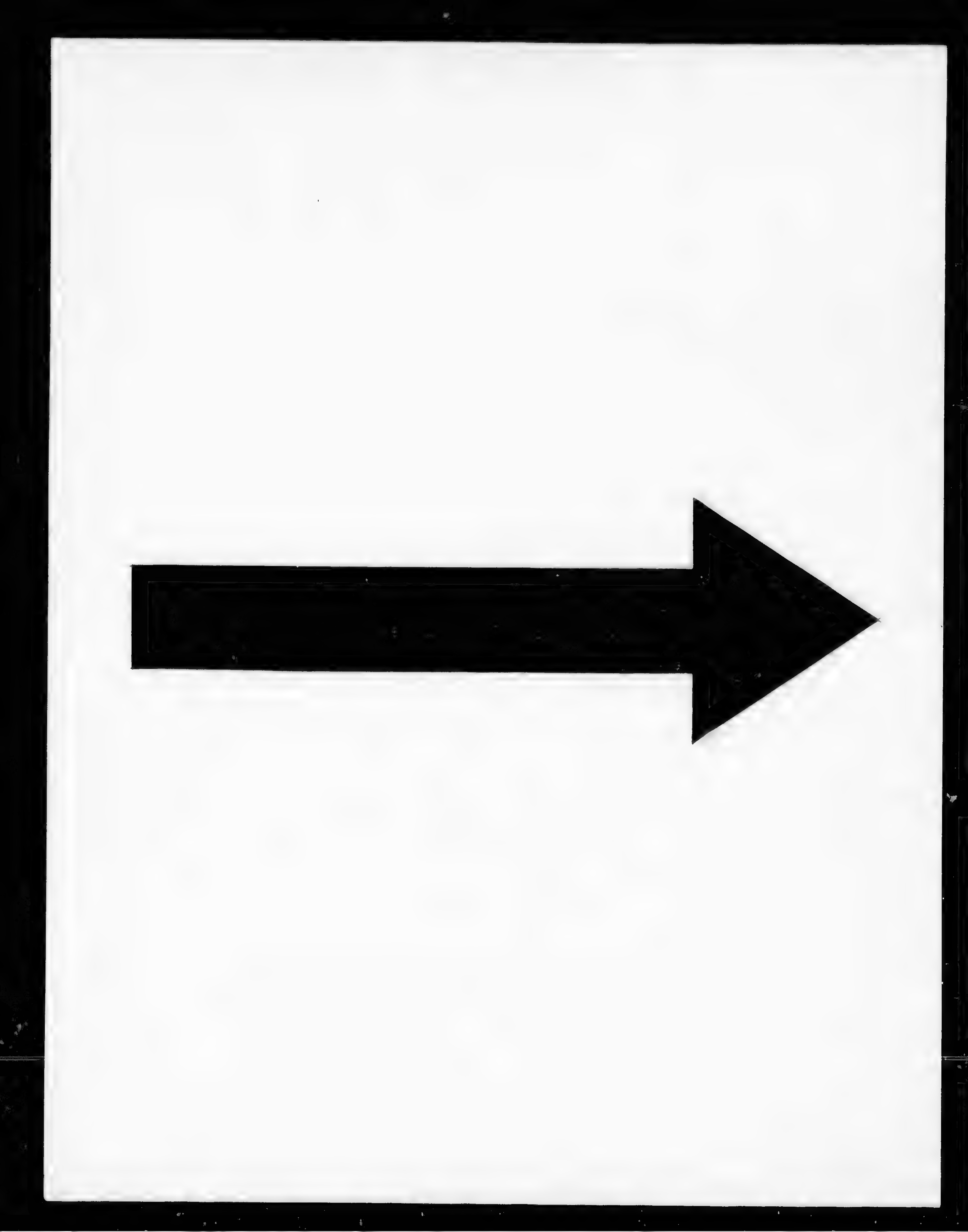
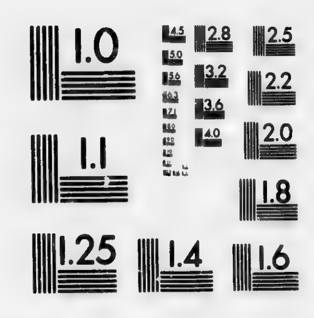


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

Il achevait à peine ces mots, que ses yeux se remplirent de nouvelles larmes, et le traître, le cruel Pizarre, lui répondit avec un sang-froid inaccessible à la pitié, qu'il n'était pas maître de révoquer cet arrêt. Soudain il ordonna à quelques nègres, qu'il avait choisis pour ses bourreaux, d'emmener le condamné; ces derniers obéirent et étranglèrent l'infortuné Atahualpa.

ENTRETIEN XII.

Avant de vous raconter d'autres évènemens, il est une circonstance dans la mort de l'Inca qui mérite de nous fixer un instant. Vous y verrez comment la barbarie même emprunte souvent la voix d'un zèle religieux. Valvède, le prêtre abominable dont la voix inhumaine prononça l'arrêt d'Atahualpa et le massacre de tant de Péruviens, qui n'étaient coupables d'aucun crime, non seulement signa de sang-froid l'assassinat de ce prince infortuné, mais eut encore l'audace de le conduire jusqu'au lieu du supplice, pour lui donner des consolations et le faire mourir en chrétien. Il devait être brûlé vif, d'après la sentence prononcée contre lui; mais le prêtre hypocrite lui fit la

promesse d'alléger ses tourmens, s'il voulait se convertir au christianisme. L'infortunée victime, presque aux portes de la mort, écouta d'une oreille docile tout ce que lui disait l'infame Valvédo. On le baptisa, et bientôt après il fut étranglé.

Atahualpa avait deux frères et plusieurs enfans. Pizarre prit le parti de donner la charge d'Inca à l'un des fils de ce malheureux souverain, non comme une justice, mais pour que son nom lui servît à mieux opprimer les pauvres Péruviens. Un général indigène, appelé Ruminagui, avait sous sa garde, à Quito, les frères et les sœurs de cet enfant. En expirant, Atahualpa lui avait fait dire, par un de ses premiers officiers, de ne pas les abandonner. Quelques Péruviens, sujets affidés du monarque, lui firent aussi parvenir sa froide dépouille, pour qu'on lui rendît les derniers devoirs avec tout l'éclat qui était dû à son rang.

Mais Atahualpa avait mis en vain sa confiance dans le général : l'ingrat Ruminagui foula aux pieds ses dernières prières ; les enfans dont il avait la tutelle furent étranglés par ses ordres, et après les obsèques, qui n'avaient eu lieu que pour la forme, il fit massacrer tous les officiers restés fidèles au monarque, qui avaient voulu assister à la cérémonie, pour rendre publique leur vive douleur.

Sur ces entrefaites, un des frères de Huascar,

qui se trouvait à Quito, fut proclamé Inca. Il se nommait Pauli ; mais celui qui l'avait fait élever à cette haute dignité n'avait pas moins que le traître Ruminagui la perfide ambition d'occuper le trône. Il s'appelait Quisquiz. D'autres intrigans surgirent dans les autres provinces, dans l'intention de régner aussi, et la révolte anarchique répandit bientôt partout la plus grande confusion.

Ces troubles intérieurs flattaient l'ambitieux Pizarre, et lui fournissaient des élémens de succès pour subjuguer cet empire. Afin d'utiliser le moindre avantage que ces désordres pouvaient lui offrir, il prit le dessein de se précipiter avec son armée sur la capitale Cusco. Dans ces vues il se mit en marche. Le jeune prince dont il se faisait accompagner, pour faire ignorer son projet, mourut en route, mais cet évènement ne diminua pas la confiance de Pizarre. Les dangers qu'il avait à courir n'étaient pas en effet bien redoutables ; tant de désordres troublaient le Pérou, et les secours qui lui arrivaient de Panama et des autres colonies étaient si nombreux, que tout semblait rendre sa victoire certaine. Il est vrai que pour lutter contre l'armée espagnole, Quisquiz avait recruté des troupes considérables ; mais nous avons déjà vu combien était impuissante une grande armée d'Amérique, étrangère aux manœuvres de guerre, en luttant contre un petit nombre d'Européens faits

à la fatigue et habitués à se battre. L'issue de chaque combat était toujours le massacre des Péruviens ; quelques Espagnols par hasard se trouvaient tués ou blessés. Pizarre arriva donc à Cusco sans rencontrer beaucoup d'obstacles.

Les richesses qu'on ramassa dans cette capitale furent très considérables. Avant l'arrivée des troupes européennes, les habitans avaient mis dans des lieux sûrs une grande partie de ce qu'ils possédaient; pourtant la valeur du butin excéda la rançon qu'avait fournie Atahualpa. Des trésors aussi nombreux et si facilement obtenus finirent par rendre les Espagnols indifférens pour un métal qu'ils avaient tant chéri : des simples soldats jouaient les uns les autres une quantité d'or que les rois mêmes se seraient fait un cas de conscience d'exposer. Une paire de culottes d'étoffe, et une paire de bottes valaient chacune trente piastres; on payait un cheval cinq ou six cents ducats. A une époque bien postérieure à celle dont je parle, ces objets avaient encore cette même valeur.

Le contentement que Pizarre éprouva de cette heureuse expédition fut altéré par la douleur qu'il ressentit de voir dans une petite attaque quelques uns de ses gens tomber en vie au pouvoir des Péruviens. Ils comparurent devant Titu-Autaché, frère d'Atahualpa, qui devait prononcer leur sentence; quelques uns furent reconnus pour avoir pris part

au meurtre de l'Inca, quelques autres pour s'être récriés contre l'injustice de l'arrêt. Titu-Autaché, homme d'une intégrité à toute épreuve, rendit ceux-ci libres et comblés de présens; mais les autres furent étranglés par ses ordres au même poteau où ils avaient sacrifié son père.

Sur ces entrefaites, il survint parmi les Espagnols un évènement bien capable de soulever tout cet empire déjà livré au plus affreux désordre. Benalcazar, par l'ordre de Pizarre, était resté à Saint-Michel avec un peu de troupes; ayant appris les trésors nombreux qu'on avait recueillis de la conquête de Cusco, il fut offensé de se voir exilé loin des combats glorieux, loin de ses compagnons chargés d'or et couverts de palmes victorieuses. Pour échapper à ce genre de vie oisive, il marcha contre Quito, capitale des contrées immenses qui portent ce nom, où Ruminagui, comme je vous l'ai déjà dit, s'était emparé du pouvoir. Il avait résolu de l'attaquer; un renfort qui, heureusement lui arriva, le rendit capable d'entreprendre son expédition. Il laissa donc quelques troupes à Saint-Michel, et se mit en marche avec le reste de son armée. Il avait un long trajet à faire, et les routes étaient presque impraticables; d'un côté c'étaient de rapides courans d'eau, de l'autre des bois épais; ici des montagnes escarpées, là des vallons submergés qu'on ne pouvait traverser sans exposer ses jours. Mais tant de difficultés ne

purent abattre des soldats qui avaient triomphé de tant de peines, et qu'enflammait le noble orgueil de cueillir des lauriers. Ils surmontèrent tous les obstacles, vainquirent et mirent plus d'une fois en déroute Ruminagui, qui était venu pour les repousser avec la fleur de son armée, et entrèrent triomphans dans Quito, où ils avaient l'espoir de s'emparer de ce qui restait des richesses d'Atahualpa. Mais leurs espérances ne furent point réalisées; car les habitans, pour déjouer les désirs cupides des assiégeans, avaient pris soin de cacher tout ce qui pouvait être de quelque prix; les périls d'une route pénible et les fatigues les plus insurmontables furent donc le seul fruit que les Espagnols recueillirent de cette expédition.

On vit alors paraître un personnage dont nous avons déjà eu occasion de parler : c'était Alvarado, officier de Cortez, qui, pour prix de ses nobles services, avait été nommé gouverneur de la province de Guatimala, située sur la mer du Sud, au dessous de Tabasco. La nouvelle de l'entrée victorieuse de Pizarre dans le Pérou avait frappé son oreille; il prit le parti de s'y rendre pour partager les périls et les succès de ses frères d'armes. Il s'était fait un si grand nom, que, dominés par le désir d'entasser des trésors, cinq cents hommes s'embarquèrent avec lui. Deux cents, parmi ses recrues, possédaient chacun l'argent nécessaire pour s'acheter un che-

val. Ces animaux étaient alors très chers, et un pareil achat ne pouvait être fait que par des personnes aisées.

Alvarado jeta l'ancre à Porto-Viego, située un peu vers le sud en sortant de la ligne. Il partit ensuite de là pour pénétrer dans l'intérieur des terres et s'avancer vers Quito. Les chemins qui s'offrirent sur son passage sont regardés encore aujourd'hui comme les plus mauvais de l'Amérique. Tous les dangers auxquels Pizarre avait été exposé partiellement sur diverses routes s'y trouvaient réunis à la fois, et lorsqu'on trouve la relation de tous ces détails, on peut à peine comprendre comment des hommes ont pu triompher de tant d'obstacles. Ils tuèrent leurs chevaux pour satisfaire au besoin cruel de la faim, et, dans une privation totale d'eau, ils calmaient leur soif brûlante avec la rosée qui chargeait les feuilles de quelques plantes. Soixante succombèrent au froid mortel qui régnait sur les montagnes qu'ils étaient contraints de gravir. Les terrains moins hauts leur réservaient d'aussi terribles épreuves. C'était une poussière de feu que le vent poussait vers eux des volcans contigus de Quito. Ces tourbillons brûlans les investissaient tellement, que la respiration en était souvent interceptée. Mais rien de tout cela ne put arrêter l'infatigable Alvarado. Il fut vainqueur de tous les obstacles, et arriva, après d'aussi cruelles épreuves

presque à la ville de Quito, dont s'était déjà rendu maître Benalcazar.

ENTRETIEN XIII.

—

M. Hunter. Benalcazar, que depuis quelques jours Almagro avait joint avec ses soldats, fut vivement inquiété en apprenant l'arrivée d'une armée européenne. On ne connaissait pas les intentions d'Alvarado : venait-il en allié ou en ennemi ?

On résolut, dans cet embarras, de s'avancer vers lui, et sept cavaliers furent à la découverte. Le hasard les poussa au milieu des troupes d'Alvarado, où on les fit prisonniers. Ils furent présentés au commandant, qui, après quelques légères questions sur le nombre et la situation de leurs troupes, eut pour eux beaucoup d'égards, et les rendit libres sans leur donner aucune commission auprès de Benalcazar. Mais les soupçons de ce dernier et d'Almagro redoublèrent, et on commença les préparatifs d'une lutte vigoureuse.

L'exécrable Philippino, dont le vil intérêt ouvrait toujours le cœur aux lâches détours, ourdit à ce sujet une horrible perfidie. Il s'avança dans le

camp d'Alvarado, et lui fit l'offre de lui livrer Almagro et tout le pays. Alvarado, usant d'une noblesse généreuse, refusa cette vile proposition : une fois du moins, le crime et la trahison ne profitaient pas à ce malfaiteur.

Les deux armées continuaient cependant leur route. Quand elles se virent en présence, elles s'arrêtèrent comme pour attendre l'une de l'autre, ou une attaque ou une embuscade conciliatrice; mais aucun des deux partis n'était prêt à commencer; et tout porte à croire que le combat se serait engagé, sans l'intervention d'un homme prudent qui n'était pas militaire. Il conseilla aux deux armées de mettre bas les armes vingt-quatre heures pour conclure une paix : une convention dans les règles fut faite alors. On fit à Alvarado la promesse de lui donner cent mille piastres pour le dédommager de tous les frais qu'avait nécessités cette expédition; moyennant cette somme, il promit, de son côté, de reprendre son gouvernement et de ne plus s'aviser des entreprises qu'on pourrait tenter sur le Pérou. Il implora et obtint la grâce de Philippino, dont la vie fut encore un tissu de nouveaux crimes.

Parlons un peu maintenant des infortunés Péruviens. Depuis leur réglement, Titu-Autaché, le frère d'Atahualpa, dont je vous entretenais hier, avait droit au trône; mais la mort vint mettre fin à ses

jours, et son frère, appelé Manco, hérita de ses prétentions. Ce dernier résolut d'aller droit à Cusco, pour avoir un entretien avec *Apu;* c'est le titre que, dans leur langage, les Péruviens donnaient au chef espagnol. Ses amis lui conseillèrent de se désister de ce projet; de se défendre plutôt les armes à la main, et de forcer Pizarre à le regarder comme seul et légitime souverain du Pérou : on ne pouvait, disaient-ils, honorer d'aucune confiance ces perfides Européens, qui pourraient bien, un jour, le traiter avec toute la cruauté dont ils avaient usé envers son frère Atahualpa : Manco ne les écouta pas. Né généreux, il disait ne devoir redouter aucun danger de ceux vers qui il ne s'avançait que pour négocier la paix; il pénétra donc dans Cusco. Dans cette circonstance, Pizarre eut la noblesse de ne pas abuser de la confiance que Manco semblait avoir en lui : il fit à l'Inca un accueil plein d'égards, et le ceignit du bandeau rouge, insigne qui distinguait les rois.

Cependant Alvarado, désirant voir Pizarre avant de partir pour le Mexique, se dirigeait vers Quito avec Benalcazar et Almagro, qui l'accompagnaient. Quisquiz les inquiétait, et ils furent obligés de livrer plusieurs combats, dans lesquels ils eurent quatorze tués et cinquante blessés; mais enfin, lorsqu'ils furent près de la ville où Quisquiz s'était retiré, celui-ci ne sut plus quel parti prendre. Quelques officiers lui conseillaient de demander la paix; mais il

déclara qu'il tuerait le premier qui lui ferait une seconde fois cette proposition, tant était grande sa haine contre les tyrans de sa patrie ; d'autres étaient d'avis de tenter une bataille décisive ; mais ayant repoussé cette proposition, un officier, outré d'indignation, le perça de sa lance. A l'instant les soldats péruviens se séparèrent : les Espagnols prirent possession de la ville sans difficulté.

A la nouvelle de l'arrivée d'Alvarado, et d'après l'accord qui avait été fait avec lui, Pizarre pensa qu'il y aurait du danger à ce qu'un rival aussi redoutable eût connaissance du riche butin qu'il avait trouvé à Cusco. Il se décida à aller au devant de lui, et l'engagea à remplir sa promesse de revenir à Guatimala. Pour flatter sa vanité, il lui fit mille politesses et le combla de témoignages d'estime et d'égards ; il joignit même cent mille piastres, en gratification, aux cent mille piastres qu'il lui avait promises, et il y ajouta même des vases magnifiques et beaucoup de belles pierreries. Alvarado laissa dans le pays la plus grande quantité des hommes qu'il avait amenés, et repartit pour son gouvernement.

Pizarre, étant obligé de se porter vers les côtes pour exécuter un projet dont je vais parler, fit partir Almagro pour Cusco, lui recommandant de traiter avec douceur l'Inca et tous les Péruviens qui s'étaient rendus volontairement et qu'il avait laissés sous la surveillance de ses frères. Cette hu-

manité et cette sage politique n'auraient jamais dû l'abandonner.

Pizarre avait formé le projet de fonder une ville qui fût le centre de ses conquêtes et la capitale de son gouvernement. A cet effet, il choisit, sur le bord d'un fleuve appelé Kimac, et qui prit le nom de Lima, et peu loin de la mer, une vallée agréable et fertile, à treize degrés de latitude sud. Il en posa la première pierre le jour des Rois, d'où il nomma cette ville de Los-Reyes.

Cette nouvelle ville parut sortir de terre, tant les travaux furent poussés avec rapidité. Pizarre y fit bâtir un palais superbe, et ses officiers, à son exemple, des maisons suivant leur fortune.

Cependant Ferdinand Pizarre, porteur de l'immense quantité d'or et d'argent qui revenait à l'empereur, arriva en Espagne. L'empereur et la nation furent dans l'enthousiasme à la vue de ces immenses richesses. Ferdinand fut comblé de caresses et de preuves de considération par la cour et la ville. Il fut nommé chevalier de Saint-Jacques, honneur qui était brigué par les plus anciennes familles d'Espagne. Son frère François et Almagro furent nommés marquis, et Pizarre fut confirmé dans sa qualité de gouverneur du Pérou, dont le gouvernement fut étendu soixante-dix lieues de côtes vers le sud, et on donna à ces vastes contrées le nom de Nouvelle-Castille. Almagro fut nommé

vice-gouverneur, comme Pizarre le lui avait promis, avec plus de deux cents lieues marines vers le sud, comme gouvernement indépendant, depuis les limites de celui de Pizarre.

HENRI. Ne donnait-on pas à Almagro le gouvernement d'un pays encore inconnu aux Espagnols?

M. HUNTER. C'est vrai, mais on pensait qu'ils s'en rendraint maîtres.

JOHN. C'est le Chili.

M. HUNTER. Précisément, et qui fut appelé la Nouvelle-Tolède dans la patente que délivra l'empereur.

Tout cela fut connu au Pérou avant le retour de Ferdinand. Qu'en résulta-t-il? ce qui arrive presque toujours aux hommes, de devenir insolens et de prendre une trop haute opinion de soi-même. Nous en verrons un exemple demain dans les deux chefs de l'armée espagnole.

ENTRETIEN XIV.

—

JOHN. Pizarre et Almagro se querellèrent entre eux sur le partage des fruits de leurs crimes et de leur cruauté.

M. Hunter. Almagro eut à peine connaissance qu'on venait de lui donner un gouvernement indépendant, qu'il soutint que la ville de Cusco, résidence des Incas, était dans le pays qu'il devait conquérir du côté du sud, et qu'en conséquence Pizarre devait lui céder cette ville. Mais celui-ci, que les faveurs dont il venait d'être comblé rendaient encore plus avide de domination, se refusa fortement à sa demande. La querelle s'anima, et les Espagnols prenant parti les uns pour Pizarre et les autres pour Almagro, les Péruviens étaient sur le point de voir la guerre civile allumée entre leurs oppresseurs.

Ces deux chefs désiraient cependant secrètement parvenir à un accommodement, tant ils avaient une haute opinion l'un de l'autre. Pizarre fit des propositions de paix, et Almagro, naturellement franc, ne fut pas éloigné de les écouter. On convint donc qu'Almagro commencerait à tenter de s'emparer du Chili, et que si ce pays n'était pas aussi grand qu'on le croyait, et que le rapport n'en fût pas assez considérable, Pizarre lui céderait alors une partie du Pérou.

Quoique Almagro sût, par l'expérience qu'il en avait faite, combien il pouvait peu compter sur les promesses de son associé, il consentit à cet arrangement, qui fut scellé avec les mêmes cérémonies religieuses que le premier serment de leur confé-

dération, et Almagro se prépara de suite pour son expédition contre le Chili.

Il rassembla une armée proportionnée à son entreprise. Six cents Européens se rangèrent sous ses drapeaux, et l'Inca Manco fournit un corps de quinze mille Péruviens.

On se rendait de Cusco au Chili par deux routes : l'une, dans la plaine, tout le long de la mer, était frayée et pratiquée ; et l'autre, traversant en droite ligne les hautes montagnes qui séparent le Chili du Pérou, était beaucoup plus courte. Mais ce n'est qu'au cœur de l'été que cette route est praticable à cause du froid excessif et des neiges dont ces montagnes sont couvertes ordinairement, et même on y éprouve en été des difficultés presque insurmontables. On n'écouta pas le conseil des Péruviens, qui était de prendre le chemin le plus aisé, quoiqu'il fût plus long. Aussi Almagro et sa troupe le payèrent bien cher, car plus ils avançaient dans ces montagnes horribles, plus ils acquéraient la certitude de ce que leur avaient dit les Péruviens. Le froid était si violent, que le mouvement seul pouvait les empêcher de périr. Cependant cet exercice continuel épuisa bientôt leurs forces, et les horreurs de la famine se joignant à toutes leurs autres misères, puisque dans ce pays continuellement couvert de neiges ils ne trouvaient aucun moyen de subsistance, ils furent obligés de manger

eurs chevaux. Mais ce qui accrut leur malheureuse osition, c'est qu'ils étaient souvent attaqués par es sauvages qui habitaient ces montagnes, et qui 'étaient pas moins courageux qu'habiles à tirer e l'arc.

L'armée d'Almagro diminuait sensiblement par ant de calamités réunies. On voyait des Espagnols t des Péruviens encore plus gelés, sans vie, debout omme des statues, adossés contre un arbre ou n rocher, dans la même position où ils s'étaient rouvés en expirant. Au rapport même de quelques istoriens, cette armée, de retour cinq mois après, urait vu ces hommes gelés dans la même poition, tenant les rênes de leurs chevaux gelés omme eux, et dont la chair encore bonne serait à rassasier les Espagnols affamés, qui trouvaient es mets excellens.

Enfin ils arrivèrent au pays fertile et enchanté u Chili, après des fatigues inexprimables. Ils furent entièrement satisfaits de la partie basse, qui, u levant au sud, longe les côtes de la mer. Le limat est des plus agréables et des plus tempérés, t la fertilité du sol est incomparable. Ce pays, itué près de l'équateur, devrait être regardé omme très chaud, mais les hautes montagnes des ordillières ou Andes d'un côté, et l'Océan du sud e l'autre, tempèrent la chaleur et entretiennent n agréable printemps. Toutes les plantes euro-

péennes y viennent comme sur le sol natal. Les bêtes à cornes et les chevaux qu'on y a introduits de l'Espagne ont tellement gagné en taille et en beauté, qu'ils surpassent les plus belles races espagnoles. Enfin, le climat a tous les avantages de la belle province de Quito, et il n'en a pas les inconvéniens; il n'est pas sujet aux orages et aux tremblemens de terre qui affligent les habitans de cette contrée.

Lima et Saint-Iago, capitales du Pérou et du Chili, font entre elles le commerce, quoiqu'elles ne soient pas sur l'Océan, mais sur des fleuves qui ont à leur embouchure deux petites villes nommées Calao et Valparaiso, qui servent de port à Lima et à Saint-Iago. Avant qu'on eût porté les connaissances de la navigation au point où elles sont aujourd'hui, la crainte de s'égarer dans l'Océan du sud faisait qu'on ne se hasardait pas à perdre les côtes de vue. Ces côtes, comme on le voit sur la carte, font un grand contour, et comme la navigation est plus dangereuse près des côtes qu'en haute mer, on mettait alors un an pour aller de Calao à Valparaiso.

Cette route longue et pénible a été suivie pendant un siècle; mais enfin un habile pilote s'avança plus loin en mer, trouva les vents alisés, et indiqua une route plus accélérée dans laquelle on était exposé à moins d'écueils.

Ce pilote était digne d'une récompense ; mais l'inquisition vit sa conduite d'une tout autre manière ; trop peu éclairée pour juger les avantages de la nouvelle route, elle pensa qu'il n'avait pu exécuter ce long voyage en un aussi court espace de temps, à moins qu'il ne fût sorcier. Il fut mis en prison et allait périr sur un bûcher, suivant la coutume de cet infame tribunal.

Mais heureusement le pilote, dans sa prudence, avait conservé le journal de son voyage, où il avait détaillé avec exactitude le chemin qu'il avait parcouru chaque jour ; il l'exhiba pour se justifier, et alors on conçut la célérité de son trajet, et on ne put pas le condamner.

ENTRETIEN XV.

—

M. Hunter. Enfin Almagro était parvenu au Chili, qu'il avait trouvé excellent ; mais il ne trouva pas les habitans de ce beau pays aussi simples et aussi patiens que ceux du Pérou. La nation était guerrière et ne paraissait guère disposée à subir le joug. Les habitans étaient hardis, fiers et vigoureux. Le premier aspect d'une armée européenne et les effets des armes à feu les sur-

prirent; mais ils s'enhardirent et résistèrent avec audace aux Espagnols. A chaque combat ils avaient le dessous, et cela les rendait plus opiniâtres. A ces malheurs vint se joindre une conspiration ourdie contre Almagro par l'exécrable Philippino; il renonça momentanément à ses projets de conquête et retourna dans le Pérou.

FERDINAND. Quelle monstruosité de la part de Philippino!

M. HUNTER. Aussi, voyant que son action était découverte, il voulut fuir; mais arrêté et convaincu de son crime, il fut écartelé.

Lorsque cette conspiration fut connue et punie, il se présenta au Pérou un évènement aussi déplorable, qui hâta le retour d'Almagro. Il apprit que l'Inca Manco, aidé de son peuple, voulait secouer le joug intolérable des Espagnols, et que tout était en désordre. Écoutez comment fut formé et mûri ce terrible dessein.

Almagro étant parti, on arrêta l'Inca, et, sous un vain prétexte, on le garda dans les fers comme un malfaiteur. Pizarre, le gouverneur, fit un voyage à Lima, sa nouvelle ville; il partit avec un corps de troupes. Il devait rester peu de soldats dans la capitale, car d'après son ordre ils devaient, pendant son absence, faire des incursions dans les provinces qui n'étaient pas encore tout à fait soumises à l'Espagne. Le prisonnier trompa la

surveillance active de ses gardiens, et fit savoir à quelques chefs de l'État quelle était sa triste position.

Ils connaissaient depuis long-temps les malheurs de leur patrie; toutefois il leur était très difficile de se réunir, étant dispersés dans les montagnes, et dès lors comment se rallier sous un drapeau commun? On était prêt à tous les sacrifices pour délivrer l'Inca et la patrie. Les cruautés dont le prince était victime augmentaient de tout côté l'exaspération.

A cette époque reparut Ferdinand Pizazze, qui, de retour d'Espagne, allait rejoindre ses frères Juan et Gonzalès à Cusco. Plus humain que ses proches, il se fit un devoir de soulager de son mieux la misère du prisonnier. L'Inca, touché de ses bons procédés, eut confiance en lui, et osa solliciter la faveur d'assister à une fête solennelle qui, tous les ans, était célébrée à quelques lieues de Cusco. Ayant été autorisé à s'y rendre, il sortit de prison.

Alors les hommes notables de la nation voulant réparer la honte d'avoir supporté si patiemment le despotisme des étrangers, voulurent recouvrer la liberté et secouer le joug de la tyrannie. On leva l'étendard, et aussitôt tout le Pérou fut en armes. Tous les Espagnols qui, détachés par petits corps, se trouvaient dans les provinces,

furent impitoyablement massacrés. De toute part il venait des hommes qui demandaient vengeance. En peu de temps, Manco, à ce que disent les historiens espagnols, marcha contre Cusco avec deux cent mille hommes, et en fit marcher autant contre Lima, afin d'attaquer ces deux villes en même temps.

Les trois Pizarre étaient à Cusco, lorsque Manco l'attaqua; ils n'avaient que cent soixante-dix Espagnols : ils pouvaient donc opposer un homme contre mille. A la première attaque, on tua Juan, le plus humain des Pizarre.

On serra de toute part Lima et Cusco; on coupa les communications des Espagnols, et cela augmenta leur embarras. Dès les premières hostilités, on avait tué beaucoup d'Espagnols. Les habitans du Pérou voulaient les imiter dans l'art de faire la guerre; ils prenaient leurs chevaux, serraient leurs rangs à leur manière, maniaient la lance, le sabre et le bouclier qu'ils leur prenaient; ils osèrent même tirer des coups de fusil. Plusieurs chefs, et l'Inca lui-même, montaient des chevaux qu'on leur avait pris. Les Péruviens imitaient fort mal l'art militaire espagnol; cependant cela contribua puissamment à augmenter la supériorité qu'ils avaient déjà, par leur nombre, sur les bandes espagnoles.

La position des Espagnols s'aggravait toujours.

Manco s'empara d'une partie de la ville de Cusco, et refoula les Pizarre dans un quartier où ils voulaient se soutenir. Les communications de Lima à Cusco étaient parfaitement interceptées : aussi les deux Pizarre firent de vains efforts pour avoir des nouvelles de leur frère, et tout cela rendait leur position plus pénible. Le gouverneur était néanmoins beaucoup plus à son aise : il était près de la mer, et, par ce moyen, il avait quelquefois des recrues qui venaient de Panama; au lieu de diminuer, ses forces augmentaient.

Il renvoya ses vaisseaux, afin de mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre ou de mourir.

En même temps, pour voler au secours de ses frères de Cusco, il faisait partir un petit détachement sous la conduite de quelques braves officiers, et cela, à mesure que de nouveaux renforts lui arrivaient. Mais quelle eût été sa consternation, s'il eût appris chaque fois le sort qu'avait essuyé ses compagnons d'armes! Son cousin, don Diègue Pizarre, qu'il avait envoyé à la tête de soixante-dix cavaliers, fut surpris dans un défilé et massacré avec tous ses soldats jusqu'au dernier. Gonzalg de Tapia, autre officier, commandant quatre-vingts hommes, éprouva le même sort. Après eux, Morgoveyco et Gayete, étant détachés également avec un petit corps d'armée, ne purent éviter une pareille destinée. Ainsi, plus de trois cents Espa-

gnols périrent, sans qu'un seul échappât pour apprendre aux autres les désastres dont ils avaient été victimes.

Cependant le gouverneur Pizarre, au moyen d'un renfort que lui avait amené Alphonse de Alvarado, frère du commandant, que nous connaissons déjà, se vit enfin à même de se montrer en rase campagne, et de faire face à l'ennemi. Mettant à l'instant cet avantage à profit, il fit une vigoureuse sortie, et battit complètement les Péruviens, qu'il poursuivit jusque dans les montagnes. Mais sa présence était indispensable à Lima; il se vit forcé de confier la délivrance de ses frères, dont le sort était encore pour lui un secret pénible, à ce même Alvarado, qui, par son arrivée, l'avait sauvé lui-même.

Ce dernier, en conséquence, se dirigea sur Cusco avec trois cents hommes, qui furent joints peu à peu, par deux cents autres. Les Péruviens voulurent les couper, mais il ne réussirent pas; il eut le bonheur de leur échapper, et courut secourir ses deux frères, qui étaient à la dernière extrémité. Mais avant son arrivée à Cusco, un évènement que nul de nous ne prévoirait, avait changé la scène, et que je vous raconterai avant d'aller plus avant.

Almagro, revenant du Chili, se dirigea vers Cusco, ignorant ce qui y était arrivé pendant son

absence. Dans sa route, on lui remit la patente royale par laquelle lui était attribué le gouvernement des contrées situées au sud, au-delà des limites du gouvernement de Pizarre. Réfléchissant sur le contenu de ce titre, il était persuadé que la volonté de l'empereur était que la ville de Cusco fût enclavée dans son gouvernement et non dans celui de Pizarre : il résolut donc de s'en rendre maître, et de soutenir ses droits.

En approchant de cette ville, quelle fut sa surprise, lorsqu'il apprit que le tiers avait été la proie des flammes, que Manco possédait un autre tiers, et qu'enfin le dernier tiers était bien encore entre les mains de Pizarre, mais qu'il était sur le point d'être enlevé par les Péruviens. Les circonstances de cet évènement lui étaient inconnues, il ralentit sa marche, en attendant d'avoir des renseignemens à ce sujet, et s'avança avec plus de prudence.

Les deux partis entrèrent en pourparlers avec lui pour le gagner et obtenir son secours. L'Inca sentait tous les avantages de son alliance avec lui, et les Pizarre n'ignoraient pas qu'ils seraient perdus s'il se joignait à leurs adversaires. Il exigeait que ses droits sur Cusco fussent reconnus, et que la ville lui fût remise ; mais cette condition répugnait autant à l'Inca qu'à Pizarre. Enfin, le premier n'espérant plus de le faire désister de ses prétentions,

rompit les négociations, et résolut de s'en rapporter au sort des armes ; mais le nombre fut forcé encore de céder à la discipline européenne : Manco fut battu, et obligé d'abandonner le siége de Cusco ; il se sauva dans les montagnes.

ENTRETIEN XVI.

—

M. Hunter. Les Espagnols étaient seuls alors en guerre les uns avec les autres. Almagro persistait dans ses exigences, et les Pizarre dans leur refus obstiné. Almagro s'était avancé jusqu'aux portes de la ville. Comme il avait toujours fait preuve de bonne foi, de franchise et de grandeur d'ame, il avait gagné l'affection des troupes, au point que, le préférant aux durs et rusés Pizarre, elles se rangèrent en grande partie de son côté. C'est ainsi qu'il fut à même de surprendre Cusco pendant une nuit. Cette attaque, à laquelle on était loin de s'attendre, fut si promptement exécutée, que, lorsque les Pizarre s'en aperçurent, Almagro se trouvait déjà, avec ses soldats, en face de leur maison, dans laquelle ils se barricadèrent. Sommés de se rendre, ils se défendirent avec le courage et le sang-froid qui les caractérisaient, jusqu'à ce qu'enfin, leurs forces

étant épuisées, ils se virent forcés de se résigner à leur sort. Faits prisonniers sans conditions, ils furent mis en lieu de sûreté.

Cependant Alvarado, qui n'avait aucune connaissance de ce qui venait de se passer à Cusco, parut avec ses troupes devant cette capitale ; pour s'y rendre, il n'avait plus qu'une rivière à traverser.

Mais quelle fut sa surprise de voir les Espagnols qui occupaient la rive opposée, se préparer à le recevoir en ennemi ! Il ne concevait rien à ces démonstrations hostiles. Ce fut Almagro lui-même qui, cherchant à le gagner, le mit au courant des évènemens ; il tenta en vain de lui faire abandonner la cause de Pizarre et d'embrasser la sienne ; en vain, pour le décider, il lui fit des présens et les promesses les plus séduisantes, tout fut inutile : le fidèle Alvarado se montra incorruptible, et rien ne put changer ses résolutions...

On est heureux, n'est-ce pas, mes enfans, de trouver de pareilles actions, parmi tant d'autres dont l'humanité doit gémir ?

Mais de nouveaux traîtres vont paraître sur la scène. Il se trouvait dans l'armée d'Alvarado un officier, qui, soit par soif d'argent, soit par animosité contre les Pizarre, était prêt à trahir son général. Il séduisit plusieurs de ses camarades, et en fit les complices de sa honte. Il s'entendit avec Almagro de telle manière que, pendant une nuit, Alvarado

se trouva tout à coup prisonnier au milieu de l'armée ennemie qui s'était emparée du camp. On avait poussé la précaution jusqu'à mettre de côté ses armes et celles de ses plus chauds partisans, afin qu'ils fussent tout à fait incapables de résister. Comme la plus grande partie des troupes d'Alvarado était dans le complot, le reste dut céder au nombre; ils se rendirent et on les emmena à Cusco.

Charles. Comment Almagro se comporta-t-il envers ses prisonniers? Sans doute il ne maltraita point les Pizarre?

M. Hunter. Ce que j'ai à vous répondre vous réconciliera, j'aime à le croire, avec le caractère d'Almagro : d'abord il délibéra avec ses intimes amis sur le sort qui était réservé à leurs prisonniers. Les plus déterminés d'entre eux décidèrent unanimement que les Pizarre, Alvarado et leurs partisans devaient être sur-le-champ conduits à l'échafaud. Selon eux, il n'y avait pas d'autre moyen de se délivrer de toute inquiétude; par ce seul coup, les plus fermes soutiens de la domination de Pizarre lui seraient enlevés, et on affaiblirait tellement le gouverneur qu'il serait ensuite très facile de l'écraser lui et le reste de ses forces; Almagro n'aurait plus alors de rival à craindre; tous le reconnaîtraient pour chef, et il se verrait ainsi paisible et souverain même du Pérou.

Les ayant écoutés avec attention, Almagro con-
vint de la justesse de leurs raisons ; mais il déclara
hautement qu'il ne suivrait pas leurs conseils, parce
qu'ils blessaient à la fois l'honneur et l'humanité.
Il fut plus généreux encore ; car, bien qu'il fût très
probable qu'en marchant de suite sur Lima avec
son armée victorieuse, il exterminerait les Pizarre
et leurs partisans, et que toutes ces dissentions, au
point où elles étaient parvenues, ne pourraient se
terminer que par les armes à la main, il voulut se
borner à se tenir sur la défensive, pour n'être en
rien responsable du sang qui serait versé dans cette
guerre civile, qu'on ne pouvait désormais éviter.
C'est avec de pareils sentimens qu'il retourna vers
Cusco, afin d'y attendre quelle résolution prendrait
le gouverneur Pizarre.

ENTRETIEN XVII.

—

M. Hunter. Nous allons voir, mes enfans, quels
moyens Pizarre va mettre en usage pour se tirer de
sa position critique. Il ne savait encore rien des évé-
nemens de Cusco et des environs ; les nouvelles qu'il
en reçut bientôt firent sur lui l'effet d'un coup de
foudre. La mort de son frère Juan, le retour d'Al-

magro, l'arrestation de ses deux autres frères, la prise de la capitale, la défaite de son fidèle ami Al-varado. Un seul de ces évènemens eût été capable de faire perdre la tête à tout autre homme moins ferme que notre héros; mais son ame était assez forte pour soutenir ces orages redoublés. La franchise d'Alma-gro lui était connue; il savait aussi combien lui-même était fécond en expédiens et en subtilités; il fonda sur ces deux bases l'espoir d'améliorer bien-tôt ses affaires. Comme il attendait la prochaine ar-rivée d'un renfort considérable parti de Panama, il cherchait à gagner du temps et à tenir Almagro en action jusqu'à ce qu'il eût des forces égales ou même supérieures à celles de son rival. Il sut si bien faire durer les négociations, qu'il parvint facilement au bnt qu'il voulait atteindre. Tantôt il paraissait adhé-rer à ce qu'Almagro lui proposait; tantôt il suscitai des incidens que son adversaire, trop loyal, n'avai pu prévoir. De cette manière, il réussit à tenir Al-magro dans l'inaction pendant un mois entier, mai lui n'y restait pas. Il mit à profit cet intervalle pou se procurer des renforts considérables, tant en so dats qu'en munitions; et il était au moment de s montrer à découvert, lorsque la fortune lui appor un secours tout à fait inespéré. Non seulement s fréres Gonzalg et Alvarado parvinrent à s'échapp de leur prison, mais encore à faire déserter soixan cavaliers d'Almagro, avec lesquels ils vinrent les r

joindre. Cet évènement remplit Pizarre de joie, autant que la perte de deux otages si précieux causa de douleur à Almagro.

Comme Ferdinand, l'autre frère de Pizarre, était resté dans les fers, il n'était pas prudent de lever le masque avant de lui avoir promis la liberté. Cela était d'autant plus difficile, qu'il était gardé avec plus de vigilance depuis l'évasion de Gonzalg et d'Alvarado. Pizarre cependant y réussit à l'aide d'une nouvelle perfidie : il manifesta le plus vif désir de se réconcilier, et proposa de soumettre la décision de leurs différens à l'empereur lui-même. Almagro accepta ces propositions, et le fourbe négociateur ajouta qu'il lui fallait rendre la liberté à son frère, et qu'alors ils pourraient l'envoyer comme leur plénipotentiaire commun, afin qu'il pût raconter à l'empereur l'état et la cause de leurs différens. Cette ruse produisit son effet, et Ferdinand recouvra la liberté. Alors l'infame hypocrite agit à découvert, et Almagro apprit avec surprise que leurs discussions étaient de nature à finir par l'épée, et non autrement.

Lorsque Pizarre eut entre ses mains ceux dont la vie était exposée, sa manière de parler et d'agir changèrent entièrement. Son armée s'était accrue d'une manière considérable pour le temps et pour le pays où il était : il avait deux compagnies entières de fusiliers, ce qui était fort étonnant alors ; les

armes à feu étaient, même en Europe, peu employées. Ses frères étant impatiens de se venger envers Almagro de leur captivité, il leur livra la plus grande partie de ses troupes, et on se mit en marche pour entreprendre cette guerre civile. Almagro aurait pu aisément se poster d'une manière avantageuse dans les Andes ou Cordillières, par où devaient inévitablement passer les soldats; s'il l'eût fait, il aurait pu, dans les défilés des montagnes, et avec peu de monde, détruire l'armée des ennemis, composée de sept cents hommes. On est d'autant plus fondé à croire cela, que le climat de cette contrée, que de nombreuses expériences ont fait connaître d'une manière incontestable, lui eût été tout à fait favorable.

JOHN. Pourquoi cela?

M. HUNTER. Quand, après avoir passé par les plaines de Quito, on traverse les Andes, toujours couvertes de neige, on est inévitablement atteint d'une maladie semblable à celle qu'on éprouve à un premier voyage de mer; on lui donne pour cela le nom de *mal de mer*.

Il eût donc été facile à Almagro de détruire l'armée de Pizarre : il n'aurait eu qu'à aller à sa rencontre jusqu'aux défilés des montagnes. Il aima mieux attendre l'ennemi dans les plaines de Cusco; ce fut pour deux raisons. D'abord il ne voulait

pas être accusé d'avoir commencé la guerre civile, et puis sa cavalerie étant meilleure que celle de l'ennemi, il était bien aise de la mettre dans une bonne position. C'est pourquoi il fortifia Cusco de son mieux, et il mit son armée en bataille et dans une situation favorable.

Mais il sentit son malheur, lorsqu'il jugea qu'il n'était pas en état de se mettre à la tête de ses troupes. Sa santé était altérée par ses fatigues et son grand âge ; il ne pouvait guère se soutenir. Parmi ses officiers, il en était un plein de bravoure et d'intrépidité ; c'était un serviteur dévoué à son prince. Cependant les soldats n'avaient pas pour lui l'attachement et la vénération que s'étaient acquis le vénérable Almagro ; son nom était Orgognes. Ce fut lui qui eut le commandement des troupes.

A l'approche du jour décisif, Pizarre franchit les montagnes sans accident, et s'avance vers Cusco. Les troupes étaient en face et sur le point d'en venir aux mains. Le drapeau impérial flottait dans les deux camps, et la grande lutte qui allait s'engager avait attiré un nombre considérable d'habitans qui, placés sur des élévations, voulaient contempler le massacre que les insatiables oppresseurs de ce pays devaient occasioner entre eux. Almagro était malade ; il se fit porter de la ville sur une petite élévation d'où l'on pouvait, tout à son aise, voir le lieu où devait se livrer la bataille.

Le sang coule à grands flots ; partout on se bat avec rage : on appellerait cela du courage, et on l'admirerait, si l'on ne savait que l'ambition et l'intérêt font mouvoir tous les ressorts. Les premiers corps d'Orgognes souffrirent beaucoup au premier abord ; aussi ils lâchèrent pied, et finirent par ne plus entendre la voix de leurs chefs, qui voulaient les rallier Alors Orgognes perdit espoir, et ne voulut point être témoin de son infortune e de celle de son chef. Accablé de douleur, et pouss par le désespoir, il fit une nouvelle attaque, en di sant : « Par la Divinité qui peut tout, je remplira » mon devoir, et courrai à la mort ! vienne ave » moi qui voudra ! » Aussitôt il court sur la troup commandée par Gonzalez Pizarre et Alvarado : i se fit une mêlée, le carnage devint affreux.

Orgognes fut blessé à la tête par une balle qu brisa son casque, mais il ne quitta pas le comba pour cela ; ayant soif de sang, il tua deux soldat ennemis, et enfonça sa lance dans la bouche d'u domestique de Ferdinand Pizarre, qu'il avait pri pour son maître à cause de son magnifique co tume.

Orgognes eut beau faire des prodiges de valeur ses ennemis étaient trop nombreux pour qu'il pû se tirer de là : deux cavaliers s'emparèrent de lu Ces soldats, ayant encore quelques sentimens d'hu manité, ne le maltraitèrent point ; mais pendan

qu'ils cheminaient, il en vint un troisième qui prétendit avoir reçu de lui, dans le temps, une injure personnelle, et qui eut la barbarie de le décoller d'un seul coup de sabre. Sur d'autres points, il se faisait aussi de pareilles atrocités; c'était presque en vain que Ferdinand Pizarre et ses officiers, sûrs de la victoire, s'efforçaient alors de mettre un terme au carnage. Ruydias, l'un des officiers de Pizarre, sauve un de ses amis, et pour le mettre tout à fait hors de danger, il le prend en croupe derrière lui : un soldat s'en apercevant, l'étend raide mort d'un coup de lance.

Vous n'avez pas oublié, mes amis, que le respectable Almagro voyait du haut de la montagne, la triste défaite de l'armée, et ne pouvait remédier à ce malheur. Accablé d'inquiétude, transporté de colère et de rage, son ame guerrière oubliait son âge avancé; mais quand il vit que ses troupes étaient vaincues sur tous les points, il fut près de succomber à la douleur. Il vit que tout le monde fuyait, il tenta de fuir; mais il tomba vivant entre les mains de ses ennemis.

A Dieu ne plaise que ces malheurs soient sans consolation! Sa destinée dépend à cette heure de ces vainqueurs inhumains, qui ne voient que des victimes dans leurs prisonniers; il n'est guère probable qu'ils aient pour lui les égards que réclame sa position.

ENTRETIEN XVIII.

—

M. Hunter. Cusco se rendit sans résister le moins du monde. On enchaîna Almagro et on chercha à s'assurer de lui comme d'un prisonnier d'État. Pendant plusieurs mois on fit en sorte de taire ce qu'on ferait de lui, et on eut soin, en attendant, d'éloigner de Cusco tous les hommes qui pouvaient l'aimer. Ils conseillèrent aux chefs les plus vigoureux d'essayer de soumettre à la puissance espagnole les parties les plus reculées de l'État. Les partisans d'Almagro sortirent du lieu où leur maître était en captivité; ils s'en allèrent, parce qu'ils ne pouvaient lui porter aucun secours. Alors on ne vit plus à Cusco aucun des hommes qui portaient om[illegible] aux Pizarre.

Leur départ mit [illegible] vainqueurs à leur aise; ils se préparèrent à faire condamner le vieillard par des juges de leur choix. On disait qu'il avait trahi l'État, ou du moins qu'il avait commis un délit envers le pouvoir législatif. A les entendre, la rébellion envers l'empereur et l'empiétement sur les droits du gouverneur étaient évidens, tandis que la volonté du maître était encore inconnue, et que

uns résister le
lmagro et on
'un prisonnier
fit en sorte de
ut soin, en at-
es hommes qui
aux chefs les
ttre à la puis-
us reculées de
rtirent du lieu
s s'en allèrent,
aucun secours.
un des hommes

à leur aise; ils
le vieillard par
qu'il avait trahi
mmis un délit
ntendre, la ré-
étement sur les
ns, tandis que
connue, et que

e pouvoir de Pizarre n'avait pas encore été fixé. Almagro soutenait qu'il n'avait eu nulle envie de uire à son associé; que s'il était devenu maître e Cusco, c'est qu'il avait vu là une ville qui lui ppartenait d'après les traités. Un arrêt de mort ut la réponse à ses justes raisons.

Cette condamnation émut vivement Almagro, uoique d'ailleurs il eût affronté la mort en mille rconstances. Il eut horreur de la mort qui lui erait donnée par un bourreau; son héroïque coulage l'abandonna; il demanda grâce, en pleurant, ses féroces vainqueurs. Il parla de la vieille mitié qui l'avait lié à son frère et à lui-même. Il ur dit que ses prisonniers, à lui, n'avaient jamais té maltraités. Il voulut les toucher en leur parlant e son âge et de ses infirmités, enfin du désir u'il avait de réparer ses fautes par un sincère epentir, et du besoin de s'occuper exclusivement e son salut éternel, dans le peu d'instans qu'il i restait à vivre.

La plupart des vieux soldats furent sensibles à utes ces choses, mais rien ne put fléchir les féces Pizarre; on insulta à son malheur; on lui sait qu'un grand homme devait savoir mourir, qu'il ne fallait pas s'abaisser jusqu'à demander vie; qu'il fallait s'armer de courage, et se résiner noblement, et en bon chrétien, à une triste

fin que rien au monde ne saurait empêcher. Les tigres!

Almagro renouvela ses supplications; tous ses efforts furent inutiles; la sentence ne fut pas révoquée, et ce fut alors qu'il s'arma d'un véritable courage. « Arrachez moi la vie, leur dit-il, buvez mon sang! » Par son testament, qu'il fit avec beaucoup de calme, il donna tous ses biens à l'empereur et à son fils unique. On ne se contenta pas de l'étrangler en prison, il fallut encore le décapiter sur la place de Cusco. Telle fut la triste fin d'un vieillard honorable, âgé de soixante-dix-sept ans.

Personne ne fut plus sensible à la mort d'Almagro que Diègue Alvarado, officier distingué qui avait puissamment contribué, par ses conseils, à la mise en liberté de Ferdinand Pizarre; aussi se reprochant d'avoir contribué à la perte d'Almagro, il en ressentit la plus vive douleur, et résolut d'en tirer vengeance.

Pour exécuter son projet, il saisit la première occasion pour aller en Espagne, et dès son arrivée il se rend à la cour et y fait un tableau horrible, mais bien juste et bien mérité des frères Pizarre. Il s'aperçoit de la sensibilité de l'empereur, et il en profite pour solliciter la permission de demander justice l'épée à la main à François Pizarre, qu'il accusait comme l'auteur de tous les

maux. Cet usage de défier en un combat singulier existait encore. Le souverain ne donna pas sur-le-champ une réponse décisive, et, quelques jours après, Alvarado mourut subitement. On pensa que les amis de Pizarre l'avaient fait empoisonner.

Du reste l'accusation avait produit son effet sur tous les esprits ; mais on ne savait comment se défaire des Pizarre, tant était grande l'idée qu'on avait de leur puissance.

Sur ces entrefaites, Ferdinand Pizarre forma le projet d'aller en Espagne pour se disculper et tâcher de détourner l'orage. Ses amis l'en détournaient et lui conseillaient d'attendre au moins le résultat des délibérations de la cour. Ferdinand, plein de confiance, ne voulut rien écouter ; il partit.

Avant son départ, il recommanda à son frère François de se méfier des partisans d'Almagro, et de ne pas les laisser réunir en un nombre de plus de sept personnes. Il ajouta que, sans cette précaution, il s'exposerait à quelque attentat contre sa vie. Ils étaient aveugles : l'un voyait le danger de l'autre, et aucun ne voyait le sien.

Ferdinand se présenta à l'empereur avec la magnificence d'un roi ; il prétendit qu'Almagro avait été agresseur, et que, dès lors, il avait fallu le traiter comme un rebelle. Tel était son langage pour détruire l'accusation d'Alvarado. La cour ne

se crut pas assez éclairée, et ne se prononça pas. Cependant, comme la mauvaise foi et la tyrannie des Pizarre étaient de la plus grande évidence, on crut devoir s'emparer de Ferdinand. Je ne vous parlerai plus de lui, car on le jeta en prison, et il y resta plus de vingt ans. Les uns disent qu'il y périt, d'autres assurent qu'il recouvra la liberté avant de mourir.

François Pizarre, de son côté, était fort tranquille, et la cour n'osait l'obliger à rendre compte; elle voulait cependant savoir au juste ce qui se passait au Pérou. On résolut d'y envoyer un commissaire qui pût prendre sur les lieux les renseignemens les plus positifs, et donner des ordres sur la manière d'administrer à l'avenir. La mission était délicate et importante; il fallait pour la remplir un homme qui eût de grands talens, une probité et une fermeté à l'abri de toute atteinte: on trouva toutes ces qualités dans Vasca de Castro, qui fut nommé commissaire.

Pendant qu'il se prépare à partir, nous allons revoir ce qui se passe au Pérou. Pizarre gouvernait avec une autorité et un despotisme d'autant plus illimités qu'il n'avait plus de rival; il donnait indistinctement des titres et des terres, et il ne fit en cela ni acte de justice ni acte de sagesse. Il s'empara pour ses frères, pour ses favoris et pour lui-même, des contrées les plus productives et les plus agréa-

bles, et accorda le rebut à ceux qui s'étaient illustrés par leur valeur ou leurs services. Les partisans d'Almagro, quoique braves et dignes de considération sous tous les rapports, étaient écartés de tous les emplois, et avaient la misère en partage.

Le gouverneur, aveuglé par son imprudente témérité, ne voyait pas où tout cela pouvait le conduire; il faisait peu de cas des murmures, et continuait toujours à combler d'honneurs et de biens tous ses favoris. Parmi les victimes de son despotisme se trouva Benalcazar, qui s'était rendu maître de Quito; il lui enleva le gouvernement de cette contrée, et le confia à son frère Gonzalez. Ce fut ce même Gonzalez qui eut la conduite d'une expédition de la plus haute importance. Je vous en parlerai demain.

ENTRETIEN XIX.

—

M. Hunter. On pensait généralement dans le Pérou qu'au delà des Andes, à l'orient, il existait un pays fertile en cannelle et autres épiceries. Gonzalez se dirigea vers ce pays avec trois cent quarante

Européens, presque tous cavaliers, et quatre mille Péruviens.

C'est le cas, mes amis, de voir sur la carte la position de Quito, d'où partit Gonzalez. Il marcha vers le sud-est en suivant le cours de la rivière Napo, et ensuite vers le sud. Cette rivière se perd dans le grand Maragnon ou rivière des Amazones. Ce fleuve parcourt la majeure partie de l'Amérique méridionale, du couchant au levant, et se perd elle-même dans le grand océan Atlantique. La rivière des Amazones est, par son étendue, la plus remarquable qu'il y ait au monde. Si vous voulez vous faire une juste idée de cette entreprise extraordinaire, remarquez sur la carte les circuits du fleuve.

La difficulté de surmonter les Cordillières et les Andes, montagnes toujours couvertes de neige, fut un obstacle que Gonzalez surmonta avec peine. On aurait dit qu'il avait à lutter contre la nature : les éclairs, le tonnerre, les tremblemens de terre; on aurait dit que le globe allait être bouleversé. La terre entr'ouverte engloutit des arbres. Une rivière s'étant débordée, le camp des Espagnols fut inondé si subitement, qu'ils purent à peine se sauver en gagnant un coteau voisin. Ensuite ils eurent à supporter une autre calamité : ils crurent tout à coup être transportés dans la zone glaciale, vers le cercle

polaire. Mais savez-vous ce qu'on entend par cercles polaires?

FERDINAND. Je le sais : ces cercles n'existent que dans notre imagination; ils sont où finissent les zones tempérées, et où commencent les glaciales.

M. HUNTER. Des Péruviens et des Espagnols y moururent de froid. Les autres ne résistèrent que parce qu'ils avaient un fort tempérament, et qu'ils faisaient un exercice continuel. Quand on arriva aux plaines d'en deçà des Andes, on était encore loin d'avoir épuisé toutes les calamités. On eut des obstacles d'un autre genre. Ce pays était en partie désert et en partie habité par des sauvages qui n'avaient des vivres d'aucune espèce. Il fallait constamment se frayer un chemin avec la hache à travers les bois, ou franchir des marais. A tout cela il faut ajouter des pluies qui durèrent plusieurs mois, et qui ne permirent pas même à cette troupe aventurière de sécher ses habits.

Ils arrivèrent sur les rives du Napo. Gonzalez fit faire une barque pour le traverser et porter le bagage et les vivres qu'il avait. Manquant de tout, ils furent réduits à déferrer les chevaux pour faire des clous et des crampons; la résine qui tombait de certains arbres leur servit de poix et de goudron. Ils réussirent, mais ce ne fut pas sans peine. Orel-

lana, officier qui commandait sous les ordres de Gonzalez, dirigea cette barque. Il descendit la rivière et alla chercher des vivres avec cinquante soldats; il devait rejoindre l'armée à un endroit convenu.

Orellana forma, en partant, le projet de se distinguer par une action sans exemple. Il décida de ne pas se rendre au rendez-vous que lui avait donné Gonzalez, et d'arriver à l'Océan en suivant le cours de la rivière; il n'aurait probablement pas fait une pareille entreprise, s'il eût pensé que ce fleuve a une étendue de deux mille lieues marines. On ne peut pas concevoir qu'un homme, quelque déterminé qu'il fût, osât faire une pareille entreprise sur une barque aussi mal construite, alors surtout qu'il n'avait de provisions d'aucune espèce, ayant d'ailleurs à traverser un pays inculte et des peuples sauvages, et ne pouvant leur opposer qu'une faible poignée de soldats.

Lorsque Orellana fut arrivé à l'endroit indiqué pour attendre l'armée, il découvrit son projet. Ce lieu était où le Napo se jette dans le Maragnon, appelé la rivière des Amazones. Là, le perfide se déclara à ses compagnons, et leur inspira son audace. Un seul osa s'opposer à l'exécution de son projet, mais inutilement. Orellana, pour le punir de sa fidélité, le fit débarquer dans un pays inhabité, pour qu'il y pérît, et il suivit son projet. On ne saurait

exprimer les périls et les fatigues auxquels il fut exposé à tout instant; traversant tantôt des contrées désertes et stériles qui ne leur présentaient ni rafraîchissemens, ni vivres; tantôt ayant à combattre contre des sauvages guerriers pour obtenir de force quelques provisions; quelquefois, environné par une foule de canots, il avait peine à se mouvoir avec ses cinquante hommes et le petit espace qu'il avait dans sa barque. Il descendit néanmoins le fleuve sans s'arrêter, et atteignit enfin l'embouchure après sept mois de fatigues, de misère et de périls. Il était pourtant encore loin du terme de sa folle entreprise, puisqu'il fallait qu'il se hasardât sur l'Océan avec sa faible barque, pour arriver à une colonie espagnole. Il arriva enfin à Cabagua, qui est tout près des côtes de Tierra-Firma, après avoir parcouru plusieurs centaines de lieues de chemin.

Il revint de là en Espagne, où il remplit tout le monde de surprise par le récit de son aventure incroyable; car il ne le borna pas au simple narré de la vérité, mais il y ajouta divers contes pour rendre son histoire plus merveilleuse, et ce n'est que de nos jours qu'on en a reconnu la fausseté.

Il racontait que dans les contrées qu'il avait traversées, l'or et les pierres précieuses étaient aussi communes que les cailloux chez nous; qu'il en avait vu d'autres habitées seulement par des femmes vi-

goureuses et guerrières, d'où vient le nom des Amazones donné au pays qui est traversé par le Maragnon, et celui de fleuve ou rivière des Amazones au Maragnon. Un de ces pays fut appelé Eldorado, comme étant le pays de l'or.

Les recherches des voyageurs ont prouvé de nos jours qu'il n'y a point de pays d'or ni de royaume d'Amazones, et que tous les contes merveilleux d'Orellana sont, en faveur du goût de ce siècle, imaginés pour faire valoir ses découvertes, et soutenir, en Espagne, l'ardeur de les poursuivre.

ENTRETIEN XX.

—

M. Hunter. Je vais raconter l'embarras dans lequel se trouva Gonzalez par la perfidie d'Orellana.

Comptant qu'il trouverait au confluent du Napo et du Maragnon, Orellana avec les cinquante hommes qu'il commandait et une provision de vivres, il ne fut pas peu surpris de ne trouver ni barque, ni vivres, ni détachement. Orellana, pensait-il, aura sans doute, par quelque cause imprévue, été obligé de descendre plus bas; il se décida,

dans cette persuasion, à continuer sa marche le long du fleuve; mais l'Espagnol que le perfide Orellana avait fait mettre à terre, et qu'il rencontra, le mit au fait de la trahison d'Orellana. Ils considérèrent en tremblant leur désespérante position. A demi morts de faim et de fatigue, cette contrée stérile et déserte ne leur présentait aucune ressource, et leur bagage, qui était resté dans la barque d'Orellana, était perdu pour eux. Dans cette pénible situation, ils demandèrent, et, Gonzalès fut forcé de leur accorder de revenir sur leur pas.

On était à plus de deux cents milles (environ quatre cents lieues de France) de Quito, et il était presque certain que peu d'entre eux, après les fatigues qu'ils venaient d'éprouver durant cette route longue et pénible, seraient en état de les supporter encore. Il fallut pourtant s'y soumettre, et on se mit en route. Dans l'espoir de trouver de meilleurs chemins, il voulurent revenir par une autre route, ne se guidant que sur le soleil. Leur espoir fut trompé, car cette nouvelle route fut encore plus impraticable que l'autre,, et ils trouvaient moins de vivres et de rafraîchissemens. Ayant mangé leurs chevaux et leurs chiens, ils n'avaient d'autre ressource que de mâcher des feuilles et d'avaler des insectes rebutans; ils rongèrent jusqu'au cuir de leurs selles et de leurs ceinturons, et, pour comble d'infortune, leurs ha-

bits, pourris, par la pluie, tombaient en lambeaux, ou avaient été déchirés par les ronces au travers desquelles il fallait passer sans cesse. Deux cents Espagnols et quatre mille Péruviens périrent par cette affreuse misère.

Ceux qui purent continuer leur marche, semblables à des squelettes, arrivèrent jusqu'à cinquante mille de Quito, et auraient tous succombé si on n'avait envoyé de Quito des vivres. Quelle fut leur joie à la vue de ces secours! mais ils auraient trouvé la mort dans ces mêmes secours, si on les avait livrés à leur avidité : on les borna à une portion modérée pendant quelques jours. On avait eu le soin de leur envoyer des habits et des chevaux ; mais Gonzalez y renonça parce qu'il n'y en avait pas suffisamment ; ses officiers l'imitèrent, et continuèrent leur chemin nus et à pied jusqu'à Quito. Les souffrances qu'ils avaient éprouvées les avaient rendus méconnaissables pour leurs plus intimes amis même.

Ils se reposèrent tous, excepté Gonzalez, qui, en arrivant à Quito, apprit des choses plus terribles que ce qu'il venait de souffrir. Allons en esprit à Lima, voir l'événement affreux qui s'y passe.

Vous n'avez sans doute pas oublié qu'Almagro, lors de son exécution, laissa un fils qu'il déclara son successeur. L'éducation de ce jeune homme

avait été confiée à un gentilhomme espagnol nommé Herrada, plein de mérite ; il avait acquis sous sa direction d'excellentes qualités. Grand, bien fait, vif et habile à tout, il était pourvu de connaissances peu ordinaires. Il possédait de plus l'intrépidité de son père, ce qui faisait présager qu'il se distinguerait sur la scène du Pérou.

Abaisser de bonne heure le génie naissant de ce jeune homme fut la pensée de Pizarre. Il le garda donc quelque temps prisonnier avec son gouverneur, et ne laissa libre qu'à condition qu'il ferait sa résidence à Lima, sous ses yeux, pensant que ce moyen serait suffisant pour se mettre à l'abri de toute révolte de sa part ; mais ce fut une erreur. Bientôt la maison du jeune Almagro fut le rendez-vous et le lieu de réunion de tous les anciens amis et de tous les partisans de son père, qui se trouvaient, comme nous l'avons vu, dans la position la plus affreuse, et ne soupiraient qu'après le moment de pouvoir venger leur honneur, et reprendre sur le tyran les biens dont il les avait dépouillés. Le jeune Almagro devint le centre de leur réunion pour s'entendre sur les moyens de se venger et d'améliorer leur sort. Ils convinrent de secouer la tyrannie qui pesait sur eux, et d'immoler leurs oppresseurs. L'absence des deux frères du gouverneur leur sembla propice à l'exécution de leur complot.

Des réunions si souvent renouvelées, donnèrent de l'ombrage aux partisans du gouverneur. On lui témoigna des craintes, et on l'engagea à se tenir sur ses gardes. Mais cela ne pouvait guère l'émouvoir; il avait une trop grande habitude de voir les dangers sans crainte. Il leur répondit : « Ne tremblez pas pour mes jours; *il m'est si facile de faire sauter des têtes, que je n'ai rien à craindre pour la mienne.* »

Herrada vint le voir un jour qu'il se promenait dans son jardin. Il allait de la part de ceux qui conspiraient pour dissiper ses soupçons et voir quelles étaient ses intentions. Il cueillait des citrons; il en offrit à Herrada, et lui dit qu'il n'en était pas encore venu d'autres dans cette ville. Herrada lui témoigna beaucoup d'inquiétude, en lui disant que, d'après quelques bruits répandus dans le public, il voulait se débarrasser de son élève et de ses amis. Le gouverneur avoua qu'on l'avait engagé à se tenir sur ses gardes, parce qu'on cherchait à lui arracher la vie; mais que jamais il n'avait eu nulle envie de s'en prendre à Herrada et à ses amis. Celui-ci lui donna l'assurance que tout cela avait été inventé par des gens qui avaient de mauvaises intentions, et pour lui en donner une preuve plus convaincante, il dit au gouverneur que le jeune Almagro et lui avaient intention de s'éloigner de Lima, s'il voulait bien

le leur permettre. Aucun historien n'a su dire si Pizarre y consentit; seulement on assure qu'il promit à Herrada *de lui faire remettre tout ce dont il pourrait avoir besoin.* Alors Herrada parut ému et reconnaissant, et lui baisa la main. Tout cela lui fit croire qu'il n'avait rien à redouter de ces gens-là.

La mission d'Herrada fut remplie. Les conspirateurs étaient persuadés que le gouverneur était dans une parfaite sécurité. Le projet sanglant devait être exécuté le dimanche suivant. Pizarre n'avait pas eu le moindre soupçon lorsque vint le samedi, et ce jour là il se présenta un accident qui aurait pu lui faire ouvrir les yeux, s'il n'avait été aveuglé sur sa position.

L'un des conspirateurs eut des remords, et avant l'heure de l'exécution du projet, déclara la conspiration à un prêtre qui s'empressa d'aller en informer le gouverneur. Ce rapport fit quelque émotion sur Pizarre; mais accoutumé à mépriser les dangers, il reprit sa première sécurité, et répondit qu'il ne croyait pas au complot qu'on voulait lui faire craindre; que le ton soumis avec lequel Herrada lui avait parlé peu de jours avant, lui prouvait que cette dénonciation venait de quelqu'un qui, ayant une grâce à lui demander, cherchait à le disposer favorablement par cette révélation. Après quoi il se mit au lit sans défiance.

Il fit cependant quelques réflexions pendant la nuit, et commença à penser que le péril pourrait peut-être bien ne pas être sans quelque fondement, et que quelques précautions ne seraient pas inutiles. On lui avait conseillé pendant long-temps de s'entourer d'une garde pour sa sûreté; mais comptant sur l'arrivée prochaine d'un plénipotentiaire d'Espagne, il redoutait qu'on n'imputât le soin qu'il prenait de se faire garder à la crainte que lui inspirait ce plénipotentiaire. Toutes ses précautions se bornèrent donc à ne pas sortir de son palais de toute la journée suivante; il fit dire une messe dans sa chambre au lieu d'aller à l'église comme à l'ordinaire, et il dîna à midi avec quelques uns de ses officiers. C'était le moment choisi par les conjurés, parce qu'à cause de la chaleur du climat on s'y livre au sommeil au milieu du jour.

Herrada, à la tête de dix-huit conjurés armés de toutes pièces, sort de la maison d'Almagro, l'épée à la main, aux cris de *vive le roi! mort au tyran!* A ce signal, les conspirateurs dispersés dans la ville, se rendirent au palais du gouverneur. Il sortait de table et conversait avec ses amis, tandis que le plus grand nombre de ses gens étaient couchés, ce qui donna le temps à ses adversaires de franchir la cour, et d'entrer même dans l'intérieur du palais sans être vus. Un des conjurés avait été placé par Herrada à la porte pour crier à ceux qui survenaient : *La*

tyran est mort! tellement que, croyant être arrivés trop tard, les amis du gouverneur se retirèrent au lieu de voler à son secours.

ENTRETIEN XXI.

—

Déjà les conjurés étaient arrivés, sans avoir été aperçus, jusqu'à l'escalier aboutissant à l'appartement du gouverneur, lorsqu'un des pages qui les vit venir, se précipita avec bruit dans la chambre. Pizarre, habitué à braver les plus grands périls, loin de manifester la moindre émotion, se leva tranquillement et ordonna à l'un de ses officiers de verrouiller la porte, pour avoir seulement le temps de prendre ses armes; mais cet officier, hors de lui, n'exécuta malheureusement pas l'ordre qu'il venait de recevoir, sortit de la chambre pour demander à ceux qui montaient l'escalier d'où venait ce bruit, et quelles étaient leurs intentions? Un coup de sabre qui le terrassa fut la seule réponse qu'il en reçut, et les conjurés passant sur son corps, pénétrèrent dans la chambre de Pizarre.

Alors celui-ci était allé s'armer dans une pièce voisine, où se trouvait également son beau-frère,

Alcantara, deux de ses amis et deux de ses pages tout le reste, à la vue des conspirateurs, s'était hon teusement enfui par la fenêtre. Pizarre n'avait pa encore eu le temps de boucler sa cuirasse ; mais sai sissant son sabre et son bouclier, et faisant face au conjurés, il fondit sur eux comme un lion, e criant à ses amis : « Courage, camarades! nou sommes encore assez pour châtier ces traîtres d leur témérité! » Au même instant s'engagea de par et d'autre une lutte terrible. Non seulement les con jurés étaient supérieurs en nombre, mais, comm nous l'avons dit, ils étaient armés de pied en cap tellement qu'on avait peine à les atteindre, tandi que chaque coup qu'ils portaient frappait à décou vert Pizarre et ses amis, qui aimèrent mieux péri à ses côtés que de l'abandonner. Aussi l'issue d combat ne fut pas long-temps incertaine. Alcantara le premier atteint d'un coup mortel, tomba aux pieds de son frère ; les autres éprouvèrent bientôt l même sort, et le gouverneur, fatigué de parer le coups redoublés qui l'accablaient de toute part, e pouvant à peine tenir son épée, reçut une profond blessure à la gorge, et rendit sur-le-champ le dernier soupir.

A la vue de la victime baignée dans son sang, les conjurés se répandirent aussitôt dans la ville, leurs épées nues et ensanglantées à la main, pour annon- cer partout la mort du tyran. Ils furent joints par

plus de deux cents complices, qui conduisirent le jeune Almagro sur un cheval par toutes les rues et comme en triomphe, en faisant publier que lui seul, à l'exclusion de tous autres, était le gouverneur légitime du Pérou. Le palais de Pizarre et les maisons de ses partisans furent livrés au pillage.

Ainsi mourut un homme digne d'être admiré par son courage dans l'action, patient dans l'adversité, mais chez lequel les ames honnêtes frémissent de reconnaître un caractère faux et quelquefois féroce. Sa conduite envers Atahualpa, Almagro et plusieurs autres, reçut ainsi la punition qu'elle avait tant de fois méritée. Ses domestiques portèrent son cadavre à l'église, mais personne n'osa le suivre ni le faire inhumer. Enfin, un nommé Barbaran, qui autrefois avait été à son service, prit sur lui de demander au nouveau gouverneur la permission de lui rendre les derniers devoirs. L'ayant obtenue, il s'empressa, à l'aide de ses femmes, de l'enterrer, sachant que l'intention des conjurés était d'exposer sa tête sur la roue.

Théodore. Eh quoi! c'est donc déjà fini, mon papa?

M. Hunter. Pourquoi rester devant un théâtre quand les acteurs ne sont plus sur la scène? à moins, mes enfans, que vous ne désiriez apprendre quelques circonstances de la vie privée de Pizarre?

Tous les enfans. Oh! oui, oui!

M. Hunter. Selon les historiens du temps, il était d'une constitution robuste. Les forces de son corps étaient en rapport avec celles de son ame ferme et courageuse. Personne mieux que lui n'affrontait le danger et ne supportait les coups de la fortune. Dès qu'il s'était armé, il se regardait comme invincible. Alors il lui arrivait souvent de s'avancer tout seul contre l'ennemi avec un sang-froid admirable, et ses soldats avaient peine à le rejoindre : tant il avait confiance en son bras musculeux et en son intrépidité à toute épreuve !

Je crois déjà vous avoir dit que son éducation avait été très négligée, ou plutôt il n'en avait reçu aucune. Aussi manquait-il de toutes les connaissances qu'un homme bien élevé doit acquérir ; mais il compensait cette absence d'instruction par l'attention sérieuse, par l'activité, la patience et les réflexions que lui suggéraient toutes les circonstances qui se présentaient. Quand un acte exigeait sa signature, il faisait deux traits de plume entre lesquels son secrétaire écrivait *François Pizarre*.

Ce serait se tromper, mes enfans, que de croire que sans connaissances acquises on peut, comme Pizarre, espérer de faire fortune. Ils sont passés ces temps où la force du corps, unie à la bravoure, suffisait pour parvenir aux dignités militaires ; aujourd'hui, dans tous les états, dans toutes les professions, même dans celle des armes, on demande bien plus

de capacité qu'autrefois à un jeune homme qui veut obtenir un emploi ou des protections. Les temps sont changés au point, que tel homme qui commanda jadis des légions entières, serait à peine de nos jours apte à remplir le poste de chef d'escouade.

La nature avait doué Pizarre d'une ame élevée et subtile, à laquelle il ne manquait que la culture de l'éducation. Il formait les projets les plus vastes; et plus les obstacles s'accumulaient, plus il redoublait pour les vaincre.

Il était naturellement grand et généreux ; mais aveuglé par l'ambition et les prestiges de la puissance, il cultivait les beaux sentimens qui germaient dans son ame. Je vais vous citer, entre autres, deux anecdotes qui vous mettront à même d'apprécier les heureuses qualités dont notre héros était doué.

Un officier, peu favorisé de la fortune, avait perdu son cheval ; Pizarre en ayant été instruit, résolut de lui procurer les moyens d'en acheter un autre ; il cacha à cet effet sous son habit un lingot d'or pesant dix livres, et pour le rencontrer, se dirigea vers une maison où était établi un jeu de paume ; mais l'officier qu'il cherchait n'y était pas encore arrivé. Quelques uns de ses amis lui ayant proposé de jouer avec eux, il se mit de leur partie, mais sans ôter son habit, et se résignant à endurer la gêne que son lingot lui causait, pour que ses

partners ne connussent pas la cause de sa visite. La partie durait depuis trois heures entières lorsque l'officier arriva. Pizarre alla au devant de lui, l'emmena à l'écart, et lui remettant son présent : « Ce lingot, lui dit-il, m'a si fort incommodé, » que si vous étiez venu plus vite pour m'en dé- » barrasser, je vous en aurais donné trois fois au- » tant. »

Une autre fois (c'était pendant une de ses marches) on traversait une rivière ; un de ses domestiques indiens qui lui avait souvent donné des preuves d'affection et de dévouement, fut entraîné par le courant. Pizarre eut à peine aperçu le danger où se trouvait ce malheureux, qu'il se jette à la nage pour aller le secourir ; il le saisit par les cheveux, et après des peines infinies, parvient à le ramener sur le rivage. Le danger qu'il venait d'affronter lui-même était si grand, que le plus intrépide de ses soldats n'eût jamais osé s'y exposer. Aussi ses intimes amis lui reprochèrent sa témérité et le peu de soin qu'il prenait de la conservation de ses jours. « Vous ne connaissez pas, leur répondit- » il, le prix d'un fidèle domestique. »

Soit dans la vie privée, soit comme gouverneur, il s'habillait sans luxe et d'une manière uniforme. Il portait un habit noir qui lui descendait sur les talons, un chapeau gris et des souliers blancs. Par déférence pour ses amis, il mettait quel-

quefois, le dimanche, un vêtement de parade garni de pelleteries, dont son ami Cortez lui avait fait présent : mais dès qu'il était revenu de l'église, il se déshabillait et restait en veste ou en chemise, avec un mouchoir autour du cou pour essuyer la sueur de son visage ; car, pendant la paix, il consacrait presque tout son temps à jouer à la paume et aux quilles ; c'était pour lui une passion. Il faisait sa partie avec le premier venu, sans s'enquérir de son état et de sa condition.

Il ne souffrait jamais qu'on se donnât la peine de lui relever la boule ni qu'on voulût lui éviter le moindre dérangement. Il était affable, complaisant envers le monde, et sa familiarité était poussée au point que, dans les momens de plaisir, il fallait, pour lui être agréable, oublier son rang de gouverneur.

Son attachement et son affection pour l'empereur étaient sans bornes. Lorsqu'il s'agissait de prélever le cinquième qui revenait à la couronne dans le partage des trésors, il poussait le scrupule jusqu'à descendre de son siége chaque fois que le plus petit brin d'or s'en échappait, pour le recueillir et le joindre à la part de l'empereur. Souvent cette attention minutieuse faisait rire les assistans ; mais lui, sans y prendre garde : « Si je n'avais » point de mains, disait-il, je ramasserais ces petits morceaux avec la bouche. »

Tels sont les principaux traits que l'histoire nous a transmis du caractère de notre héros. L'éloge qu'ils méritent compensera, je l'espère, l'horreur que vous ont inspirées sa cruauté et sa perfidie, et vous mettrez, mes enfans, ses défauts sur le compte de sa mauvaise éducation. Il n'est plus : ne troublons pas la paix de son tombeau.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

CORTEZ.

TROISIÈME PARTIE. — *PIZARRE.*

Fin de la Table.



Imprimerie de Mme Huzard, (née Vallat la Chapelle), rue de l'Éperon, n° 7.

11

A Chapelle),

